

CHOSSES
VUES

RALPH RASHLEIGH

**UN FORÇAT
EN
AUSTRALIE**

1824 - 1844

TRADUIT PAR MAURICE RÉMON

PLON
PARIS

*Il a été tiré de cet ouvrage, le neuvième de la collection
« Choses vues » :*

100 exemplaires sur papier d'alfa, numérotés de 1 à 100.

UN FORÇAT EN AUSTRALIE

T 12 B 46

RALPH RASHLEIGH

UN FORÇAT
EN AUSTRALIE

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR
MAURICE RÉMON



PARIS

LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1932.

AVIS AU LECTEUR

Une ombre épaisse recouvre les débuts de la colonisation en Australie; on connaît mal la vie des pionniers, et beaucoup d'Australiens qui pourraient aider à l'écrire ne tiennent nullement à révéler aujourd'hui que leurs ancêtres appartenaient aux colonies criminelles de la Tasmanie et de la Nouvelle-Galles du Sud. Ainsi le secret de l'Histoire se compose de mille secrets de famille bien gardés.

Le système de transportation pénale qui était en vigueur à l'époque où Ralph Rashleigh fut envoyé en Nouvelle-Galles du Sud n'était que la continuation de ce qui s'était pratiqué depuis des siècles. Les Barbades et les Indes occidentales avaient servi, bien avant le début du siècle dernier, de colonies de travail forcé pour les criminels et les prisonniers de guerre; et, avec la découverte de l'Australie, il est clair, encore que ce n'ait jamais été défendable, que l'on dût fournir par ce procédé des travailleurs pour le défrichement du pays. On peut rappeler que Cromwell n'eut aucun scrupule à embarquer des Irlandais et autres pri-

sonniers de guerre pour la Jamaïque, afin d'aider à la conquête de cette île infectée de fièvres, et que, plus tard, il expédia des milliers de jeunes filles et de femmes irlandaises pour les livrer aux déportés.

Les conditions de vie des pionniers dans tout pays neuf et sauvage sont forcément rudes et précaires et si, à notre époque, nous frémissons à la vue des souffrances et de l'extrême misère endurées par les condamnés et décrites dans ce livre, il ne faut pas oublier que leur situation n'était guère plus pénible que celle de la population libre.

Entre 1820 et 1830 une bonne partie de l'Australie était encore inexplorée et la population blanche était réduite à tirer d'un sol ingrat de maigres moyens d'existence. On ne faisait travailler les forçats qu'à coups de fouet ou par d'autres châtimens très durs, mais la situation d'un déporté qui se conduisait bien n'était pas beaucoup plus affligeante que celle d'un marin de la flotte ou d'un matelot de pont à bord d'un voilier. La fustigation était employée depuis des siècles comme punition dans les deux marines, de guerre et de commerce, et la mise aux fers sur les navires était considérée non seulement comme normale, mais comme justifiée.

Il ne faut pas perdre de vue que la condition morale des déportés se rapprochait de celle des autres colons autant que la condition matérielle des uns ressemblait, à peu de chose près, à celle des autres. Du moins lorsque les détenus mettaient le pied sur le continent. En vertu du code pénal alors en vi-

gueur, les châtimens se trouvaient tout à fait disproportionnés avec l'importance du délit. Il y a cent ans, et moins, des sentences extraordinairement sévères étaient prononcées ipso facto contre quiconque ne respectait pas la propriété : le vol d'une cuiller, d'un mouchoir de poche ou de n'importe quel objet sans importance, était passible de mort ou de nombreuses années de relégation. Ce n'est qu'en 1861 qu'on cessa de pendre un homme pour vol, mais la plupart des vols avaient cessé à cette époque d'être mis au rang des crimes capitaux. Cette année-là furent rendus une série de décrets codifiant et réformant la loi criminelle, non sans une vive opposition de la part des autorités responsables. Il doit par conséquent exister encore bien des gens pendant la vie desquels des hommes furent condamnés à mort pour de menus larcins, et bien des contemporains de leur enfance furent transportés en leur adolescence pour des fautes de ce genre. Les comptes rendus des assises de cette période signalent nombre de garçons de quinze ou seize ans condamnés à des relégations de longue durée pour des méfaits insignifiants. On conçoit aisément que ce système absurde poussait à la révolte et au crime ceux qui étaient tombés, pour une faute de jeunesse sans gravité, dans les mains de la justice : la loi multipliait le péché. Ainsi Rashleigh fut-il jugé, la première fois, pour avoir dérobé de l'argenterie. Ce n'est pas, selon les idées de nos jours, un crime qui mérite la

mort par pendaison : tel fut pourtant le châtement d'abord prononcé contre le coupable, et qui ne fut commué qu'avec beaucoup de difficulté en celui de la déportation à vie. On verra comment Rashleigh fut mêlé une fois, en Australie, à une effroyable bande dont le chef ressemblait au fameux Wainwright, praticien du « crime gratuit », qui empoisonna sa cousine parce qu'elle avait les chevilles trop grosses; peu s'en fallut que Rashleigh ne devînt en cette compagnie un criminel endurci et n'acquît des titres sérieux, cette fois, à la potence.

* * *

Le récit que nous publions aujourd'hui, et que le public anglais regarde depuis longtemps comme un ouvrage classique du genre, tire sa principale valeur du fait qu'on ne possède presque pas d'autres documents sur l'Australie de cette époque. Un incendie détruisit, fort à propos selon certains colons, la plupart des archives, et des milliers d'Australiens se résignèrent avec joie à ensevelir dans l'oubli leurs aïeux voleurs de moutons, assassins ou insoumis. Beaucoup d'hommes remarquables, cependant, sont arrivés en Nouvelle-Galles du Sud avec les menottes : des architectes, des peintres et même des écrivains — ascendants dont on peut s'enorgueillir, même si l'on est snob.

Voici dans quelles conditions l'œuvre de Rashleigh a vu le jour. Elle a été révélée par M. Charles

H. Bettie, libraire à Sydney (Nouvelle-Galles du Sud), qui la tenait du beau-père d'un de ses amis. La forme archaïque de la rédaction n'a pas été conservée; aussi le texte a-t-il été corrigé, mais on n'a touché en rien au fond même du récit. Le manuscrit, un vieux cahier de papier tellière, porte comme nom d'auteur, sur la page du titre : Giacomo di Rosenberg, nom qui revient sur deux pièces manuscrites trouvées avec les Mémoires mais sous une autre forme : Otto von Rosenberg. On peut voir là, croyons-nous, les variations d'un pseudonyme. Le récit est d'ailleurs précédé de cet avis :

Le récit que contiennent les pages suivantes a été recueilli par le rédacteur des lèvres mêmes de celui qui est à la fois l'auteur et en quelque sorte le héros de ces aventures, avec l'intention surtout de chasser l'ennui et de dissiper la monotonie inséparable de la vie que l'on mène dans le « bush » australien.

Comme, cependant, l'éditeur peut certifier personnellement l'exactitude de nombre des principaux événements, et que d'autres ont été attestés par des personnes dignes de foi, on offre maintenant ce récit au public qui l'accueillera, on l'espère, avec l'indulgence due à l'œuvre inhabile et sans ornement d'un

SQUATTER (1).

31 décembre 1845.

(1) Ce mot désigne en Australie celui qui s'établit sur des terres qui ne lui appartiennent pas.

Il a été impossible d'identifier ce Squatter ou le héros de l'histoire, bien que les faits rapportés aient été vérifiés et que des centaines de détails prouvent l'authenticité de la narration. On admet que le nom de Ralph Rashleigh est aussi un pseudonyme, et des recherches attentives faites dans les rapports existants font supposer que c'est en réalité le pseudonyme d'un surnom, puisque, tandis qu'on a authentifié l'un des personnages qui étaient avec lui dans la prison de Newgate, dans une note que l'on trouvera plus loin (grâce au compte rendu de son procès dans le Journal des Assises) il n'y a aucune relation du jugement d'un nommé Rashleigh pour le crime rapporté dans le livre. Il semble que tous les noms qui figurent dans le récit — sauf ceux des personnages officiels — aient été déguisés avec intention. La raison en est, sans aucun doute, que le livre a été écrit et destiné à être publié très peu de temps après les événements qu'il rapporte, alors que vivaient encore beaucoup de ceux qui y sont nommés. (L'avis du Squatter est daté du 31 décembre 1845.)

Des erreurs servent, à l'occasion, à confirmer la confiance que mérite le livre. Par exemple sir John Jamison, habitant très connu de Regentville à cette époque, est désigné sous le titre de « Juge-Président ». Or sir James n'était pas « Juge-Président » mais devait être presque certainement président du tribunal local, puisqu'il était l'habitant le plus en vue de tout le voisinage de l'établissement d'agriculture de la plaine d'Emu, où était employé Rashleigh. Les

déportés n'étaient renseignés que par des on-dit, et on comprend que le magistrat suprême ait été désigné parmi eux sous le nom de Juge-Président, si le mot juge est pris pour indiquer un juge de paix et non un magistrat occupant une position égale à celle du Lord Juge-Président.

On a authentifié le navire le Magnet sur lequel Rashleigh fut transporté en Australie; les endroits où il a travaillé et vécu, les conditions auxquelles on était soumis pendant son séjour, tout est décrit avec exactitude.

Cette œuvre, on le sent, a été composée avec amour par le squatter qui a écrit cette belle, cette très belle rédaction, « quand le récit tombait des lèvres mêmes de celui qui est à la fois l'auteur et le héros de ces aventures, avec l'intention surtout de chasser l'ennui et de dissiper la monotonie inséparable de la vie qu'on mène dans le bush australien ». Ajoutons que l'authenticité du document a été garantie, après examen, par lord Birkenhead, l'ancien ministre du cabinet Baldwin, qui a présenté « les Souvenirs de Ralph Rashleigh » aux lecteurs anglais.

L'ÉDITEUR.

LES SOUVENIRS DE RALPH RASHLEIGH

UN FORÇAT EN AUSTRALIE

(1825-1844)

I

Ralph Rashleigh, fils d'honorables commerçants de Londres, reçut une bonne éducation, et, son instruction terminée, fut mis en apprentissage chez un notaire établi dans le voisinage de Chancery Lane. Au bout de deux ans, grâce aux stipulations de son contrat qui lui assuraient des émoluments modestes mais suffisants, il put, nous le savons, quitter le grenier de son maître et avoir un logement pour lui seul.

Il avait été soumis à une discipline et à une surveillance normales jusqu'au jour où il eut sa liberté mais il ne semble pas qu'il ait été durement traité ou que sa sujétion lui ait été très pénible. On sait en somme fort peu de chose sur sa première jeunesse, et rien du tout sur sa personnalité et ses dispositions d'enfant. Les renseignements sont vraiment rares sur les années qui précéderent celle où il prit le pseudonyme de Ralph Rashleigh. On sait seulement qu'une fois conquise la liberté qu'assure un domicile privé, son

principal souci, en dehors des heures de bureau, était de s'accorder les plaisirs que lui permettaient ses ressources restreintes. C'était un garçon faible, nonchalant, non positivement vicieux, mais capable de recourir à tous les moyens d'ajouter aux ressources qui lui permettraient de mener une vie de flâneur frivole. La modicité de ses appointements réguliers l'empêchait de commettre des excès avec ses camarades de taverne et de s'adonner aux plaisirs coûteux. Il était l'homme qui goûte et savoure quelques morceaux des plats qui, entiers, auraient pu apaiser sa faim. Son appétit pour les agréments légers de la vie était sans cesse excité mais jamais réellement satisfait.

Il comptait, parmi ses connaissances, un jeune employé à peu près dans la même situation que lui, qui ne semblait jamais à court d'argent. Rashleigh en vint à savoir que ce Hartop n'avait aucune fortune personnelle et il se demanda comment il pouvait dépenser pour boire en une soirée autant que lui, Rashleigh, en toute une semaine. Évidemment Hartop connaissait pour se procurer de l'argent un procédé que ne soupçonnait pas son camarade, et Rashleigh guetta l'occasion de découvrir le secret de ce Midas. Elle se présenta un soir où de généreuses libations les avaient mis l'un et l'autre dans l'état où on se laisse aller aux confidences sans réserve ni précautions. Comme Hartop commandait noblement une autre tournée, Rashleigh lui demanda à brûle-pourpoint comment il faisait pour tant dépenser en boissons et en divertissements.

Et Hartop lui expliqua combien c'était simple : il était en relations avec de faux monnayeurs qui lui cédaient de leurs pièces à un prix raisonnable, laissant à l'acquéreur un bénéfice considérable. Il y avait naturellement un certain risque à les faire passer et à les

changer, mais ce risque, expliqua-t-il, pouvait être très simplement réduit au minimum. Une unique règle de conduite donnait la solution du problème, celle-ci : n'avoir jamais sur soi plus d'une fausse pièce et, autant que possible, avoir toujours une livre de bon aloi pour remplacer la mauvaise au cas où elle serait découverte. La vision d'une fortune relative et les perspectives évoquées dans l'esprit de Rashleigh réduisirent jusqu'à l'insignifiance les risques et le côté criminel de l'entreprise, et il accepta avec empressement l'offre d'Hartop de lui fournir dans quelques jours vingt livres fausses. Il était d'autant plus aveuglé sur les dangers de la voie dans laquelle il s'engageait de tout cœur que son ami avait eu jusque-là la chance d'y échapper. Hartop lui citait des moyens employés par lui pour passer les pièces, moyens qui semblaient assurer une sécurité complète, pourvu qu'on suivit la précieuse et unique règle.

Pendant longtemps les résultats semblèrent prouver qu'on pouvait compter sur l'impunité aussi aisément que l'affirmait Hartop. Rashleigh se révéla malfaiteur adroit et plein de ressources, et le succès qu'il obtint en passant les pièces fausses le rendit insensible à l'aiguillon qui l'avait jusque-là excité au travail. Il perdit ses habitudes de ponctualité et d'activité et devint d'une négligence et d'une insouciance intolérables. Les remontrances et les conseils de son patron restèrent sans effet et, au bout de quelques mois, le notaire exaspéré le renvoya. Le succès de son nouveau et malhonnête procédé pour subvenir à ses besoins fit que Rashleigh considéra ce malheur apparent comme un soulagement, mais il eut pourtant l'intelligence de se rendre compte que, pour détourner les soupçons, il fallait simuler une occupation régulière. Il avait acquis un talent de calligraphe de premier ordre en copiant, aussi vite que bien, des actes légaux,

et il résolut de s'établir écrivain public. Dès lors il eut pour habitude de travailler chez lui, à son compte, deux ou trois heures par jour, et de passer le reste de son temps partout où, soit à Londres soit aux environs, il avait chance d'écouler ses pièces.

Il eut quelque temps le même succès et jouit de la même impunité, et quand il s'aventura plus loin aux foires et aux courses dans la campagne, il réussit encore mieux. L'expérience lui enseigna que les paysans étaient des victimes faciles, et il résolut de renoncer à la précieuse règle de n'avoir jamais sur soi plus d'une livre fausse. Il se rendit à la foire annuelle de Maidstone, mais il se laissa prendre et fouiller; un habitant du pays poussa des cris en recevant de lui une pièce fausse, et quand on en eut trouvé sur lui une seconde, il fut arrêté et déferé à la justice sous l'accusation de faire de la fausse monnaie. Aux assises, reconnu coupable, il fut condamné à douze mois de prison avec travail forcé.

Vers 1820 le régime des prisons était sévère jusqu'à la cruauté, mais les prisonniers avaient pourtant la liberté de causer entre eux. Rashleigh fut occupé à faire de l'étope et à broyer du chanvre en compagnie d'autres condamnés dont beaucoup étaient des criminels endurcis. Dans leur vanité perverse ces chevaux de retour se vantaient de leurs anciens exploits et expliquaient en détail leurs plans pour des coups à faire quand ils seraient rendus à la liberté. Rashleigh devint bien vite un humble et ardent disciple, apprenant avec zèle tout ce qu'il pouvait de l'art et du métier du crime. Son temps fini, il sortit de prison passé maître dans cette louche profession, ayant hâte de mettre en pratique les connaissances théoriques qu'il venait d'acquérir.

Il avait longuement mûri dans son esprit son plan d'action immédiat. Un vieux cambrioleur lui avait

parlé d'une boutique de bijoutier, dans la ville de Winchester, que l'on pourrait dévaliser aisément et avec profit, et ils étaient convenus de faire le coup ensemble aussitôt que son informateur serait relâché. Mais confiant dans son habileté, Rashleigh résolut de faire l'affaire pour son compte, sans attendre son associé, et sitôt libre il gagna immédiatement Londres où il convertit en argent comptant tout ce qu'il pouvait y avoir laissé de valeurs. Allant ensuite à une adresse que lui avait donnée un camarade de prison, il s'y procura un équipement complet en outils de cambrioleur, qu'il mit dans un sac avec des vêtements de rechange, après quoi il prit sans retard la diligence pour Winchester. Là, il descendit dans une petite auberge, à la lisière de la ville, et, après avoir déjeuné, il se dirigea vers la boutique qu'il se proposait de piller. Il reconnut que les renseignements et détails fournis par son informateur étaient exacts, entra dans le magasin pour y acheter une breloque, et rentra à son auberge muni de tout ce qui lui était nécessaire pour l'exécution de son plan. Il soupa de bonne heure, régla sa note et monta se coucher après avoir recommandé au patron de le faire réveiller à deux heures du matin, heure à laquelle une diligence devait partir pour Portsmouth.

C'est par une nuit de novembre, complètement noire, et sous de la neige fondue, qu'il se mit en route à travers les vieilles rues vides pour recommencer sa carrière criminelle. Il arriva à la boutique sans avoir rencontré âme qui vive. Il se mit vivement au travail et avec le ciseau, le vilebrequin et la scie enleva un panneau des volets protecteurs. Couper la vitre et enlever le grillage ne présentait aucune difficulté et il allait se charger de butin pris dans la montre, quand la voix rauque d'un gardien de nuit l'arrêta. Il cloua bien vite un morceau de papier brun sur l'ouverture pratiquée

dans le volet et courut se cacher sous une vieille voûte à quelques portes du bijoutier. L'inclémence de la nuit lui fut favorable : le gardien fit son service consciencieusement mais en toute hâte, et ne remarqua rien en se dépêchant de regagner la chaleur confortable de son poste de veille. Dès que le bruit de ses pas s'affaiblit dans le lointain, Rashleigh retourna à la boutique, remplit son sac, ses poches et son chapeau d'or, d'argent et de pierres précieuses, puis remit son écran de papier afin de reculer autant que possible la découverte de son méfait. Ravi de son succès il gagna avec précaution le bois qu'il avait choisi la veille comme cachette et y enterra soigneusement son butin. Ensuite il partit, pour avoir mis au lever du jour la plus grande distance possible entre lui et Winchester, et quand le soleil fut levé il avait réussi à faire vingt-quatre milles. Il déjeuna dans une auberge au bord de la route, après quoi il sauta dans une diligence qui passait en direction de Farnham et résolut de rester un jour ou deux dans cette ville.

Il y prit une chambre dans un petit hôtel et passa les heures de jour à dormir pour se reposer des fatigues de la nuit. Vers le soir il se leva et descendit au bar où il eut des nouvelles de son mauvais coup. Un homme, fraîchement arrivé de Winchester, racontait à l'assistance des détails sur un vol très hardi qui venait d'être commis la nuit précédente dans cette ville. Rashleigh se fit servir à boire et écouta, sans laisser paraître l'intérêt qu'avait pour lui l'événement. Le voyageur racontait que des bijoux, pour une valeur de quinze cents livres, avaient été dérobés dans un magasin de Winchester, et que toute la ville surexcitée se livrait aux conjectures. L'opinion du pays était que le vol avait été commis par une bande de voleurs expérimentés. Les magistrats avaient déjà interrogé tous les individus suspects et de mauvaises mœurs

dans la lie de la population et passé leur journée à faire des arrestations, des recherches et des enquêtes. Finalement les magistrats déconcertés, aussi désireux d'agir que de parler, avaient arrêté deux inoffensifs marins qui s'en allaient à Portsmouth en mendiant, et les avaient mis au cachot pour six mois, parce que, comme renseignements sur eux-mêmes, ils ne pouvaient fournir que la pure vérité.

Rashleigh entendit ce récit avec soulagement et avec un amusement ironique : aucun soupçon contre lui jusqu'à présent, c'était clair et rassurant. Pourtant il était encore trop tôt pour essayer de reprendre son magot dans sa cachette de la forêt, mais l'idée d'aller jusqu'à Londres ne lui plaisait guère. Il décida donc d'aller voir des parents qui habitaient Southampton, comme s'il était toujours clerc d'un homme de loi et avait quelques jours de congé, puis rentra à Portsmouth.

Il y avait maintenant trois semaines qu'il avait dévalisé la bijouterie de Winchester et il pensait pouvoir sans imprudence retourner dans cette ville et « faire pousser sa plante ». Il acheta une malle et se rendit en voiture sur le théâtre de son premier crime important. Il déterra son butin et l'emporta le soir à son auberge sans encombre. Le lendemain matin il arrivait à Londres avec sa malle pleine et se mettait à la recherche d'un recéleur que lui avait recommandé un des vieux déchets de la société qu'il avait rencontrés en prison.

Il se présenta dans une sordide boutique pour matelots, s'attendant à trouver en ce M. Jacob le type traditionnel du vieux brocanteur juif. Au lieu de cela, un homme jeune, bien mis et ayant toutes les apparences d'une parfaite honorabilité, parut dans la boutique à son appel, et dès que Rashleigh eut prononcé le mot de passe appris en prison, le distingué filou lui fixa

un rendez-vous pour aller chez lui le lendemain matin traiter l'affaire.

Rashleigh prépara une liste des articles qu'il avait à vendre, et tint quelques échantillons tout prêts pour les montrer à Jacobs dès qu'il arriva. Le recéleur avait bonne réputation parmi les voleurs ses clients, mais Rashleigh ne voulant pas courir de risques, lui laissa ignorer que les marchandises étaient dans la maison. Jacobs parcourut la liste avec soin, examina les spécimens en homme du métier, puis se tournant vers Rashleigh :

— Eh bien, que demandez-vous du lot?

— Mille livres en chiffre rond... Et il sourit au geste typique de consternation avec lequel le juif accueillait cette déclaration.

— Mille livres ! Mein Gott, êtes-vous fou ? Et d'où croyez-vous que pourrait venir tout cet argent ?

— Voyons, monsieur Jacobs, vous savez bien que vous trouveriez vingt fois cette somme si les objets étaient là. C'est une occasion que je vous propose.

— Je vais vous dire ce qui en est, alors. L'argent est si rare en ce moment, et, en outre, si j'en emprunte pour payer tous ces rossignols, quand diable croyez-vous que je rentrerai dans mes fonds ? Dites-le-moi.

— Eh bien, si l'argent est tellement rare, monsieur Jacobs, vous pouvez n'acheter que la moitié de ce qui est sur ma liste. Nous pouvons diviser le tout en deux lots et tirer au sort le premier choix.

Jacobs sauta sur cette proposition et offrit trois cents livres de la moitié, à quoi Rashleigh riposta en en demandant trois cent cinquante.

— Non, répliqua finalement Jacobs. Faut-il que je m'en aille ?

— Si vous refusez de me donner ce que je veux, autant vous retirer.

Le Juif alla à la porte qu'il entr'ouvrit, puis soudain il revint murmurer à l'oreille de son client. :

— Je vous donnerai six cent quarante livres du tout.

Rashleigh secoua la tête, le Juif sortit vivement de la chambre et descendit l'escalier.

Quelques minutes après il revenait, comme Rashleigh y avait compté, et concluait le marché moyennant six cent cinquante livres, qu'il paya comptant en bons billets sur la Banque d'Angleterre, puis il emporta la malle et les bijoux qu'elle contenait.

Heureux dans la conviction d'avoir achevé par un succès son premier grand exploit dans la nouvelle carrière qu'on lui avait enseignée en prison, Rashleigh se mit en devoir de jouir de la vie de plaisir sans bornes à laquelle il avait sacrifié son honneur et son honnêteté. Théâtres, tripots et femmes eurent bientôt englouti l'argent qu'il avait arraché à si grand-peine au Juif Jacobs, et quelques mois ne s'étaient pas écoulés qu'il se retrouvait sans le sou. Comme il se mettait en quête d'une occasion pour remplir de nouveau son escarcelle, il rencontra par hasard une fille qui avait été au service de son ancien patron. A cette époque il avait eu une liaison avec elle sous leur toit commun, et il la trouva disposée à renouer. Elle était alors, lui dit-elle, chez un homme âgé et très riche dans Welbeck street. Rashleigh vit là une chance, et cultiva avec ardeur le penchant de cette femme pour lui, de sorte qu'il fut bientôt introduit dans la maison de son maître, où, tout en filant le parfait amour, il se renseigna sur tous les détails qu'il avait besoin de connaître. Son intention était de pénétrer dans l'hôtel par effraction et de voler l'argenterie de grande valeur, serrée, comme le lui apprit sa bien-aimée, dans l'office. Il eut bientôt tout ce qu'il lui fallait pour exécuter son plan, sauf un complice, qui lui était indispensable. Il semblait presque que le destin s'empressât de lui

fournir toute l'aide dont il avait besoin pour son entreprise, car il rencontra presque sur-le-champ un de ses anciens camarades de prison, qui, libéré depuis peu, était sans ressources. Il était prêt à tout ce qui lui procurerait un peu d'argent, et acquiesça avec bonheur à la proposition de Rashleigh. Il entreprit également de trouver pour cette nuit-là un cocher de louage en qui on pût avoir confiance pour faire ce qu'on lui dirait et garder le silence.

Son plan étant enfin complet, il résolut d'agir sur-le-champ. A minuit ils se rendirent à la maison, avec tous les instruments nécessaires à l'effraction, et Rashleigh pénétra dans l'intérieur par le trou à charbon circulaire creusé dans le dallage : c'est ce seul détail qui avait exigé un associé. L'autre referma le trou à charbon et s'éloigna : il était convenu qu'il reviendrait au bout d'une demi-heure. La moitié de ce temps suffit à Rashleigh pour enlever de l'office toute la vaisselle d'argent et s'enfermer avec son butin dans la cave. Il n'y eut aucune anicroche : il passa l'argenterie à son complice par le trou, ressortit, remit la plaque, et se fit conduire à une chambre meublée de Paddington qu'il avait louée la veille.

Le lendemain un recéleur fameux lui donnait deux cents livres qu'il partageait avec son copain.

II

Ce fut seulement quelques semaines après le cambriolage de Welbeck street que la vive imagination de Rashleigh lui fit entreprendre le crime qui mit son endurance à l'épreuve jusqu'à l'extrême limite et lui procura des ressources qui auraient pu le dispenser

de poursuivre la carrière dans laquelle l'avait entraîné sa faiblesse de caractère. En descendant Lombard street un jeudi, il remarqua par hasard que le grand égout collecteur était éventré pour une réparation et qu'une banque importante était située à quelques mètres de l'ouverture. Il décida sur-le-champ de dévaliser les caveaux qui devaient se trouver, suivant l'usage, dans le sous-sol et par suite être accessibles par l'égout. Il entra dans les bureaux sous prétexte de se renseigner sur la faillite d'une banque de province et dut attendre quelques minutes, vu l'affluence des clients. Il en profita pour graver dans sa mémoire tout ce qu'il put sur la disposition des lieux. L'étroitesse de la façade le confirma dans l'idée qu'il n'y avait pas de place au rez-de-chaussée pour une salle à coffres-forts, qui par conséquent devait être en dessous.

Il décida de faire son coup le samedi et prépara tout pendant les deux jours suivants. Il expliqua à ses logeurs qu'il allait à la campagne jusqu'au lundi et partit vers huit heures du soir, emportant dans un sac de voyage tous les instruments dont il aurait besoin et une provision suffisante de nourriture et d'alcool. Il dissimula ce sac sous une longue pèlerine. Arrivé dans la Cité il resta dans un café jusqu'à onze heures, puis se dirigea par un chemin détourné vers Lombard street qu'il atteignit à minuit environ. Il s'était mis à pleuvoir très fort, en sorte qu'il ne rencontra personne, pas même un agent de police, en approchant de l'ouverture de l'égout. Il y pénétra et parvint au fond sans difficulté. Il chemina à tâtons et avec précaution dans l'égout principal, remarquant à mesure les conduits transversaux, jusqu'à ce qu'il arrivât à celui qui, d'après ses calculs, devait être sous la banque. Il s'éclaira au moyen d'un rat de cave et rampa dans ce tuyau, frappant sur les parois jusqu'au

moment où un son creux lui fit supposer qu'il avait franchi l'un des murs qui entouraient le sous-sol de la banque.

Il entreprit alors d'enlever des briques, nu jusqu'à la taille, car l'étroitesse du conduit s'ajoutant à l'effort d'un travail exécuté dans une position si gênante le faisait transpirer abondamment. Il peinait avec acharnement, infatigablement, soulevant les briques l'une après l'autre, perdant la notion du temps. Ce n'était pas pour rien que cette section de l'égout était en réparation, et deux incidents l'avertirent à temps du danger de son entreprise. D'abord un grand fracas le fit tressauter et il fut à moitié étouffé par de la poussière et des débris de mortier. Quand cela se fut dissipé, il vit, à la lumière de son rat de cave, que sur plusieurs mètres le conduit s'était écroulé et que les décombres lui barraient complètement la retraite. Il se remit au travail, sans s'en alarmer, comptant bien qu'il pourrait sortir d'un autre côté une fois dans les caveaux. Cet incident l'avait pourtant rendu prudent et il prit plus de précautions, surveillant de l'œil le mur auquel il s'était attaqué. Grâce à cela il remarqua à temps qu'au-dessus de la brèche qu'il pratiquait le mur avait commencé à craquer et que, s'il ne prenait pas des mesures immédiates, la paroi allait s'écrouler et l'écraser. Il s'éloigna bien vite en rampant jusqu'à un endroit plus sûr et, à peine y était-il en sécurité, que le mur fendu s'effondrait, entraînant avec lui un gros fragment du tuyau qui frappa Rashleigh sur la tête et le laissa sans connaissance.

Quand il revint à lui, il s'aperçut avec consternation qu'il était étendu dans une couche d'eau assez profonde. Il retrouva en tâtonnant sa bouteille de phosphore et ses mèches, qui par chance n'avaient pas été ensevelies, en alluma une et fouilla sous les briques cassées jusqu'à ce qu'il eût retrouvé son sac,

d'où il tira son flacon d'alcool intact. Une bonne gorgée de sa liqueur lui rendit assez de force pour inspecter les ruines de ses longues heures de travail. Il fut encouragé en constatant que le mur, en s'ébouyant, avait laissé une ouverture à travers laquelle il distinguait une sorte de cave. Il élargit cette brèche avec soin, rassembla ses outils dans son sac et entra. Un bref examen suffit à le désespérer. Caisses d'emballage, vieux paniers, bouteilles cassées et tas de paille, c'est tout ce qu'il trouva, plus une forte odeur de drogues. Il se rendit aussitôt compte, avec un sentiment de vide au creux de l'estomac, qu'il était dans la maison voisine de la banque, occupée, il s'en souvenait, par une droguerie en gros.

Il s'assit, épuisé et découragé par l'échec de tous ses efforts et des dangers courus, et but encore un bon coup de sa fiole. L'alcool lui redonna du cœur et il résolut d'essayer l'autre côté de la conduite, tant qu'il pourrait rester sans danger dans l'égout : il n'était que six heures du matin, et, comme c'était dimanche, il avait toute la journée pour travailler sans être dérangé.

Cette fois il y mit plus de circonspection, et, après deux heures environ, s'il avait les mains couvertes d'ampoules et terriblement écorchées, il avait réussi à pratiquer une ouverture suffisante pour passer en rampant. Un simple coup d'œil à la lueur de son rat de cave le convainquit qu'il ne s'était pas trompé cette fois. Ses recherches lui montrèrent plusieurs boîtes pleines de monnaie d'argent ou de cuivre, plusieurs autres plus petites, où il ne trouva que des billets de banque en blanc. Puis il découvrit une caisse de timbres de quittance, et il commençait à se dire que cette nuit de labeur épuisant ne donnerait aucun résultat quand il tomba par hasard sur un solide coffre de forme ancienne. Le coffre était fortement cerclé et cadencé

et résista à toutes les tentatives que fit Rashleigh pour en soulever le couvercle. Suant et haletant de ses efforts, Rashleigh s'assit sur le coffre dans un effort désespéré, et furieux de se voir frustré quand il avait des trésors sous la main. Tout à coup il bondit et retourna le coffre sens dessus dessous. Il se rappelait avoir entendu dire à un voleur expérimenté qu'on pouvait souvent ouvrir un coffre de ce genre par le fond, quand, par chance, l'humidité en avait pourri le bois. Un examen attentif lui prouva que le fond du coffre était en effet presque vermoulu, et quelques minutes lui suffirent pour l'enfoncer. Ce qu'il y trouva lui fit oublier peines, sueurs et dangers : des sacs de pièces d'or, une caisse de billets de la Banque d'Angleterre qu'il n'avait qu'à prendre !

Il vida son sac de voyage, le bourra de toutes les pièces qu'il pouvait contenir, en y ajoutant tous les billets sur lesquels il put mettre la main, et cela jusqu'à ce qu'il jugeât qu'il avait à peu près dix mille livres. Alors il cacha tous ses outils et retourna dans la maison voisine où, dans le coin le plus écarté possible, il se prépara un lit de paille, et, après un bon repas fait avec les vivres qu'il avait apportés, il s'endormit.

Il se réveilla vers six heures du soir et décida d'explorer toutes les caves du droguiste pour voir s'il n'y avait pas d'autre chemin de sortie que l'égout obstrué. L'idée d'avoir à remuer ce tas de briques et de décombres lui était intolérable, si reposé qu'il fût. Après avoir examiné pouce par pouce tout le sol de la cave, il finit par découvrir dans un coin une grille qui, soulevée, donnait accès dans l'égout principal. Retournant alors à sa paillasse il y attendit avec impatience que sonnât minuit. Son désir d'être sorti de là ne lui faisait pas oublier la prudence, et il était certain qu'un dimanche soir, à cette heure-là, la Cité serait

déserte. Enfin minuit vint, il passa par la grille avec son butin et se glissa en silence vers l'ouverture de l'égout. Prêtant attentivement l'oreille, il attendit qu'aucun bruit de pas ou de quoi que ce fût ne se fit entendre dans la Cité endormie, et grimpa dans la rue.

La nuit était aussi noire qu'à Winchester, et la pluie tombait encore violemment, mais la joie de Rashleigh en constatant ces conditions favorables fut de courte durée. Comme il se dirigeait vers le trottoir, un agent sortit brusquement d'un porche et se dressa devant lui : Rashleigh, quoique saisi, ne perdit pas la tête.

— Bonsoir, monsieur l'agent, dit-il de son ton le plus aimable.

— Bonsoir, monsieur, riposta le policier avec une nuance de surprise dans la voix. Croiriez-vous que j'ai cru vous voir sortir de ce grand trou ?

Rashleigh éclata de rire à cette idée absurde et, après un profond soupir de soulagement d'avoir encore évité ce fâcheux contretemps, il poursuivit sa route.

Il ne fallait pas songer à trouver une voiture à cette heure-là, aussi descendit-il vers la rivière où il connaissait une maison qui restait ouverte toute la nuit pour les passagers qui arrivaient par des paquebots attardés. Il y loua une chambre, et, trop excité pour dormir, il y passa son temps tantôt à faire des rêves d'avenir, tantôt à lire un livre qu'il avait trouvé sur la table.

Le matin il prit un bateau pour Lambeth où il déjeuna, puis, immédiatement après, se fit conduire chez lui en voiture. Il cacha tout son or et ses billets, sauf une centaine de livres, puis partit pour la Cité. Là, en questionnant et en écoutant adroitement, il apprit que la police était déconcertée par son cambriolage et avait, le matin, arrêté tous les ouvriers travaillant à l'égout, afin de les soumettre à un inter-

rogatoire très serré. Comme un certain nombre d'entre eux n'étaient pas revenus au chantier, les autorités étaient fondées à soupçonner que leur bande était pour quelque chose dans ce vol. Des affiches promettant une récompense de cinq cents livres pour la découverte des coupables étaient déjà collées sur les murs du Guildhall. Rashleigh passa cette nuit-là au *Cygne à deux cous* et le lendemain matin continua à s'informer. Se donnant pour un visiteur venu de Bristol il causa avec un fonctionnaire du Guildhall et apprit de lui que l'agent qui l'avait abordé le dimanche soir dans Lombard street, s'était présenté et avait raconté son histoire. Bien que les magistrats ne pussent rien faire de ce renseignement, Rashleigh s' alarma et, se contentant de ce qu'il avait appris, gagna aussitôt la diligence pour gagner sa retraite favorite, Farnham, dans le Surrey. Il décida d'y rester jusqu'au jour où il pourrait sans danger retourner à son logis, prendre son butin, et partir pour l'étranger. Il avait appris qu'on surveillait étroitement tous les ports et, par suite, ne voulait pas fuir précipitamment.

Une quinzaine de jours plus tard, en déjeunant à son auberge, il lut dans un journal une nouvelle qui lui fit interrompre son repas et prendre immédiatement la voiture pour Londres: Essex street où il logeait, dans le Strand, avait été brûlée, et sur tout un côté de la rue il ne restait debout que les murs. Malade d'inquiétude il débarqua dans la soirée à *la Croix d'or*, dans Charing Cross. Il monta le Strand en courant jusqu'à Essex street et un coup d'œil lui révéla qu'il avait tout perdu. De la maison qu'il avait habitée, il ne restait que le squelette, ce n'était plus qu'une ruine noirâtre, et une équipe d'ouvriers en démolissait d'urgence les murs qui menaçaient de s'écrouler.

Fou de désespoir, Ralph Rashleigh alla dans une taverne voisine où il but pour tout oublier.

III

Le résultat du coup que lui porta cette lourde perte, s'ajoutant à la tension nerveuse causée par ses excès, fut pour Rashleigh une grave fièvre cérébrale. Le propriétaire de l'auberge le trouvant sérieusement atteint, le coucha dans une de ses chambres, après s'être emparé de sa bourse et avoir décidé de proportionner les dépenses à son contenu.

Ce ne fut qu'au bout de quatre semaines de maladie que Rashleigh reprit pleine conscience et il fallut encore plusieurs jours avant qu'il ne fût assez fort pour prendre l'air. Quand il demanda son argent au patron, celui-ci lui présenta une note, qui, avec les frais de médecin et de médicaments, se montait à plus de quatre-vingt-huit livres, et dont il réclamait le paiement immédiat. Comme il avait l'argent entre les mains, Rashleigh n'avait qu'à s'exécuter, si exagéré que fût le compte : mais il ne lui resta qu'une somme de dix shillings huit pence et le costume qu'il portait sur lui.

Affaibli, la santé ruinée, en proie aux remords et au désespoir, il résolut de renoncer à la carrière de mal-faiteur et de reprendre son métier de copiste. Il quitta son auberge pour un petit appartement meublé près du *Temple* et alla bientôt voir un de ses anciens employeurs pour lui demander du travail. L'homme de loi lui fit bon accueil, promit de lui donner de l'ouvrage le lendemain, et Rashleigh reprit le chemin de son logis, l'esprit plus tranquille qu'il ne l'avait eu depuis le jour où il avait commencé à écouler de la fausse monnaie.

Meis, en route, survint un incident qui se joua de ses

bonnes résolutions et décida de son avenir. Un homme qui passait, emmené au poste par un agent de police, héla Rashleigh qui, en se retournant, reconnut son complice dans le vol de la maison de Welbeck street. Soupçonnant Rashleigh d'être un camarade de son prisonnier, le policier glissa un mot à un de ses collègues et, moins d'un quart d'heure après, Rashleigh était arrêté et logé au poste, sans savoir de quoi on l'accusait. Après une nuit d'angoisse passée dans un cachot, il fut amené le lendemain devant un juge de Bow street pour entendre le policier accuser Thomas Jenkins, — dit Thomas Jones, dit Thomas Smith et bien d'autres noms encore — d'être impliqué dans un audacieux cambriolage accompli dans une maison d'Adelphi. Les affirmations de la police contre lui étaient prouvées de façon irréfutable. Il paraissait néanmoins que Jenkins, le soir du vol, avait été vu en compagnie d'un complice qui, la police était prête à le jurer, ressemblait singulièrement à Rashleigh. Quand Jenkins eut été renvoyé devant les assises de Old Bailey, Rashleigh comparut à son tour, mais le seul témoignage qu'on put trouver contre lui était négatif. Il déclara avec une extrême chaleur qu'il n'était pas un voleur, mais un copiste de pièces légales. On décida de remettre son affaire à huitaine afin de pouvoir faire une enquête.

Quand il comparut de nouveau devant le juge, son complice Jenkins avait « mangé le morceau » et raconté tout au long l'affaire de Welbeck street, en y impliquant le cocher qui les avait aidés à emporter leur butin ainsi que le recéleur qui le leur avait acheté. Tous les moyens de défense de Rashleigh étaient anéantis par le fait qu'il ne pouvait expliquer de quoi il avait vécu depuis dix-huit mois. La police, dans ses recherches, avait découvert que sa prétention d'être copiste ne reposait que sur sa visite à l'homme de loi

cité le jour de son arrestation, et on insista sur sa condamnation comme faux monayeur. Rashleigh fut en conséquence envoyé à Newgate pour répondre aux assises à une accusation de cambriolage, considéré alors comme crime capital.

Solidement entravé par une chaîne, et menottes aux mains, Rashleigh fut poussé dans la voiture cellulaire avec deux femmes prévenues de vol à la tire, une fille arrivant de la campagne qui avait dérobé quelques objets à sa maîtresse, un apprenti accusé d'avoir puisé dans la caisse de son patron, un vieux mendiant qui avait à répondre d'une bataille dans la rue, et un Irlandais à l'air brutal qui avait frappé sa femme si violemment que la vie de la malheureuse était en danger. Sur la route de la prison la voiture était remplie des gémissements de la paysanne, des propos des deux filles et des furieux jurons de l'Irlandais, en sorte que Rashleigh éprouva un soulagement quand la voiture s'arrêta devant la grille de la prison; les occupants en descendirent à la lueur des torches, puis franchirent les portes de la geôle, sous les insultes et les railleries mordantes de la populace qui se rassemblait à la nuit pour voir arriver les prisonniers.

Un désespoir glacial l'envahit quand il entendit le grincement des gonds et le bruit des énormes verrous fermant la porte qui, à ce qu'il lui semblait, le séparait à jamais du monde de la liberté. Tous les prisonniers étaient soumis à une visite rigoureuse, mais on leur rendait sur-le-champ leur argent et leurs objets inoffensifs. Une gardienne emmena les femmes d'un côté et un geôlier enjoignit à Rashleigh et aux autres hommes de le suivre le long d'un corridor sombre, dont les murs étaient garnis de fers et de menottes entre lesquels étaient accrochées des armes à feu de toutes tailles et de toutes les époques. Ce spectacle

augmenta la terreur de Rashleigh, mais ce furent les instruments de punition et de torture qui produisirent sur son imagination l'effet le plus violent. Ce couloir aboutissait à une petite pièce où un greffier prenait le signalement exact de chacun des malfaiteurs, après quoi on les menait à travers une petite cour devant une porte grillée. Au bout d'un moment celle-ci s'ouvrit, on les fit pénétrer dans cette aile des bâtiments, monter trois étages d'un escalier en pierre et entrer dans une vaste salle mal éclairée, dont les fenêtres sans vitres étaient garnies de solides barreaux de fer. En dehors d'une table et de deux ou trois bancs de bois, il n'y avait aucun meuble, mais quantité de prisonniers assis ou étendus par terre. Le geôlier remit sa journée d'arrivants au surveillant qui leur donna à chacun un croûton de pain noir, un bout de natte et une grossière couverture de cheval.

Au moment même où la porte se refermait sur le geôlier, on jeta par derrière une couverture sur la tête de Rashleigh et on le renversa par terre : tous les nouveaux venus subirent d'ailleurs le même traitement et furent dépouillés de leurs vêtements par leurs compagnons de captivité. Rashleigh était trop déprimé pour résister, et quand les prisonniers se furent bien amusés de lui en riant, il ramassa sa natte et sa couverture, les étendit sur le plancher et se coucha tout nu pour dormir. Mais les attaques de la vermine, dont la salle était infestée, combinées avec les conversations bruyantes et autres désagréments innombrables de ces rebuts de l'humanité qui formaient maintenant sa société, sans parler du froid intense et de l'inquiétude de l'avenir, rendaient tout sommeil impossible. Il passa la nuit à se tourner et à s'agiter, à méditer avec remords sur le passé et à prendre de belles résolutions pour le futur. Levé avant la plu-

part des co-détenus, il examina la pile de vêtements entassés au milieu de la salle, y trouva les siens, s'habilla très vite et alla se chauffer devant le feu, car il était gelé. A huit heures on apporta plusieurs baquets de gruau clair qui constituaient le premier déjeuner ; malgré la pauvre qualité de cette nourriture, Rashleigh en mangea de bon appétit avec le pain noir qu'il avait reçu la veille. Après ce repas les prisonniers allèrent assister à la prière dans la chapelle, puis ceux qui en avaient envie se lavèrent à la pompe. Après quoi l'ordre du jour semblait être simplement de rester dans la cour à bavarder et à attendre les messages ou paquets que pouvaient apporter des amis.

Rashleigh se tenait dans le groupe mélancolique de ceux qui n'espéraient ni l'un ni l'autre et qui devaient se contenter de regarder avec envie les camarades plus fortunés. Son intérêt fut soudain éveillé par la vue d'un homme qui, à l'appel du nom de William Tyrrell, s'avança et s'en alla au parloir où l'on recevait les visites. Quelque chose en cet homme disait à Rashleigh qu'il l'avait déjà vu, et en interrogeant un autre détenu, il apprit que Tyrrell était un escroc qui faisait trois mois de prison. Rashleigh alla donc parler à Tyrrell qui le reconnut presque aussitôt et qui, apprenant qu'il était sans le sou, sans amis ni recommandations, se montra aussitôt disposé à l'aider. Il avait, expliqua-t-il, en graissant adroitement la patte à certains gardiens, obtenu une place dans une des meilleurs chambrées de toute la prison, où il avait toute facilité de se donner du bon temps ; d'ailleurs il avait toujours l'argent qu'il lui fallait. Il promit de s'arranger pour que Rashleigh fût transféré dans ce paradis et lui offrit en tout cas de lui faire partager son ordinaire jusqu'aux assises.

Le gardien-chef vint bientôt à la porte de la cour

pour surveiller la distribution de la viande et de la soupe aux prisonniers, et Tyrrell en profita pour lui demander d'autoriser Rashleigh à être transféré dans ce qu'on appelait le « Quartier des contrebandiers ». La force de sa requête fut appuyée d'une jolie gratification qu'il glissa subrepticement dans la main du geôlier, et Rashleigh reçut aussitôt la permission de changer de local. Il vit, à l'usage, que Tyrrell n'avait pas exagéré le confort de sa fameuse chambrée. Les lits avaient tous l'air propre et nombre d'entre eux étaient séparés des autres par des rideaux, en sorte que la vaste salle était divisée en petits logements particuliers que le surveillant louait à la semaine à ceux qui en avaient le moyen. Il y avait des tables et des chaises convenables ainsi que d'autres meubles, et Rashleigh déclara qu'en somme il y avait des endroits pires pour le confort que la prison de Sa Majesté.

Tyrrell partagea avec lui sa chambre à deux lits, entourée comme les autres de rideaux. Elle contenait une table à tiroir, et plusieurs planches, toutes chargées de marchandises, qui lui donnaient l'aspect d'une boutique de revendeur. Un coin de la pièce servait en effet à cet usage et Rashleigh s'en aperçut quand, quelques minutes après leur arrivée, des prisonniers vinrent acheter du thé, du sucre, du café, du lait, des œufs, du lard, du beurre et autres comestibles, et qu'ils furent tous deux occupés pendant plus d'une heure à servir les clients. Son bienfaiteur commanda un repas, et, remarquant la surprise de son invité, lui expliqua que le « Quartier des contrebandiers » avait ses heures et son régime à lui, indépendants des habitudes de la prison. Ils étaient tenus, il est vrai, d'assister tous à la prière dans la chapelle pendant une demi-heure chaque matin avec le gros des prisonniers, mais ils retournaient se mettre douillettement au lit

jusqu'à ce que la chambre eût été nettoyée à fond, leurs chaussures et vêtements brossés et leur petit déjeuner préparé par leurs domestiques. Car dans ce quartier du « *bon ton* » quiconque pouvait s'offrir ce luxe avait son serviteur, et d'autres, moins fortunés, réunissaient leurs ressources pour s'en payer un à plusieurs. Ces domestiques, Rashleigh l'eut bientôt découvert, étaient les « Jeannots-novices », les paysans simples d'esprit ou les jeunes apprentis, qui, n'étant pas encore assez malins pour subvenir à leur besoins, étaient bien aises de gagner un peu d'argent de poche et un supplément de nourriture en servant les détenus plus favorisés.

IV

Une fois Rashleigh et ses camarades de chambrée enfermés pour la nuit, ils passaient leur temps à peu près comme ils auraient fait dans une taverne à boire, chanter, jouer et raconter des histoires. Le règlement permettait le *porter*, mais, grâce aux gratifications et à la corruption, on introduisait toutes sortes d'alcools dont on buvait avec excès, chaque fois que la quantité était suffisante pour cela. Tout en se grisant, les criminels endurcis relaient leurs exploits avec la vanité propre aux gens de cette sorte et les débutants s'initiaient avec ardeur et, s'ils aspiraient à la liberté, c'était surtout pour y trouver des occasions d'égaliser, sinon de surpasser, les hauts faits de leurs professeurs. Des employés novices qui attendaient leur comparution devant le tribunal pour détournements dans la caisse de leur patron, assis aux pieds de vieux malfaiteurs, écoutaient, brûlants d'envie, les histoires des larges bénéfices que donnait la carrière de voleur. De braves adolescents étaient ainsi facilement amenés

à souhaiter une vie d'infamie lucrative et renonçaient à jamais à l'idée de revenir à une existence régulière.

Les jours se suivaient avec leur programme uniforme ; pourtant l'approche des assises calma un peu les habitants du « Quartier des contrebandiers. » ; ils avaient beaucoup à faire : s'assurer d'un avocat, renseigner les avoués et organiser leur défense. Les connaissances en droit de Rashleigh lui furent précieuses en cette circonstance : on le chargeait d'écrire des lettres, de préparer des exposés et de combiner des ripostes aux dépositions des témoins dangereux. On rémunérait bien tous ces services et il fut en état, non seulement de se payer un avocat, mais encore de se procurer un costume convenable pour comparaître bientôt devant ses juges. Il était assez clairvoyant néanmoins pour se rendre compte qu'il n'avait aucune chance d'être acquitté. Tomas Jenkins et le cocher, inculpés avec lui pour ce vol, avaient fait des récits concordants et concluants, et il comprenait que son espoir était encore réduit par ce fait que la Couronne, en le déclarant coupable, entraînerait automatiquement dans la condamnation le recéleur juif fort embarrassant qui leur avait acheté l'argenterie dérobée. Il y avait des années que la police guettait une occasion d'arrêter cet homme et il fallait profiter de celle-ci en établissant la culpabilité de Rashleigh. Pourtant, avec l'espoir chimérique qui se rit du désespoir, il préparait sa défense avec toute l'habileté dont il était capable.

Le jour redouté des assises arriva, et Rashleigh observa avec une stupeur croissante l'insouciance avec laquelle les prisonniers qui en revenaient prenaient leurs condamnations. Presque aucun ne montrait de regret, de remords ou d'inquiétude ; les hommes qui avaient attrapé moins de sept ans de déportation étaient aussi joyeux que si on les avait acquittés, et

ceux qui étaient condamnés à la fustigation plaisantaient sur les simples « chatouilles » que leur ferait la mèche du fouet. On appelait en riant sept ans de déportation « une petite amende de quatre-vingt-quatre mois » et même ceux qui étaient condamnés à quatorze ans ou à perpétuité affectaient de prendre leur peine en plaisantant. Surtout il frissonnait en entendant les condamnés à mort parler de leur sort comme si la potence n'était qu'une bonne grosse plaisanterie.

Enfin vint le jour où Rashleigh savait que c'était son tour. Il fut malade de peur en constatant sur la liste qu'on allait ce jour-là juger plusieurs cambrioleurs de suite. Il attendait que ce fût à lui dans une frénésie de désespoir quand, l'un après l'autre, ses camarades de crime revenaient, tous condamnés à mort. Il y avait eu l'hiver précédent à Londres une dangereuse série de vols avec effraction et il était évident que les jurés entendaient mettre fin à ces crimes en ne laissant échapper aucun coupable.

Enfin Rashleigh fut amené devant le tribunal, spectacle amusant pour la foule qui se pressait dans la salle, sans montrer beaucoup de respect pour la dignité de la Cour. Les avocats firent semblant d'examiner leurs dossiers, et le procès commença.

Ralph Rashleigh était inculpé d'avoir, à une certaine date indiquée dans l'acte d'accusation, pénétré par force et traitreusement armé dans l'habitation de Westhey Shortland Esq, pendant la nuit, et d'y avoir dérobé, pris et emporté une grande quantité d'argenterie, propriété de ce dernier, et cela contrairement à la loi et à la paix de Notre Souverain Seigneur le Roi, à sa couronne et à sa dignité... l'acte d'accusation étant farci d'un grand nombre d'autres expressions légales. En réponse à tout cela il plaida naturellement « non coupable » et se mit sur la défensive. On constitua

alors le jury, et, l'avocat du prisonnier ayant renoncé à son droit de récusation, le procès suivit son cours. Le savant ministère public, après un éloquent exorde, où il s'étendit longuement sur les nombreux et audacieux attentats commis récemment contre les propriétés des paisibles habitants de la ville, esquissa l'affaire en question telle qu'elle allait être prouvée, il le savait, par les témoignages, et il conclut en revenant sur la façon habile et rusée dont le vol avait été commis et en même temps il invita charitablement les jurés à chasser toute prévention de leur esprit et à ne juger l'affaire que d'après les dépositions des témoins. Ce qui ne l'empêcha pas de donner son opinion personnelle et de déclarer que l'accusé était un scélérat de la pire espèce, plongé dans le crime jusqu'au cou. On entendit alors la déposition du maître d'hôtel de Mr. Shortland : il jura qu'ayant obtenu de son maître la permission d'aller passer deux jours auprès d'un ami malade, il avait serré toute l'argenterie dont il avait la garde, soigneusement mise sous clef dans l'office, la nuit en question. Une servante déposa ensuite que le lendemain matin elle avait trouvé l'office fermé à clef, mais tous les objets de valeur disparus, et le dénonciateur compléta alors le récit de l'affaire en expliquant clairement et en détail de quelle manière ils avaient, lui et son complice, exécuté leur vol. Son témoignage fut confirmé par celui du cocher de louage, cité par la Couronne comme témoin à charge, et l'avocat de Rashleigh eut beau interroger très adroitement ces deux témoins, et en particulier arracher à Jenkins l'aveu qu'il avait volé depuis sa plus tendre enfance et commis des méfaits de toute sorte pendant vingt-cinq ans, l'absence pour Rashleigh de tout moyen d'existence honorable et régulier fit échouer tous ses efforts, et, après une brève délibération, le jury, sans même se retirer, déclara Ralph

Rashleigh coupable du crime de vol avec effraction.

L'atmosphère du tribunal fut soudain remplie d'une attente morbide : l'instant dramatique était arrivé. Le greffier s'adressa à l'accusé, au milieu d'un silence qu'interrompait seulement sa voix, mais Ralph n'entendit pas les phrases qui précédaient la formule de sa condamnation. Ce n'est que quand furent prononcés ces mots affreux : « et pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive, » qu'il se rendit compte qu'il venait d'être frappé par la sentence redoutée. Un frisson lui parcourut tout le corps, puis sa conscience fut comme obnubilée : le tribunal n'eut pas plus de réalité qu'une scène de rêve. Sous la conduite d'un gardien il sortit de son banc en marchant comme un somnambule, voyant à peine les gens qui, pressés sur les gradins, dévoraient des yeux son infortune. Il n'eut pas encore conscience de rien en suivant le gardien dans le corridor sombre de la salle des assises à la cour de la prison. Il sourit d'un air stupide à Tyrrell qui lui demandait ce qu'il avait attrapé et laissa au porte-clefs le soin de répondre d'un mot : « Cellule, » qu'il cria au fonctionnaire qui attendait et recevait les condamnés à mort. Il sourit encore aux paroles d'encouragement de Tyrrell qui lui serrait la main, mais la signification du petit paquet qu'il tenait entre ses doigts après cette poignée de main échappa complètement à son intelligence engourdie. Sachant à peine qu'il avait cet objet, il se laissa entraîner en hâte par le geôlier à travers cours et corridors, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la grande salle où l'on internait pendant le jour les condamnés.

On n'était encore qu'au troisième jour des assises, et pourtant il y avait là quarante hommes, jeunes pour la plupart, déjà groupés et condamnés à la mort par pendaison. Ils accueillirent Rashleigh avec des cris

broyants de : « Encore un poisson dans la nasse ! » et lui demandèrent quel genre de crime il avait commis.

— Un fameux, répliqua-t-il, déconcerté par l'entrain des questionneurs.

— Nous sommes vingt-huit à présent, dit l'un d'eux, tous jugés pour vol avec effraction.

— Le bourreau va donner un rude coup de filet avec nous tous, cria un autre, salué par des éclats de rire violents.

Pendant le repas de midi Rashleigh, assis à côté d'un de ses anciens camarades du « Quartier des contrebandiers », faisait des conjectures sur le nombre des condamnés qui seraient effectivement pendus. C'était chose bien connue qu'après chaque session un certain nombre des sentences capitales étaient commuées en déportation, mais la méthode qui présidait au choix paraissait si hasardeuse qu'il était impossible de faire des pronostics sur ceux d'entre eux qui échapperaient à la potence. On racontait des histoires authentiques de cas où on avait laissé vivre des criminels endurcis, ayant à répondre d'une longue série de méfaits, tandis qu'on pendait de jeunes voleurs. Ces récits avaient pour effet de déprimer encore plus Rashleigh dont les prévisions étaient assombries par le désespoir le plus complet.

Il réussit pourtant à écarter ce sentiment dans l'après-midi, en prenant part aux jeux et aux chants auxquels se livraient les esprits les plus hardis et les plus dénués d'imagination, et en détournant les yeux des quelques misérables créatures qui arpentaient la salle d'un air sombre en marmottant et en grognant d'épouvante.

A la nuit les prisonniers furent conduits par groupes de trois dans les cellules où ils devaient coucher le peu de temps qu'il leur restait à vivre. Longues de douze

pieds sur huit de large ces cellules contenaient trois couchettes, ayant chacune une paille et deux couvertures. Il faisait déjà sombre et, comme on ne leur fournissait aucune lumière artificielle, Rashleigh et ses deux compagnons s'étendirent pour dormir. C'est alors seulement que son esprit sentit toute l'horreur de sa situation et il s'enfouit la tête sous ses couvertures comme pour se cacher à lui-même les pensées qui tourbillonnaient dans son cerveau. En désespoir de cause il se mit à envisager le suicide, examinant un moyen après l'autre, puis les abandonnant à mesure. A l'idée du suicide succéda l'espoir de s'évader de la prison et il tourna et retourna ce problème dans sa tête, tandis qu'une horloge voisine égrenait les heures de cette nuit sans sommeil. Ce rappel de la fuite du temps lui faisait plus vivement sentir que ses heures sur terre étaient comptées à moins que... Son cœur bondit d'espoir quand il se souvint qu'il y avait une chance — une chance sérieuse, se dit-il farouchement — d'être gracié et déporté.

Il finit par s'assoupir de temps à autre, mais uniquement pour être tourmenté par des cauchemars plus pénibles encore que ses terreurs à l'état de veille. Il rêva qu'une cloche funèbre tintait pour son exécution : accompagné par un prêtre il arrivait à l'échafaud, montait sur la plate-forme et voyait au-dessous de lui, tout autour, les figures moqueuses d'une mer de spectateurs ; il sentait le contact rude et froid de la corde de chanvre sur son cou, et, comme il luttait contre l'étranglement, la douleur fut si vive qu'il se réveilla baigné d'une sueur froide et tous les membres paralysés. Il gisait là, accablé par l'effroi de son rêve, luttant contre les pensées qui l'assaillaient, et attendait en suppliant le lever du jour.

Au premier bruit qu'il entendit dans le corridor, il

sauta à bas de son grabat et marcha dans l'étroit espace jusqu'à ce que le geôlier vint le chercher avec ses deux compagnons pour les mener à la salle de détention de jour. La lumière et la compagnie joyeuse de ses camarades le rassurèrent.

Quand la session des assises fut terminée, il y avait en tout soixante-cinq hommes dans le quartier des condamnés à mort. Les journées passèrent d'abord avec une lente monotonie et les nuits dans des affres analogues à celles de la première, mais peu à peu l'esprit de Rashleigh s'endurcit contre l'appréhension de ce qui l'attendait, et il se mit à combiner sérieusement une évasion. Il découvrit que sa cellule était adossée au mur extérieur de Newgate et il exposa son plan à ses deux compagnons de nuit. L'un d'eux était trop apathique, trop accablé, pour vouloir même essayer de fuir, mais l'autre fut enthousiaste. Tous deux par conséquent commencèrent leurs travaux cette nuit-là même avec les deux limes du paquet que Tyrrell avait mis dans la main de Rashleigh et une tige de fer d'environ deux pieds de long, ancien manche de poêle à frire, qui, aiguisée à un bout, servait de ciseau.

Ils choisirent une place derrière leurs lits, et se mirent à gratter péniblement le mortier entre les pierres du mur, ramassant soigneusement la poussière dans leurs poches pour la jeter dans les cendres du feu quand ils allaient le matin dans leur local de jour. En trois nuits ils eurent descellé assez de pierres pour leur dessein, mais, en déplaçant ces moellons, ils eurent la déception de trouver un encadrement de charpente à l'extérieur. Ils replacèrent alors les pierres et cherchèrent le moyen de parer à cette nouvelle difficulté. Le lendemain ils dérochèrent deux forts couteaux de table dont, avec leurs limes, ils firent tant bien que mal deux scies, et, moyennant une pièce,

ils obtinrent d'un geôlier une boîte de phosphore et un bout de chandelle. En examinant leur ouverture la nuit suivante, ils reconnurent qu'il ne s'agissait que de planches comme on en met pour border un toit.

Ils parvinrent cette nuit-là à ménager une brèche suffisante pour se glisser dehors et constatèrent qu'elle débouchait sous le faite d'un toit voisin et que rien ne les empêchait de grimper dans les solives du grenier. Une fois là ils se mirent à écarter des tuiles, et la liberté semblait déjà leur appartenir quand, dans sa hâte de sortir, le compagnon de Rashleigh glissa sur les poutres et passa à travers les lattes et le plâtre du plafond qu'il avait sous lui, tombant sur le lit d'une vieille femme qui, instantanément réveillée, se mit à hurler à pleine voix : « Au voleur ! Au feu ! A l'assassin ! » malgré tous les efforts de l'homme pour la calmer et expliquer son intrusion.

Rashleigh, immobile comme un roc, écoutait ces cris et un bruit de pas rapides qui prouvait que la maison était alertée. Profitant du tumulte, il se glissa jusqu'au trou dans le plafond et regarda. Il vit la porte s'ouvrir et une demi-douzaine d'hommes et de femmes, en costumes de nuit pour la plupart, se précipiter dans la chambre. Son compagnon, sitôt la porte ouverte, bondit devant ceux qui voulaient le saisir et disparut dans l'escalier. Le bruit d'une lutte qui s'y livrait parvint aux oreilles de Rashleigh ; jugeant que l'autre était pris, il pensa que le mieux était de se sauver sur le toit. Avec la vigueur que donne le désespoir il arracha les tuiles et voliges et se hissa par le trou ainsi fait. Mais dans son émoi il ne put se cramponner à l'arête du toit et se mit à rouler sur la pente à une vitesse sans cesse accélérée. Il s'attendait à une mort soudaine et violente en atteignant le sol, mais il n'en fut rien. Lancé comme il

s'y attendait, au lieu de s'écraser par terre, il se trouva dans une eau glacée. Sur quoi, atteignant à la nage le bord de ce réservoir, il grimpa sur le mur qui l'entourait comme un parapet. L'obscurité profonde ne lui permit pas de voir à quelle distance du sol il était et rendait très périlleuse toute tentative d'explorer le toit. Il n'y avait donc qu'à rester à califourchon sur le mur et à attendre le jour. Pendant les heures qu'il passa là, trempé et presque gelé, Rashleigh eut tout le temps de regretter son essai d'évasion. Comparé à sa situation actuelle le rude confort de la prison faisait l'effet du luxe.

Enfin la lumière parut et Rashleigh vit immédiatement qu'il y avait bien peu de chances de salut. Il était au sommet d'un mur continu et la cour pavée qu'il avait au-dessous de lui était à plus de quarante pieds de son dangereux perchoir. Le seul moyen qu'il eût de se cacher était de se replonger dans l'eau, encore pourrait-on même là le voir du toit. Il était aussi solidement emprisonné qu'il l'eût été dans la cellule la mieux verrouillée de Newgate. Sa position était si affreuse qu'il en arriva presque à souhaiter qu'on l'aperçût, et ce souhait se réalisa si vite qu'il faillit être précipité en bas tant il eut un violent sursaut.

— Ah! mon gaillard! cria une voix rude, et Rashleigh, se cramponnant désespérément au mur, leva les yeux et vit un geôlier qui, assis au pied d'une cheminée, épaulait une carabine. — Te voilà donc, hein? Ma foi, tu es bien là où tu es et nous tenons aussi ton copain .

— Ne me tuez pas! cria Rashleigh inquiet à la vue du canon de fusil toujours dirigé contre lui.

— Pas un mouvement et je ne tire pas, mais si tu bouges d'un pouce je te descends avec une charge de plomb.

Quelqu'un le guettait maintenant d'en bas. On

apporta une échelle et Rashleigh, dès qu'il l'eut descendue, fut saisi et ramené à la prison. Après une semaine au pain et à l'eau dans une cellule noire, il fut chargé de lourdes chaînes et autorisé à rejoindre ses camarades dans le jour.

Des semaines s'écoulèrent ensuite sans incidents jusqu'à ce qu'une après-midi de la cinquième après la clôture des assises, les condamnés furent ramenés de bonne heure dans leurs cellules et mis sous clef. Bientôt le bruit de portes s'ouvrant et se fermant et la voix de l'aumônier de la prison avertirent les hommes que le moment critique arrivait.

Mort ou commutation... laquelle des deux? Cette question martelait le cerveau de chacun. Rashleigh haletait jusqu'à ce que s'ouvrit la porte de la cellule pour livrer passage au shérif en grand costume et à l'aumônier en robe. Il sentit sa gorge se dessécher en écoutant le magistrat s'adresser à un de ses compagnons.

— William Roberts, Sa Majesté a daigné examiner votre cas avec une extrême bienveillance, mais vos nombreuses condamnations antérieures et l'atrocité particulière des circonstances qui ont accompagné votre dernier crime empêchent absolument de faire grâce à un malfaiteur aussi endurci. Il faut donc vous préparer à expier vos fautes sur l'échafaud. Vous serez exécuté dans quinze jours d'ici.

Tandis que le malheureux luttait pour ne pas s'effondrer complètement en voyant disparaître irrévocablement sa dernière lueur d'espoir, l'aumônier lui adressait, sur la nécessité de la prière et du repentir, une homélie que l'homme ne paraissait pas même entendre. Rashleigh, le cœur paralysé par l'épouvante, regardait ses yeux effarés et ses efforts impuissants pour parler, avec une fascination où la sympathie n'avait aucune part : l'appréhension de son

propre destin avait étouffé en lui tout sentiment altruiste. Il ne fut pas longtemps en suspens.

Le shérif, s'adressant en même temps à lui et à son autre compagnon, leur annonça pompeusement que, exerçant sa royale prérogative de clémence, Sa Majesté avait gracieusement pris plaisir à épargner leurs vies, mais que, pour venger les lois outragées de Son Royaume, ils devaient se préparer à être transportés pour le reste de leur existence, comme criminels relégués, dans un pays lointain, et à ne plus jamais remettre le pied sur le sol de l'Angleterre.

Un autre prêche de l'aumônier, enjoignant aux deux prisonniers de tomber à genoux et de remercier Dieu d'avoir épargné leurs vies indignes, fut brutalement interrompu par le compagnon de Rashleigh :

— Si jamais je prie Dieu, dit-il d'un ton arrogant où il rassemblait toute sa haine et son mépris de la société, ce ne sera que pour lui demander de vivre assez pour vous voir pendu, marmotteur de prières, sale dévot, qui prenez plaisir à taper sur de pauvres bougres quand ils sont par terre. Le diable vous emporte !

Le shérif ne put réprimer un sourire en suivant le ministre de Dieu qui sortait, furieux, de la cellule.

V

— En avant les trainards !

Tel fut le cri qui, à quelques minutes de là, avertit les condamnés graciés que le moment était venu pour eux de descendre à la côte sur le ponton où ils seraient enfermés jusqu'au départ du prochain transport de déportés. Rashleigh et plus de cinquante autres furent entassés dans deux grands chariots, menottes aux

mains, fers aux pieds, enchaînés les uns aux autres et aux parois des voitures. Quand on se fut ainsi bien assuré de tous les prisonniers, les chariots partirent à bonne allure pour une destination inconnue : il y avait en effet le long de la côte plusieurs de ces pontons pour forçats et on ne leur indiquait jamais auquel ils étaient destinés. Rashleigh, pourtant, reconnut au passage certains endroits et bâtiments et se rendit ainsi compte qu'on descendait la grand'route de Portsmouth, et le lendemain, tard dans l'après-midi, on arrivait à l'arsenal. Les prisonniers furent aussitôt passés en revue sur un quai en bois le long duquel était amarré le sinistre ponton du vieux *Leviathan*.

C'était un ancien vaisseau qui, après avoir vaillamment porté le pavillon anglais à travers les vastes océans, avait fini par être affecté à la tâche humiliante d'héberger les condamnés attendant leur déportation au delà des mers. Il était dépouillé de tout ce qui fait la fierté d'un navire. Il lui restait deux mâts qui servaient à faire sécher les vêtements, et sur son pont se dressait un hangar, conçu par des terriens, qui semblait tourner en dérision ces suprêmes lambeaux de dignité que conserve même un ponton.

On fit monter les condamnés à bord, ils défilèrent sur le gaillard d'arrière du vieux croiseur profané, puis furent passés en revue et reçus par le capitaine. On leur ôta alors leurs fers qui furent remis aux autorités du pénitencier et celles-ci se retirèrent quand on conduisit les forçats au gaillard d'avant. Là, tous les hommes furent forcés de prendre un bain, après quoi on remit à chacun un costume consistant en une veste, un gilet et un pantalon de gros drap gris, un chapeau de feutre rond à larges bords et une paire de souliers à gros clous. Le barbier se mit ensuite à l'œuvre, rasant et tondant les poils de tous et effec-

tuant en bien des cas de telles métamorphoses que Rashleigh ne pouvait reconnaître nombre de ceux qui étaient montés à bord avec lui. Avant de quitter le gaillard d'avant, tous les hommes furent chargés de doubles fers puis conduits sur le pont où on leur remit un hamac, deux couvertures et une paillasse.

Des gardiens firent descendre les prisonniers ainsi entravés sous le pont où ils furent accueillis par des hurlements de bienvenue ironiques de la part des forçats déjà incarcérés. L'entrepont était divisé en sections au moyen de palissades de fer avec des lampes suspendues à intervalles réguliers, et ces sections étaient à leur tour partagées par des cloisons de bois en un certain nombre de logements dont chacun recevait de quinze à vingt condamnés. Quand Rashleigh et ses compagnons passèrent devant les locaux occupés, ils furent salués par des clameurs, poussées en chœur, de « Nouveaux copains, nouveaux copains ! » et de grands éclats de rire. Au bout de quelques minutes, tous les nouveaux venus étaient installés.

Rashleigh ne put pas beaucoup dormir cette nuit-là, tourmenté qu'il fut par les mauvais tours que les anciens s'amusaient à faire aux nouveaux. Il réussit enfin à s'endormir vers le matin et se réveilla pour sentir une fort mauvaise et très âcre odeur. En jetant du haut de son hamac un coup d'œil de côté, il vit la plupart de ses camarades debout et réunis autour d'un baquet de bois où ils plongeaient des cuillères. Quand il se rendit compte que c'était le contenu de ce récipient qui répandait cette odeur nauséabonde, les autres lui déclarèrent que c'était le petit déjeuner et qu'il ferait bien de se dépêcher s'il en voulait. Il avait assez faim et se hâta de suivre ce conseil. Il remplit donc une écuelle d'étain qu'on lui prêta de l'infect mélange et en mit une cuillerée dans sa bouche. Le goût le fit cracher, car il était, si possible, encore

plus dégoûtant que l'odeur, et il renonça pour le moment à toute idée de déjeuner.

Le régime sur le ponton, en dehors de cette prétendue soupe, consistait, trois fois par semaine, en un morceau de fromage extrêmement indigeste. On avait de la viande tous les deux jours et dans les intervalles, à déjeuner et à dîner, une pinte d'orge simplement bouillie dans l'eau, plus une livre de pain noir par tête et une pinte d'une sorte de vinaigre déguisé sous le nom de bière de table.

On imposait un travail quelconque à tous les forçats : un certain nombre d'entre eux étaient chargés de nettoyer le ponton, de faire la cuisine ou de servir les officiers. On envoyait tous les autres travailler par équipes à l'arsenal. Rashleigh, sans qu'on se demandât s'il était apte à cette besogne, fut mis dans une équipe de charpentiers et attelé, avec une vingtaine d'autres, à un grand chariot, par une large bricole de chanvre qui passait sur une épaule et sous le bras opposé. Le chef de chaque équipe était un vétérán de la marine royale qui exerçait sur les condamnés la tyrannie qu'il avait eue à subir de ses officiers quand il servait dans la flotte, mais on pouvait acheter sa clémence par des boissons que débitait la cantine du bord.

Celui de Rashleigh était un tyran né qui prenait plaisir à blesser et estropier les hommes sous ses ordres. Ils ignoraient tous la façon de manier des poutres et, délibérément, il obligeait son équipe à s'y prendre si gauchement que d'énormes pièces de bois glissant des chaînes écrasaient une jambe ou un bras. On portait ces blessés à l'hôpital où leur mort ou leur rétablissement dépendait de la fantaisie du chirurgien de la marine, dont la grosse plaisanterie était de dire « qu'il avait grand besoin de se faire la main et que quelques amputations étaient juste ce qu'il lui fal-

lait pour ne pas trop se rouiller ». Pendant le séjour de Rashleigh sur le ponton il ne se passa guère de semaine qu'un pauvre diable ne fournit au praticien l'occasion qu'il réclamait.

Rashleigh, qui n'était pas entraîné à un travail manuel aussi dur, fut aussitôt classé comme un lâche et un malingre et par suite doublement opprimé. Surmené, brutalisé et à moitié mourant de faim, il en vint à attendre comme un soulagement le jour où aborderait le navire qui devait l'emmener en Nouvelle-Galles du Sud. Mais cet espoir était peu remontant, car il en était parti un quelques jours avant son arrivée sur le ponton et on ne prévoyait pas d'autre départ avant trois mois.

Il tomba malade. Transféré sur le vaisseau-hôpital, on lui prodigua purgations, saignées et vésicatoires jusqu'à ce qu'il fût à peu près mort. Le repos, néanmoins, malgré ce traitement médical énergique, lui fit du bien et il survécut pour avoir pris la précaution de jeter ses remèdes ; au bout de quelques semaines il put passer dans la salle des convalescents.

Un jour, trois malades moururent et Rashleigh fut désigné pour faire partie de l'équipe qui procéderait à l'enterrement sur la côte de Gosport, dans un cimetière connu sous le nom de « Château des rats ». La fosse creusée, sur un signal de leur gardien, les forçats s'assirent çà et là parmi les tertres sans nom qui étaient les tombes des condamnés, attendant la chauloupe qui devait les ramener. Rashleigh était plongé dans une profonde mélancolie, quand soudain l'idée de fuir lui traversa l'esprit. D'un coup d'œil il constata que le gardien était à quelque distance, le dos tourné, que le bateau n'avait pas encore quitté le flanc du navire-hôpital et que la plupart de ses camarades dormaient étendus par terre. A dix mètres de là étaient des ruines, où l'on pouvait aisément se

dérober à la vue, et au delà l'eau. La chose était faisable. Pendant sa maladie on avait descellé les fers d'une de ses jambes, la chaîne n'était plus fixée que d'un côté, en sorte qu'elle ne l'empêcherait pas de nager, d'autant qu'il faisait chaud. A un mille environ sur la côte il y avait des touffes d'osier où il pourrait se cacher pour essayer d'enlever ses fers.

Sans se donner le temps d'hésiter il se glissa jusqu'aux ruines, les traversa vivement, se dépouilla de tout ce qu'il put de vêtements puis, s'enfonçant sans bruit dans la mer, s'éloigna doucement à la nage. Aucun bruit d'alarme ne lui arrivait, et il avança péniblement mais sûrement, nageant, marchant dans l'eau ou faisant la planche, jusqu'à ce qu'il atteignit les osiers. Choisisant un endroit touffu il rampa à terre et s'assit un moment, bien caché, pour reprendre des forces. Puis, poussé par la nécessité de mettre rapidement la plus grande distance possible entre lui et l'odieuse ponton, il se mit à l'œuvre pour tâcher de se débarrasser de ses fers : ce fut pénible, il s'écorcha douloureusement, mais il avait tant maigri qu'il finit par libérer sa cheville ensanglantée.

Jetant alors fers et pantalon dans l'eau profonde, il traversa la rivière à la nage dans la direction de quelques constructions qu'il distinguait tout juste, à faible distance, dans le crépuscule. Il reconnut, en approchant, que c'étaient des étables à bestiaux, mais il n'y avait aucune maison à proximité : d'ailleurs il ne se souciait pas de rencontrer quelqu'un, nu comme il l'était. Il décida de passer la nuit parmi les bêtes et, faisant un gros tas de litière, il s'y enfonça pour avoir chaud et y dormit jusqu'à l'aube. Il fut réveillé par un garçon qui venait faire sortir les bêtes ; Rashleigh l'appela et l'autre approcha, bouche bée de stupeur, pour l'entendre raconter qu'il était un pauvre marin qui, s'étant saoulé la veille et endormi

au bord de l'eau, s'était réveillé dépouillé de tous ses vêtements : il pria donc instamment le jeune garçon de lui procurer de quoi se couvrir pour regagner Portsmouth. Celui-ci promit de faire de son mieux et partit chez son maître d'où il revint au bout d'une heure avec des vêtements vieux et usés, mais assez propres, et, quand Rashleigh fut habillé, le garçon lui dit qu'il pouvait aller à la ferme où on lui donnerait à manger s'il avait faim. Rashleigh le remercia, se fit indiquer le chemin et dit qu'il irait, après s'être lavé à la rivière.

En quelques minutes il fut propre et tout prêt à affronter de nouveau la vie sous les apparences d'un lourdaud campagnard. Tout affamé qu'il fût, il pensa qu'il pourrait être dangereux de profiter de l'hospitalité ainsi offerte, car sa grande préoccupation était d'augmenter la distance entre lui et le ponton. Il partit donc d'un bon pas le long de la rivière, mais il n'avait pas fait un mille qu'il s'entendit héler par une voix de femme.

— Hé, dis donc, Thomas !

Il ne se rendit pas d'abord compte que cela s'adressait à lui, mais au bout de quelques instants il entendit la voix crier tout près derrière lui :

— Arrête donc, que je te dis, sacré Thomas.

Sur quoi, se retournant brusquement, il se trouva face à face avec une jolie fille de seize à dix-sept ans, hors d'haleine, et qui resta un long moment bouche bée, stupéfaite d'avoir un étranger devant elle.

— Ma foi, balbutia-t-elle, c'est pas Thomas, après tout.

La fille regardait attentivement les vêtements qu'il portait.

— Bon sang, ça ressemble tant aux frusques de not' Thomas. J'aurais ben juré que c'était lui rien qu'à la pièce dans le dos.

— Ça se peut bien que ce soient des frusques à vot' Thomas, car on me les a données à un mille d'ici parce qu'on m'avait volé tous mes vêtements.

— Comment, cria la fille très choquée, alors ils vous avaient laissé tout nu ?

— Mais oui, et j'ai une longue route à faire sans un sou en poche.

— Pauvre homme ! s'écria la fille. Si ça ne vous fait rien de revenir un peu sur vos pas, maman vous donnera un morceau à manger, et ça ne vous fera pas de mal, à ce qu'il semble.

Rashleigh se dit que ça valait après tout la peine de risquer le coup, et il suivit la fille jusqu'à la chaumière qu'elle habitait avec sa mère, qui écouta avec compassion le récit de sa mésaventure tout en lui préparant un déjeuner substantiel.

Sitôt qu'il l'eut avalé Rashleigh, insistant sur sa hâte, se mit en route dans la direction de Winchester et sur la lande de Portsdown il rattrapa un colporteur, qui, en plus de sa pacotille, était chargé d'un lourd ballot. Rashleigh, prenant un accent campagnard, lia conversation avec lui, et l'homme, voyant qu'ils allaient du même côté, lui offrit un shilling pour lui porter son fardeau jusqu'au soir. Sans un sou vaillant, Rashleigh fut trop heureux d'accepter l'offre et accompagna le marchand puis, à la nuit, après avoir touché son salaire, entra avec lui dans une auberge pour y casser la croûte.

Personne ne fit attention à Rashleigh qui, après avoir mangé du pain et du fromage, resta tranquillement assis dans un coin à déguster sa bière. Il allait s'assoupir quand la porte s'ouvrit brusquement et livra passage à quelques soldats qui gardèrent les deux issues. Le sergent qui les commandait fit alors le tour de la salle en examinant de près tous les occupants. Rashleigh avait ôté son chapeau, et son crâne

tondu attira aussitôt l'attention du sergent qui lui demanda son nom.

— Thomas Harper.

— Quel métier?

— Journalier.

— D'où venez-vous?

— De Havant.

— Ah! vraiment? Et depuis quand en êtes-vous parti?

— Depuis huit jours.

— Hum! Depuis huit jours. Et où avez-vous été dans l'intervalle? poursuivit le sergent impitoyable.

— Mais à Portsmouth, si vous voulez le savoir, répliqua Rashleigh, qui commençait à perdre patience devant l'obstination du questionneur, lequel tira son sabre.

— Oui, à Portsmouth, ça c'est vrai, je le sais, parce que vous y étiez enrôlé.

— Moi, enrôlé, cria Rashleigh d'un ton fier, non vraiment, mon brave, je n'étais pas soldat.

— Ha, ha! beau journalier que vous êtes, dit le sergent en riant. A-t-on jamais entendu un paysan de Havant parler avec cet accent-là!

Rashleigh, emporté par la colère, n'avait pu dissimuler son accent naturel de Londres.

— Non, non, gros malin, continua le sergent, vous n'êtes jamais venu d'Havant, et maintenant que je vous tiens j'aurai soin que vous n'y alliez pas non plus.

Et, sur un signe de lui, deux de ses hommes s'emparèrent de Rashleigh et lui mirent les menottes, après quoi toute la troupe sortit de l'auberge. Ils s'installèrent dans une grange où ils se firent apporter à souper, puis Rashleigh fut attaché à deux soldats par ses menottes et tous trois s'étendirent ensemble pour dormir dans le foin.

Rashleigh était ennuyé plutôt que tourmenté de

cette nouvelle situation parce qu'il comptait bien qu'un simple examen révélerait aussitôt l'erreur qu'il y avait à l'arrêter comme déserteur.

Ils déjeunèrent très tôt le lendemain matin et se mirent immédiatement en route pour Portsmouth. Le sergent marchait à côté de Rashleigh et le tançait vertement de sa folie : vouloir en imposer à un vieux soldat en se faisant passer pour un paysan! Rashleigh répondait brièvement qu'ils reconnaîtraient bientôt leur erreur.

— Alors quoi, ricanait le sergent, vous êtes probablement un prince déguisé? Eh bien, la prochaine fois que vous déserterez vous ferez pas mal d'acheter une perruque, parce que c'est votre coupe de cheveux qui vous a trahi.

Exaspéré de s'entendre rappeler la stupidité qu'il avait eue d'ôter son chapeau la veille, furieux des sarcasmes du sergent, il répondit avec hauteur qu'il n'était pas déserteur, qu'il ne s'était jamais enrôlé, que la vie d'un chien valait mieux que celle d'un soldat et que, pour sa part, il aimerait mieux devenir vidangeur qu'entrer dans l'armée. Le sergent, à ces insultes, devint enragé et menaça Rashleigh, s'il ajoutait un mot, de lui faire avaler sa langue à coups de poing, et tout le reste de la journée les hommes aidèrent le sergent à tourmenter le prisonnier.

Ils arrivèrent à Portsmouth dans la soirée, et le lendemain, mené du poste à la caserne de Gosport, Rashleigh, comme il l'avait prédit, fut reconnu comme n'étant pas le déserteur recherché; le sergent reçut une verte semonce pour s'être si stupidement trompé. Remis sur-le-champ en liberté, Rashleigh eut la malchance de rencontrer son sergent en traversant la cour de la caserne. Il était si ravi d'être tiré d'affaire qu'il ne put résister au plaisir d'injurier l'homme qui l'avait tellement malmené sur le chemin

jusqu'à Portsmouth. Celui-ci, sautant sur l'occasion de venger sa dignité outragée, appela la garde et fit arrêter Rashleigh pour injures à un sous-officier dans le service. On l'enferma, menottes aux mains, dans le corps de garde et le soir même il comparaisait devant le maire de Portsmouth.

Son histoire, si bien combinée, pour expliquer qui il était et comment il en était arrivé à être habillé en ouvrier agricole, ne réussit pas du tout à convaincre ni le maire ni le représentant de la cour, qui fit appeler le sergent pour qu'il exposât son affaire. La volubilité de celui-ci n'affaiblit en rien sa plainte et il conclut en déclarant que le prisonnier avait menacé de tuer le témoin.

Rashleigh répliqua que le témoin avait beaucoup exagéré, qu'il ne l'avait pas menacé de mort, mais lui avait simplement reproché les mauvais traitements qu'il avait fait subir à un prisonnier sous sa garde.

Là-dessus deux ou trois camarades du sergent vinrent offrir de confirmer les accusations de ce dernier, mais le maire déclara qu'il était inutile de les déranger puisque la faute du prévenu était bien établie, et s'adressant à Rashleigh :

— Eh bien, mon garçon, dit-il d'un ton moqueur, vous croyiez en imposer au tribunal avec vos mensonges, mais voici comment nous traitons les chena-pans de votre espèce : vous pourriez faire un mois de prison comme filou et vagabond ayant cherché par tous les moyens à égarer la justice. Mais je ne me contenterai pas de cette peine légère : je vous renvoie à huitaine, en tant que personnage suspect, et je ne doute pas qu'avant la fin de la semaine on ne vous poursuive à cor à et cri pour quelque grave méfait. Emmenez-le.

Comme on le reconduisait en prison il vit arriver un gardien du *Leviathan*, venant sans doute signaler

l'évasion d'un forçat. Cet homme s'avança aussitôt vers Rashleigh, l'examina soigneusement et fit tomber son chapeau.

— Aha ! mon joli coco, cria-t-il, le reconnaissant immédiatement, te voilà déjà repincé !

Quelques instants après il reparaisait devant le maire qui apprenait avec une satisfaction manifeste l'identité véritable de celui qu'il avait soupçonné avec tant de flair. Sachant comment on traitait les forçats évadés et repris, il se borna à remettre Rashleigh aux autorités du ponton pour qu'ils le punissent. Lourde-ment chargé de fers et de chaînes, Rashleigh fut donc reconduit au ponton, un canon de pistolet appuyé sur la tempe, et fut aussitôt enfermé dans un cachot appelé « le trou noir », tout au fond de la cale, et laissé là seul, avec, pour toute compagnie, des bandes de rats, et sans nourriture. Les heures passaient, horriblement pénibles, et dans l'obscurité la plus complète ; seul le bruit des pas sur le pont, quand les forçats se mettaient au travail, lui annonçait le lever du jour. Quelques heures après, le geôlier vint lui ouvrir la porte et le fit monter sur le gaillard d'arrière. Là étaient rassemblés, impressionnants et terrifiants dans leur grande tenue, le commandant, son second, le chirurgien et les autres officiers du *Leviathan*. Après de très brefs débats, où il ne put alléguer pour sa défense que son amour naturel pour la liberté, il fut condamné à recevoir dix douzaines de coups de fouet, le jour même, sous les yeux de tous les forçats.

Il passa la journée jusqu'au coucher du soleil dans le « trou noir », et fut alors conduit sur le gaillard d'arrière, passant entre ses camarades alignés pour assister à son châtement. On remplit rapidement les formalités (lecture de sa faute et de sa condamnation), puis il reçut l'ordre de se dévêtir. On l'attacha solide-

ment, nu, aux grilles qu'on avait fixées aux bastings, et un vigoureux matelot se tint prêt, le fouet à la main.

Les autres victimes du fouet avaient averti Rashleigh que crier ou se débattre ne fait qu'ajouter aux souffrances ; aussi, pendant qu'on le ligotait à la grille, avait-il saisi sa chemise entre ses dents comme un bâillon, en sorte qu'il pouvait à peine gémir.

La première douzaine de coups de la mèche en cuir brut à gros nœuds lui fit l'effet de lames dentelées lui creusant des sillons dans la peau, et la seconde sembla lui remplir ces coupures de plomb fondu, brûlant comme du feu la chair à vif. Ces deux sensations de douleur intense et intolérable alternèrent jusqu'à ce que les quatre premières douzaines de coups eussent été appliquées — chacune par un exécuteur différent, avec une mèche neuve — après quoi tout son corps fut comme engourdi et la sensation pendant les six dernières douzaines fut, chose curieuse, celle de coups violents assénés avec de gros bâtons sur son dos déchiré et sanglant.

La flagellation dura plus d'une heure, et quand on le délia il s'abattit sans connaissance sur le pont, d'où on le transporta au vaisseau-hôpital. On lui fit reprendre ses sens brutalement et il revint à lui, hurlant de douleur, sous l'application de sel qu'on avait immédiatement faite à son dos tuméfié. La souffrance causée par ce traitement rudimentaire était infiniment pire que tout ce qu'il avait éprouvé sous le fouet, en sorte qu'il devint presque fou des piqûres et des morsures du sel sur ses blessures. Il jurait et hurlait en subissant ce traitement, renouvelé tous les jours, mais c'était l'arrachement des anciennes compresses de son dos torturé qui donnait à Rashleigh la sensation, qu'il ne devait jamais oublier, d'être écorché vif.

Sa robustesse de constitution et son énergie morale

lui permirent néanmoins de résister jusqu'au bout à ces épreuves, et au bout d'un mois environ il était convalescent, remis juste à temps pour rejoindre un convoi de forçats pour la Nouvelle-Galles du Sud, embarqué sur le bon navire *Magnet* (1) de Londres, capitaine James Boltrope.

VI

Lavés, rasés, tondus de près, munis chacun de deux costumes neufs et nouvellement chargés de doubles fers, les forçats choisis pour ce convoi défilèrent à bord du *Leviathan* pour être examinés par le médecin en chef du *Magnet*. Les quelques hommes malades furent renvoyés et remplacés par des déportés plus robustes ; les hommes acceptés furent menés à bord d'une grande allège et embarqués sur ce dernier vaisseau mouillé à l'ancre devant Spithead. Malgré la dureté du sort auquel il se savait réservé, Rashleigh portait d'un cœur léger ses lourdes chaînes et regardait avec un soulagement intense la distance s'accroître entre le ponton et l'allège.

Les prisonniers furent immédiatement conduits à l'entrepont qu'ils devaient occuper, et où chacun reçut un lit et une couverture numérotés, puis laissés pour la nuit.

Le *Magnet* était un navire de cinq cents tonnes environ. La plus grande partie du pont principal était réservée aux forçats, qui étaient au nombre de cent cinquante, et ce pont était divisé en deux sec-

(1) Un navire nommé *Magnet* a, pendant plusieurs années à cette époque, transporté la correspondance du gouverneur général Darling et du ministère des Colonies.

tions par une solide cloison, la plus petite étant destinée aux trente jeunes garçons condamnés qui étaient à bord. Les écouteilles étaient consolidées par des étançons d'orme formant un solide encadrement dont tout le bois apparent était garni de clous à large tête, ce qui empêchait de l'entailler au couteau. Dans l'une de ces écouteilles, entre les chambrées des hommes et celles des adolescents, s'ouvraient des portes de communication, si étroites qu'une seule personne à la fois pouvait y passer. Une sentinelle en armes y veillait jour et nuit pour parer à toute tentative de mutinerie ou à toute démarche dangereuse.

Les forces militaires comprenaient deux officiers, six sous-officiers et quarante simples soldats, dont certains accompagnés de leurs femmes et enfants. Le régime du bord était ainsi organisé que, pendant la traversée, les forçats avaient le libre usage du pont du lever au coucher du soleil, sous la surveillance de trois soldats armés postés aux points voulus pour leur permettre de surveiller constamment les malheureux confiés à leur garde. Le médecin chef choisissait parmi les forçats un maître et six acolytes responsables de la propreté et de l'ordre de leurs camarades. La ration de nourriture des prisonniers était ce qu'on désignait dans le service des transports sous le nom de « quatre pour six », six condamnés se partageant les rations accordées normalement à quatre hommes de la Marine royale. Les aliments étaient en majorité des salaisons et, un jour sur deux, on y ajoutait une petite quantité de vin ou de jus de citron. L'eau était la seule denrée qui devait être soigneusement rationnée : la nourriture, telle qu'elle était, suffisait amplement.

En dehors du petit groupe sanitaire choisi par le médecin parmi les prisonniers, on désignait également un autre surveillant, deux cuisiniers et d'autres domes-

tiques servant de chefs ou de moniteurs aux équipes de huit en lesquelles les forçats étaient divisés pour les corvées de nourriture.

Durant les quelques jours que le navire resta au mouillage à Spithead avant de mettre à la voile, Rashleigh fut tenté, en sentant ce qu'il y avait d'irrévocable dans son départ de l'Angleterre, de faire comme la plupart de ses camarades : d'écrire à sa famille pour l'informer de son sort. Mais un instinct supérieur surmonta cet entraînement sentimental et il se décida à disparaître complètement, perdu pour eux dans sa dégradation sous son nom supposé.

Des canots chargés de toute sorte de marchandises rôdaient tous les jours autour du *Magnet* et le très modeste pécule de Rashleigh fut bientôt dépensé en petites provisions de thé, de sucre et autres menues friandises pour ce long voyage. Il avait beau être, en un sens, heureux de quitter l'Angleterre, il était violemment attristé par la chance de certains dont les mères, les femmes, les maîtresses et les enfants venaient à bord prendre congé d'eux. Son isolement à lui, contrastant avec ces témoignages d'affection, si gâtés qu'ils fussent par la douleur, lui donnait plus que jamais l'impression d'être un paria, une brebis galeuse, à jamais bannie du troupeau. Il fut heureux, le délai d'attente terminé, de voir lever l'ancre, dérouler les voiles qui se gonflaient au vent et de sentir le léger mouvement du vaisseau qui glissait légèrement entre la côte et l'île de Wight.

Comme la nuit tombait sur la Manche les forçats reçurent l'ordre de descendre dans l'entrepont. C'est là que se trouvaient leurs couchettes, formées d'un cadre en bois blanc et supportées par des étançons, puis subdivisées en compartiments, car dans chacune couchaient six hommes très serrés. Ces lits étaient alignés de chaque côté du navire, et au milieu s'en

étendait une double rangée, séparée des autres par d'étroits passages.

Rashleigh, qui avait le pied marin, goûta ce qu'il pouvait y avoir d'amusant à voir comment se comportaient ceux qui n'étaient pas habitués aux mouvements d'un navire. Beaucoup d'entre eux n'avaient jamais navigué et les bonds vertigineux du vaisseau sur la mer agitée ne leur donnaient pas seulement des nausées mais les remplissaient de terreur. Peu après qu'ils eurent été enfermés dans l'entrepont, le vent fraîchit et il y eut tout d'abord beaucoup de trouble parmi les prisonniers si entassés les uns sur les autres. Ceux qui n'avaient pas trop peur pour rester étendus immobiles remplirent toute la nuit de jurons et de prières. Peu à peu, cependant, un semblant de calme s'établit, et Rashleigh s'endormit. Mais, comme il était couché en travers du navire et que celui-ci se mit à rouler, son repos était sans cesse interrompu par de violents mouvements. La mer devenant de plus en plus grosse finit par rendre tout sommeil impossible et il s'assit pour être plus à son aise, écoutant avec angoisse le fracas des vagues qui se brisaient sur l'avant, et sentant le frémissement qui parcourait tout le navire à chaque heurt étouffé des lames.

Soudain, le *Magnet* se heurta à une mer vraiment furieuse et l'on entendit un craquement qui fit reculer Rashleigh instinctivement. Il y eut un fracas épars de poutres tombant, quand une grosse vague se brisa sur le navire et qu'une masse d'eau énorme s'engouffra par l'écoutille, jetant violemment la sentinelle contre la cloison et remplissant les couchettes des prisonniers de plusieurs pieds d'eau. Plus de cent dormeurs s'éveillèrent, dans un local qui ne leur était pas familier, pour trouver leur couchette inondée d'eau de mer, et ce fut un concert de cris d'épouvante. Comme le vaisseau roulait, l'eau noya à moitié d'abord une

rangée, puis l'autre. Ensuite une clameur s'éleva : le vaisseau sombre ! et ce fut la panique. Rashleigh contemplait la scène, accablé de terreur, sachant qu'il n'y avait rien à faire ; et lorsque quelques-uns des plus hardis se ruèrent sur l'étroit passage dans l'espoir de le franchir et de gagner le pont, il ne fit pas un mouvement pour se joindre à eux. Leurs efforts pour enfoncer la petite porte étaient en tout cas voués à l'échec. Un officier vint leur affirmer qu'il n'y avait aucun danger, et les prisonniers passèrent le reste de la nuit rassurés par la nouvelle que le grand craquement avait été produit par la rupture d'une vergue — la plupart des forçats ignoraient d'ailleurs ce que représentait ce mot. Le lendemain matin, les pompes furent mises en action et tout rentra dans l'ordre.

Le *Magnet* eut ensuite un temps favorable et on atteignit l'équateur sans incidents. On s'amusa à la cérémonie du « passage de la ligne », où une cinquantaine de prisonniers furent rasés et durent faire un plongeon en l'honneur du « Père Neptune ». Rashleigh, vu son éducation et ses talents de scribe, avait été choisi comme secrétaire par le médecin-chef, poste qui lui valait bien des petits avantages et qui lui évita d'être impliqué dans une hardie tentative faite par les forçats pour s'emparer du navire.

La prison des jeunes n'était séparée que par une cloison du carré des soldats, comme elle l'était, à l'autre extrémité, de celle des prisonniers adultes. Quelques jeunes voleurs indomptables avaient réussi à détacher une planche de la cloison, ce qui leur donnait accès dans le quartier des soldats. Le bruit arriva jusqu'aux hommes qu'un des gamins les plus minces se glissait par l'étroite brèche pour voler thé, sucre, tabac, biscuits et tout ce sur quoi il pouvait mettre la main. Quelques-uns des plus enragés virent là un moyen de combiner une mutinerie et de la faire réussir. Ils

persuadèrent au gamin de voler, une certaine nuit, trois mousquets, qui, disait-il, étaient au râtelier dans la chambrée des soldats, et que l'on supposait toujours chargés. Le plan était celui-ci : les mousquets ainsi dérobés seraient portés dans la prison des hommes, et le matin, quand on faisait monter les forçats sur le pont pour le laver, quelques-uns des premiers arrivés iraient à l'écoutille de l'avant et ceux d'en bas leur passeraient les mousquets. Pendant ce temps les autres, sur le pont, devaient déployer une grande activité, jeter de l'eau et s'affairer de tous côtés pour attirer l'attention des trois sentinelles, une au gaillard d'avant, une au milieu du pont et la troisième à la poupe, dont cette dernière seule serait armée. Les deux autres devaient être saisies par surprise et jetées par-dessus bord, pendant qu'au même signal celle de la poupe serait abattue par une balle. Alors un groupe couperait les bragues d'affût d'un canon chargé sur le pont et le pousserait jusqu'à l'échelle de dunette conduisant au quartier des soldats. En même temps une autre troupe courrait à l'arrière pour s'assurer des officiers.

Le jour fixé arriva et, pour ce qui fut de saisir la sentinelle de l'avant et de viser celle de la poupe, tout s'exécuta conformément au plan, mais ensuite tout alla de travers. Les mousquets dérobés n'avaient pas d'amorce, la sentinelle de la poupe appela aux armes, fit feu à tout hasard et fut immédiatement lancée par-dessus bord. Les amarres du canon étaient trop dures pour les instruments primitifs que possédaient les forçats et ils ne purent les couper, puisque aucun n'avait de couteau.

En même temps les soldats gravissaient en foule l'échelle de dunette pour se voir repoussés à coups de crosses de mousquets par les prisonniers maintenant désespérés. Deux officiers grimpèrent par le châssis vitré de leur cabine, gagnèrent la poupe et tuèrent

immédiatement deux des forçats les plus acharnés. Ce renversement de la situation intimida les autres qui reculèrent, permettant ainsi aux soldats d'envahir le pont. Instantanément une salve de mousqueterie déchargée dans les rangs des prisonniers en tua cinq, trois sautèrent par-dessus bord et le reste fut reconduit en bas par la pointe des baïonnettes des gardes exaspérés. Ils passèrent toute cette journée dans l'entrepont sans rien manger, et le lendemain matin ils furent rassemblés de bonne heure sur le pont.

Les soldats étaient tous en rang sous les armes, une ligne en travers de la poupe et une en travers de l'avant ; devant chacune était amarré un canon près duquel se tenait un marin, boutefeux en main. Les deux bouches étaient pointées sur la grande écoutille où les forçats s'entassaient pêle-mêle en une masse craintive, profondément interdits par ces précautions formidables contre toute nouvelle tentative de révolte. Le second du navire appela chaque condamné par son nom et, dès qu'il avait répondu, il devait monter sur la dunette où tout l'état-major du navire et les officiers de la troupe étaient rassemblés, en grande tenue. La seule des trois sentinelles qui avait échappé à la mort le jour précédent avait été convoquée pour examiner chaque homme qui s'avancait afin d'identifier ceux qui étaient sur le pont pendant la tentative de rébellion, et chaque prisonnier devait se dévêtir. Si on ne lui trouvait aucune blessure, si le factionnaire ne le reconnaissait pas comme ayant pris part à la mutinerie, on l'interrogeait sur ce qu'il pouvait savoir des détails du complot, sur les meneurs responsables : la récompense promise pour des renseignements exacts était des avantages immédiats pour le reste du voyage et une sérieuse recommandation du capitaine pour faire accorder au dénonciateur sa liberté en débarquant à Port-Jackson.

Rashleigh était bien connu comme un paresseux endurci et n'était jamais sur le pont le matin, à moins qu'on ne l'y conduisit de force; en outre, vu ses fonctions de secrétaire du médecin, il n'était pas vraisemblable que les meneurs de la révolte lui eussent confié leur plan, aussi ne fut-il pas impliqué comme complice. Finalement on identifia particulièrement une vingtaine de prisonniers qui, après une sévère flagellation publique, furent lourdement chargés de chaînes et enfermés dans un cachot sous le gaillard d'avant pour le reste de la traversée. Tous les interrogatoires du monde ne donnèrent aucun renseignement digne de foi sur les instigateurs de la mutinerie, et l'enquête se termina sur l'hypothèse que les coupables étaient ceux qui avaient été abattus et ceux qui avaient sauté par-dessus bord en voyant échouer leur tentative.

La vie normale reprit, avec ce seul changement qu'on posta sur le pont cinq factionnaires au lieu de trois, et aucun incident fâcheux ne se produisit.

Après la mutinerie aucun événement ne vint pendant le reste du voyage rompre la monotonie de la vie à bord, et il n'y eut pas un homme qui ne tressaillît d'aise quand, un soir, le cri de: « Terre! », tombant de la hune du grand mât, annonça la fin de la traversée.

VII

Aux premières heures du matin on aperçut les lumières de Port-Jackson qui perçaient les ténèbres et au point du jour le *Magnet* franchit les « Têtes », les deux rochers taillés à pic qui gardent l'entrée d'une des plus belles rades du monde. Un pilote, monté à bord, avait pris le commandement du navire pour

les sept derniers milles, de l'entrée jusqu'à la ville embryonnaire de Sydney.

Debout sur le pont, Rashleigh regardait se lever à l'horizon le pays où il allait aborder et, à ce premier examen, il le trouva rebutant, sans charme ni beauté. Des baies sablonneuses, bordées d'arbres rabougris, s'ouvraient profondément entre des promontoires rocheux avec d'épaisses forêts d'un vert sombre à l'arrière-plan. Cela faisait l'effet d'une région primitive, inculte, ne portant aucune trace de ces effets adoucissants du travail humain auxquels il aspirait ainsi que ses camarades. Les Iles d'or elles-mêmes, sur lesquelles quelqu'un appela son attention, ne firent qu'ajouter à sa désillusion, car, dans la lueur grise de l'aube, elles faisaient l'effet d'une masse stérile de rocs gris et raboteux, couverts au sommet d'arbres d'un vert triste, sans aucune beauté. Le *Magnet* doubla le dernier promontoire et arriva en vue du fort dont les créneaux se dressaient à l'entrée de Sydney Cove, et de la rangée irrégulière de villas situées sur la hauteur. C'était la partie de la ville de Sydney connue sous le nom de « Les Rochers ». Peu après le navire jeta l'ancre en face d'une langue de terre, en un point d'où l'on découvrait toute la ville. C'était un spécimen sans prétention de civilisation à ses débuts. Des rues étroites, dispersées, que bordaient des maisons à un seul étage, guère plus que de grandes huttes, avec une demi-douzaine d'habitations convenables et quelques misérables villas que l'on apercevait à travers les arbres de la côte nord de la rade. Telle était alors la ville de Sydney. Du navire, pourtant tout près du rivage, on ne voyait pas un morceau de terrain cultivé.

Le lendemain de leur arrivée, le secrétaire de la colonie, l'inspecteur en chef des forçats, et d'autres fonctionnaires vinrent à bord pour s'occuper du nouveau contingent de prisonniers. Chaque homme fut

appelé dans la cabine et on prit soigneusement note de tous les détails : nom, âge, religion, lieu de naissance, métier, etc., le tout inscrit sur un registre avec un signalement minutieux. Cette formalité achevée, les personnages officiels se retirèrent et on admit une autre classe de visiteurs, les uns simplement curieux d'avoir des nouvelles de leur ancien pays, d'autres pour dire bonjour à quelque parent, et certains pour s'informer s'il y avait là des hommes exerçant un métier dont ils avaient besoin. Parmi ces derniers était un monsieur âgé, à la recherche d'un auxiliaire convenable pour son établissement d'enseignement ; le médecin-chef lui recommanda Rashleigh, en train précisément de travailler dans sa cabine. Il fut présenté au maître d'école qui, satisfait des capacités de Rashleigh, partit cependant sans avoir pris une décision définitive.

Pendant deux semaines les prisonniers se morfondirent dans l'intérieur du *Magnet* et furent enfin passés en revue avant de descendre à terre. On remit à chacun un costume neuf, puis on les répartit en groupes et des bateaux à rames les menèrent en un point près du fort Macquarie d'où ils allèrent à pied à travers le domaine jusqu'aux baraquements des prisonniers, et, après une revue en règle, ils furent congédiés. Nombre d'anciens prisonniers vinrent alors rejoindre les nouveaux, trafiquant de vêtements, bibelots et autres menus objets, si bien que beaucoup des arrivants se trouvèrent, avant l'heure du coucher, adroitement dépouillés par des gens dont le châtimement n'avait pas amoindri l'habileté professionnelle.

Quatre jours après l'arrivée des cent quarante hommes qui avaient débarqué avec lui dans la colonie, il ne restait là que Rashleigh avec deux autres. Ceux qui avaient un métier avaient été « assignés » à divers patrons en quête d'ouvriers, et ceux qui n'avaient

aucun apprentissage ou aptitude spéciale étaient envoyés dans l'intérieur pour y abattre des arbres et travailler aux champs. Rashleigh finit par être assigné au maître d'école, et eut vite découvert que son poste ressemblait fort à une sinécure. Son patron ne demandait en réalité aucune activité ni à son aide ni aux élèves de sa prétendue « Académie classique et commerciale », et tous les prétextes lui étaient bons pour se décharger de tout sur Rashleigh, pendant qu'il se livrait à tous les divertissements que pouvait procurer la ville.

L'amélioration de sa condition et de son milieu eut pour effet d'atténuer en Rashleigh la conscience d'être condamné à perpétuité. Maintenant convenablement habillé, il avait, en dehors des heures de classe, toute la liberté qu'il pouvait souhaiter et il retomba bientôt dans cette existence paresseuse qu'il menait avant d'avoir été entraîné dans la voie du crime. Il fit la connaissance d'autres forçats cultivés, employés pour la plupart dans les bureaux du gouvernement, et qui avaient pris l'habitude de se réunir le soir dans une sorte de joyeux club politique. Ils discutaient des affaires de l'État en condamnant aisément les pouvoirs existants ; l'avis unanime était que le gouvernement négligeait honteusement le bien-être de la colonie, et cette idée inspirait la plupart des discours. La violence des opinions exprimées eut pour effet que la police de Sydney s'occupa de leurs réunions. Un soir, Rashleigh déversait les torrents de son éloquence passionnée sur les méfaits du gouvernement et condamnait sans ménagement la rigueur du règlement du gouverneur Darling, quand une demi-douzaine d'agents sous les ordres d'un officier de police vinrent compléter son auditoire.

Le policier prit les noms, adresses et autres renseignements de toutes les personnes présentes, s'intéressant spécialement à l'homme dont son intervention

avait interrompu la harangue inconsidérée. Aucune mesure en dehors de cet examen ne fut prise ce soir-là, mais cet avertissement implicite ne fut pas perdu pour Rashleigh qui renonça dès lors à fréquenter ces aspirants agitateurs. Cela revenait à se séparer de la seule société sympathique qu'il pût trouver, car la basse classe de la population se composait de types si dégradés que la solitude valait mieux que leur compagnie. La petite catégorie à laquelle Rashleigh appartenait temporairement était prise entre les deux groupes principaux de la société : l'une comprenait les hauts fonctionnaires du gouvernement et quelques gros négociants — l'aristocratie alors en Australie — et le rebut social des forçats, ou, pour leur donner leur nom officiel, des *Prisonniers de la Couronne*. Beaucoup de ceux-ci avaient fini leur temps et s'étaient établis avec succès dans des commerces de divers genres, amassant de l'argent qu'ils employaient surtout à favoriser les appétits les plus bas des criminels. Beaucoup avaient fait fortune dans le trafic du rhum et du tabac avec la population des condamnés, et leur moralité en affaires était aussi relâchée que possible, et n'avait pour limite que des pratiques qui les eussent ramenés à leur état antérieur de déportés. Aussi Rashleigh était-il solitaire, car sa situation lui interdisait la fréquentation de toute femme comme il faut, et il était trop méprisant pour rechercher la société des autres.

La période où Rashleigh vécut comme un homme respectable en jouissant à tous points de vue de sa liberté, se termina brutalement un mois environ après le jour où la police avait interrompu son discours aux mécontents. Un beau matin, un agent se présenta à l'école avec un ordre, signé de l'inspecteur en chef des forçats, enjoignant à Ralph Rashleigh d'accompagner le porteur aux baraquements de *Hyde Park*.

Arrivé là, il fut rigoureusement isolé dans une cellule, et le lendemain, avant l'aube, chargé de menottes, il fut expédié avec un gardien à une exploitation agricole du gouvernement à Emu Plains (1), à trente-cinq milles environ dans l'intérieur. On ne lui permit pas d'aller chercher ses effets à l'école, car son gardien fut inaccessible aux supplications et à l'argent ; il fut donc obligé de faire cette longue marche tel qu'il était, avec un costume mince et une paire de souliers légers, qui étaient en lambeaux bien avant qu'il n'eût atteint Parramatta, terme de sa première étape. Le lendemain il dut faire les vingt milles qui restaient, sur des routes très dures, nu-pieds, si bien qu'avant d'arriver à destination, il avait les pieds coupés et en sang.

VIII

A Penrith ils traversèrent le cours imposant de la rivière Nepean dans un bateau plat et arrivèrent en vue des vastes étendues d'Emu Plains. A ce moment-là Rashleigh était dans un état de dépression physique trop complet pour se rendre compte d'autre chose que de sa fatigue et de ses souffrances, et il pouvait à peine lever la tête pour voir où le portaient ses pieds déchirés. S'il avait pu se reposer dans un abri quelconque il se serait bien moqué que le paysage fût aussi morne qu'un désert et aurait oublié que ce jour de tortures dût avoir un lendemain. Abruti par la souffrance il se ranima pourtant un peu quand son gardien annonça qu'ils approchaient du camp où on l'envoyait. Levant les yeux, il vit une trentaine de huttes de di-

(1) Établissement agricole où étaient employés de 70 à 140 forçats, suivant les époques.

verses tailles, aux murs d'écorce dans un encadrement de poutres, qui se dressaient de chaque côté de la route. Elle donnaient une impression de désolation et de manque de confort complets, et, en attendant qu'on le reçût, il remarqua que ces huttes avaient été faites avec du bois vert qui s'était resserré, laissant de grandes fentes entre les planches. Les volets, sur des fenêtres sans vitres, étaient faits de la même façon, si bien que pluie et vent entraient partout comme chez eux.

L'agent de police du camp, gros et grand paysan boiteux, reçut Rashleigh des mains de son gardien, lui ôta ses menottes et le conduisit à la résidence du directeur d'Emu Plains — qu'on appelait la Maison du Gouvernement. Au bout de quelques minutes il était devant l'important personnage qu'il avait entendu dépeindre comme une des terreurs de la colonie de forçats, et il étudiait son extérieur en attendant qu'il levât les yeux de la lettre qu'il était en train de lire. De taille au-dessus de la moyenne et de teint très brun, ses sourcils se rejoignaient quand il les fronçait d'un air sombre, et son ton de voix était aussi dur que ses traits.

— Alors, mon gaillard, vous avez du goût pour la politique, parait-il. Eh bien, nous allons voir si nous ne pourrions pas vous trouver un sujet de réflexions plus profitables. On vous envoie ici pour y apprendre le travail des champs, et vous ne devrez rien faire d'autre pendant deux ans. Ce temps écoulé on vous confiera à un colon. Emmenez-le, Row, et envoyez-moi le surveillant chef dès que les équipes rentreront.

En retournant vers les cahutes du camp, l'agent s'adressa ironiquement à Rashleigh.

— Puisque vous êtes un de ces sacrés gratte-papier, je suppose que le mieux est de vous fourrer avec les autres, vous allez donc loger là-bas dans la *salle de spectacle*.

Et il indiquait un bâtiment isolé, semblable à ceux qui ont été déjà décrits, et où Rashleigh se traîna, heureux de penser qu'il allait enfin se reposer. La grande hutte était vide, aussi s'étendit-il sur un banc grossier fait d'une planche épaisse posée sur deux souches plantées en terre. Le vent sifflait à travers les fentes des murs, et des flaques d'eau sale emplissaient les trous du sol. En dehors d'une table dans le même genre que le banc, de deux grands pots de fer et de quelques ustensiles en fer-blanc, il n'y avait rien pour donner à cet endroit un semblant de confort.

Rashleigh fut tiré du profond sommeil dans lequel il avait été immédiatement plongé par un homme qui le secouait rudement en l'avertissant d'avoir à se lever bien vite pour répondre à l'appel. A moitié endormi, il alla en trébuchant à l'endroit où les prisonniers étaient rassemblés dans l'obscurité. Le policier du camp arriva portant une lanterne et escorté d'une série de gardiens, et il appela les noms de tous les prisonniers de la hutte qui répondaient, Rashleigh étant le dernier. Alors, dans sa simplicité, il demanda à l'agent où il devait coucher.

— Où vous voudrez, cria l'autre, et le diable vous emporte !

— Mais où trouverai-je mon lit et ma couverture ?

— Je vais vous dire une chose, grogna le policier furieux, quoique vous me fassiez l'effet d'un imbécile, d'après ce que vous avez fait à Sydney. Je devrais vous rosser pour me poser de ces questions stupides, mais je veux bien mettre ça sur le compte de votre ignorance et vous le dire. Il n'y a de couvertures pour personne en magasin ; il y a déjà ici des masses d'hommes qui n'en ont pas, et beaucoup n'en ont pas touché depuis deux ans ; alors ne m'embêtez plus avec ça, ou je veux bien être pendu si je ne vous trouve pas un abri.

Tandis que Rashleigh suivait le groupe des forçats dans la hutte, il en entendit un dire : « Faut que le vieux Tom Row commence à se ramollir pour ne pas avoir fourré à la boîte ce bavard de bleu, » et son voisin lui répondit : « Parbleu, j'en ai vu des douzaines mis dedans pour moins que ça. »

Rashleigh leur demanda ce qu'il avait dit qui pût passer pour un crime.

— Dieu te protège, répliqua le premier interlocuteur, tu n'es qu'un pauvre chiot sans mère avec tous les tourments qui t'attendent. Tu auras vite fait de t'apercevoir que tous les ronds-de-cuir d'ici n'ont pas besoin de provocation pour faire fouetter un homme. Ils passent leur temps à combiner des trucs pour le faire sans motif.

Rashleigh avala ce précieux renseignement sur son nouveau domicile, et demanda ce que faisaient les autres qui n'avaient pas de couverture. On lui dit que certains s'arrangeaient pour voler quelques peaux de mouton à des charrettes qui passaient et les coudre ensemble, et que d'autres avaient trouvé moyen de préparer l'écorce d'arbre à thé pour en faire une sorte de tissu, et le camarade offrit de lui montrer, dès qu'il en aurait le temps, comment s'y prendre.

Rashleigh le remercia et, faisant pour le mieux, affamé comme il l'était, il s'étendit dans les cendres du foyer, où il sommeilla jusqu'au moment où une bruyante agitation dans la hutte le réveilla. Il vit que c'était le matin, que la plupart des habitants de celle-ci étaient partis et que les autres couraient en toute hâte. Il bondit et suivit la troupe qui se précipitait à travers la grille, mais juste au moment où il allait la franchir le tintement de la cloche cessa. Aussitôt un homme à la figure cramoisie, qui montait une jument noire, s'avança au milieu, afin que personne ne pût plus passer, et cria :

— Halte-là, fils de bouchers. Je vous apprendrai, mes gaillards, à venir plus vivement à l'appel. Allons, Sam, prends-moi leurs noms.

Sam était un secrétaire, qui en avait aussi peu l'air que possible, et qui se mit à inscrire les noms de tous ceux qui étaient restés en dehors de la grille, sur quoi le surveillant en chef s'avança.

— Oh ! oh ! mon bon gratte-papier, lança-t-il en désignant Rashleigh, vous commencez bien en tout cas. Hé, Joe, prends-moi cette canaille-là dans ta bande et tâche de le réveiller un peu.

L'interpellé, un petit Juif bancal, au teint chocolat, obéit avec empressement.

— Venez un peu ici, monsieur, dit-il, et, *mein Gott*, je vous remuerai avant ce soir.

On lut la liste de tous les hommes et les équipes se mirent en mouvement avec leurs outils. Joe, le surveillant, ordonna à Rashleigh de prendre un rouleau de corde et de l'apporter. Celui-ci regarda le rouleau, qui lui parut assez lourd pour la charge d'une mule, et en se baissant, essaya de le soulever, mais c'était au-dessus de ses forces.

— Sacrée poule mouillée ! hurla le Juif.

Et appelant deux hommes il leur fit soulever le rouleau qu'ils placèrent sur le dos de Rashleigh. Il réussit à faire quelques pas en trébuchant, mais, incapable de marcher posément, il se mit à courir, buta et tomba lourdement, se coupant le menton sur une racine dentelée, et se releva saignant abondamment. Malgré cela, Joe, impitoyable, lui fit remettre la corde sur le dos, et recommença chaque fois qu'il tomba sous le poids de son fardeau. Enfin, tout tremblant d'épuisement, Rashleigh arriva avec le reste de la bande à l'endroit où ils devaient travailler.

L'équipe de Joe avait à brûler les arbres qui avaient été abattus au cours du défrichement pour obtenir des

terres arables. Les uns étaient chargés de débiter les branches et les troncs, d'autres portaient les morceaux et les empilaient autour des souches puis mettaient le feu à ces tas, les surveillant jusqu'à ce qu'ils fussent complètement réduits en cendres. Rashleigh avec une douzaine d'autres reçut l'ordre de rouler les troncs, sous la direction immédiate du surveillant, et de les mettre dans les feux. Un des tours favoris de ce petit tyran était de choisir un tronc bien lourd, de le faire rouler sur six leviers, maniés chacun par deux hommes, et une fois qu'il était soulevé dessus, de faire partir six des hommes sous prétexte que les six autres pouvaient aisément porter ce fardeau. Ainsi les six malheureux avaient à tendre tous leurs muscles, car si l'un d'eux cédait, le tronc tombait à terre et le coupable pouvait compter sur un châtement mérité, car Joe n'aurait même pas hésité à faire fouetter tous les hommes pour négligence dans le travail ou, tout au moins, à les enfermer pour cette nuit-là dans le *Belly Bot* (1).

Les surveillants employaient ces moyens brutaux, et d'autres du même genre, qui faisaient partie des traditions nécessaires, pour faire exécuter la besogne et conserver leur place. Le directeur fermait les yeux là-dessus parce que son intérêt personnel était de faire accomplir autant de travail que possible. Comme les surveillants étaient responsables devant lui, il l'était devant ses supérieurs. Pour s'assurer qu'il n'y aurait aucun relâchement, son système était de choisir parmi les forçats les plus mauvais sujets et les plus paresseux comme surveillants et autres subordonnés, sa théorie étant que ces hommes-là, qui craignaient le plus l'effort et le labeur, ne seraient pas difficiles sur les

(1) Expression intraduisible de l'argot des forçats, équivalant à peu près à « bedaine ».

méthodes propres à satisfaire ses désirs et à conserver leurs propres positions. Il y avait presque rivalité entre surveillants en fait de sévérité, et si l'un d'eux, dirigeant une équipe de cinquante hommes, en faisait fouetter dix chaque semaine, il était mathématiquement sûr qu'un autre, n'ayant que vingt-cinq hommes sous ses ordres, veillerait à ce qu'il n'en fût pas châtié moins de cinq des siens.

C'était pour un motif semblable que le directeur faisait travailler deux équipes égales l'une à côté de l'autre à une même besogne, afin que les surveillants surmenassent chacun leurs hommes pour obtenir d'eux un plus grand rendement. Le rude traitement qui résultait pour les forçats de cette méthode et d'autres non moins brutales et oppressives est chose connue au moins de quelques personnes encore vivantes par les récits de leurs aînés et, sans aucun doute, il y a actuellement dans la colonie des petits-enfants qui ont entendu des histoires traditionnelles sur ce qu'ont souffert leurs aïeux.

Rashleigh et ses camarades d'équipe furent bientôt barbouillés des pieds à la tête et à moitié aveuglés par la fumée, et à ses pieds nus il avait une continuelle sensation de brûlure. Il n'était pas remis du terrible effort qu'il avait fait pour porter le pesant rouleau de corde et, sans entraînement à un dur travail musculaire, il était dans un état d'extrême faiblesse quand on le mit avec d'autres aux leviers pour retourner une énorme souche d'arbre encore en partie enfouie en terre. Voyant à peine et maladroit, parce qu'il n'avait aucune pratique de cette manœuvre, il mit l'extrémité de son levier entre le tronc et un reste de branche brisée formant un angle aigu. Quand, à force de sueur et de jurons, la souche fut déplacée, elle pivota brusquement, lui arrachant des mains son levier qui partit en sifflant comme une flèche et, frôlant le surveillant

Joe, lui déchira le bord de son chapeau. Transporté de rage à l'idée qu'il avait échappé de peu à une mort violente, celui-ci se précipita sur Rashleigh en hurlant jurons et menaces. Mais il fut arrêté dans son élan par un énorme « lézard juif », une espèce de reptile qui tire son nom des sacs membraneux qui lui entourent la bouche et qui, se gonflant quand il se met en colère, ressemblent à une barbe humaine. Joe, soulevant l'animal sur son pied, le lança de toutes ses forces sur Rashleigh qui, d'un mouvement instinctif, frappa le reptile de la main droite si bien qu'il rebondit dans la figure du surveillant qui accourait, glissa, mais se raccrocha aux vêtements sur la poitrine et se mit à la mordre cruellement. Un des forçats dut s'élaner, faire tomber la bête et l'écraser.

Joe fit empoigner Rashleigh par deux de ses subordonnés qui l'enchaînèrent à un arbre, après lui avoir attaché les mains derrière le dos. Alors Joe s'avança.

— Sale vermine, gronda-t-il, je t'apprendrai à te révolter et à essayer de me tuer.

Puis il frappa le prisonnier sans défense et retourna à son équipe. Le directeur, faisant sa ronde quotidienne, trouva Rashleigh enchaîné à l'arbre et apprit par Joe que le prisonnier lui avait lancé son levier à la tête et avait voulu le tuer, montrant son chapeau et sa chemise déchirés comme preuves deses dires mensongers.

— Enfermez-le dans le camp jusqu'à mardi, ordonna le directeur, et alors faites-le comparaître devant le tribunal.

Et à l'heure du déjeuner Rashleigh ramené fut remis au vieux Tom Row.

— Ho! ho! l'animal est dangereux, dit-il avec une grimace. Je vais veiller à ce qu'il ne fasse plus de mal pendant un bout de temps.

Sur quoi il traîna Rashleigh dans un espace triangulaire, sans toit, formé par les parois de deux murs

de huttes et une haute palissade, et par une solide et étroite porte il y lança son prisonnier avec une telle violence qu'il s'étala tête la première et perdit son chapeau.

— Là, raila Tom Row, te voilà en sûreté. Et maintenant tu ne casseras plus la tête à personne, je te le garantis, si ce n'est à toi-même.

Le soleil était alors au zénith, et Rashleigh, qui était nu-tête, fut bientôt étourdi et malade de chaleur; mais ce ne fut qu'au milieu de l'après-midi qu'il put s'asseoir à l'ombre d'un des murs de sa prison en plein air. Son repas, un morceau de viande salée et une boule de maïs bouilli, lui avait été apporté presque aussitôt, mais le malaise causé par la chaleur l'empêcha pendant quelque temps d'avaler une bouchée. Quand l'ombre eut un peu atténué ses souffrances et qu'il voulut manger, il dut se mettre à genoux puis à plat ventre et lapa sa nourriture dans le plat comme un animal, puisqu'il avait les mains liées derrière le dos. On le laissa dans cet état du jeudi jusqu'au mardi suivant, sans toucher à ses liens. Les nuits d'automne étaient d'un froid aussi pénétrant que les journées étaient chaudes et la rosée était abondante, en sorte qu'il passait ses nuits à frissonner dans ses vêtements mouillés. Souffrant et épuisé comme il l'était, il lui était à peu près impossible de dormir, car il ne pouvait s'étendre commodément, et la douleur de ses poignets et de ses bras allait grandissant. Bien avant le mardi il aspira à la mort et une fois, à bout de torture, il se frappa violemment la tête contre l'angle d'une poutre, espérant obtenir, sinon la mort, au moins l'inconscience, mais ses forces étaient trop diminuées pour qu'il pût se faire plus que des contusions au crâne.

Enfin le mardi matin arriva et avec lui Tom Row qui venait le chercher. Tout son corps souillé de ses

excréments était d'une saleté repoussante, aussi fut-il décidé qu'il devrait se laver avant de se présenter devant le tribunal. Dans cette intention on lui délia les mains, mais la douleur de ramener ses bras dans leur position naturelle fut si intense qu'il tomba en défaillance. Il revint à lui sous un baquet d'eau qu'un agent lui avait lancé par dérision. Ses poignets enflés avaient doublé de grosseur et, quand il essaya de se laver, il ne put plier les coudes. L'agent dut l'aider, non sans rudes et grossiers commentaires, et il fut bientôt prêt à partir pour le tribunal redouté.

Quand on voulut lui remettre des menottes on ne trouva pas une paire d'anneaux suffisants pour ses poignets gonflés, et les autorités durent, en maugréant, le laisser partir pour Penrith sans fers aux mains. Il fut confié à un agent avec l'ordre rigoureux de l'assommer s'il faisait la moindre tentative pour s'enfuir, mais Rashleigh était trop faible, trop épuisé pour même y songer et ils arrivèrent au tribunal sans incident. Beaucoup des ouvriers d'Emu Plains avaient été amenés pour répondre à des accusations variées, fabriquées en général par les surveillants leurs tyrans, et la plupart d'entre eux avaient été sommairement interrogés puis condamnés à soixante-quinze ou cent coups de fouet, quand vint le tour de Rashleigh.

On le fit entrer dans le banc des accusés devant le tribunal composé d'un vieux pasteur, d'un non moins vieux colon, et d'un jeune officier de l'armée tout récemment désigné comme juge. Le surveillant Joe prêta serment et raconta son histoire mensongère d'une tentative de meurtre par le prisonnier, présentant comme pièces à conviction son chapeau et sa chemise et concluant par cette affirmation « qu'il n'avait jamais connu un bandit plus audacieux et plus dangereux ».

Le militaire invita Rashleigh à présenter sa défense,

bien que le vieux colon, impatient, marmottât quelque chose comme « l'affaire la plus claire que j'aie jamais eue à juger ». Le troisième magistrat dormait profondément. Rashleigh fit un récit net et intelligible de ce qui s'était réellement passé et, quand il eut fini, l'officier lui demanda pourquoi il avait les poignets si enflés, à quoi il répondit en décrivant son récent emprisonnement. Depuis peu dans le pays et non au courant des traitements infligés aux forçats, le nouveau magistrat fut choqué et demanda au vieux colon s'il était possible qu'on tolérât pareille brutalité. L'autre répliqua sans s'émouvoir que c'était normal et nécessaire, car seules les mesures les plus rigoureuses pouvaient mater ces forçats turbulents, que, d'ailleurs, le prisonnier était sans doute bien mieux connu des dirigeants d'Emu Plains que d'eux, et qu'en résumé le devoir du tribunal était de soutenir un établissement du gouvernement. Rashleigh, entendant ce qui se disait, déclara aussitôt que la faute qu'on lui reprochait datait de son premier jour de travail à Emu Plains, et que c'était la première accusation dirigée contre lui depuis son arrivée en Australie. Le capitaine lui demanda s'il avait des témoins pour prouver ses dires, le prisonnier nomma deux ou trois des hommes qui travaillaient ce jour-là à côté de lui, et, malgré les objections du colon, le capitaine proposa une remise à huitaine.

— Mettez le prisonnier rigoureusement au secret ici jusqu'à la prochaine séance du tribunal, de façon qu'il ne puisse avoir aucune communication avec les témoins cités par lui. Nous les interrogerons nous-mêmes, et, s'il est prouvé qu'il a voulu nous tromper, nous lui infligerons cent coups de fouet en plus du châtiment pour son crime.

À la séance suivante du tribunal, Rashleigh comparut devant les mêmes magistrats, que présidait ce

jour-là le pasteur. Le greffier relut la déposition du surveillant et la défense de l'accusé, mais avant la fin de la lecture le président dormait profondément et le colon, oubliant ce qui se passait, restait caché derrière un journal. Alors le juge militaire interrogea les quatre témoins cités par le prisonnier ; ce ne fut pas chose facile de leur arracher des réponses, tant ils étaient retenus par la crainte du surveillant Joe et de sa vengeance quand ils seraient de retour à Emu Plains. Leurs dires, cependant, confirmèrent explicitement le récit de Rashleigh et le capitaine fut satisfait.

— Eh bien, quel est votre avis ? demanda-t-il au colon.

— Oh ! capitaine, je vous laisse entièrement le soin de décider, répondit-il d'un ton sarcastique. Quand vous aurez été aussi longtemps que moi dans ce pays, vous tiendrez moins de compte de ce que disent ou jurent des individus comme ça.

Le capitaine secoua le président toujours somnolent pour lui demander son opinion sur cette affaire.

— Un affreux scélérat, le plus abominable des greddins, cria celui-ci en sautant brusquement sur ses pieds. Envoyez-le à Newcastle, et s'il ne veut pas y rester, envoyez-le... eh bien, envoyez-le dans l'autre monde.

— Mais, objecta le capitaine, il ne me semble coupable d'aucune faute. Greffier, relisez les dépositions d'aujourd'hui.

Pendant cette lecture le révérend se disposait à goûter un autre somme, mais le capitaine obstiné le secoua de nouveau et il énonça ce jugement sommaire :

— Eh bien, donnez-lui cent coups de fouet, ça lui fera du bien.

— Pardon, insista le capitaine, je ne peux pas

trouver qu'il mérite un châtement ou, en tout cas, il faut tenir compte de ce qu'il a déjà souffert.

Rashleigh écoutait avec dégoût, se demandant quand finirait cette parodie de justice.

— Oh ! vous ne connaissez pas l'astuce de ces coquins-là, répliqua le président sans se déconcerter. Vous ferez mieux, en tout cas, de lui en donner soixante-quinze.

Le militaire ne se laissait pas persuader par les gens de justice.

— Non, dit-il, je crois que nous pouvons le relâcher pour cette fois. Mais si jamais nous le revoyons, nous lui doublerons sa peine.

— Eh bien, eh bien, comme il vous plaira, capitaine, acquiesça le pasteur d'un air résigné, mais je crois qu'il faut soutenir les surveillants dans l'accomplissement de leur devoir.

— D'accord, mais cet homme a été sévèrement emprisonné pendant douze jours et nous considérerons cela comme une punition suffisante pour le moment. Accusé, continua-t-il en s'adressant à Rashleigh, vous êtes acquitté.

Celui-ci sortit de son banc et il allait partir pour le camp sous la conduite d'un policier, quand le surveillant Joe vint à lui, ses joues d'un brun jaunâtre livides de rage, et, brandissant le poing devant la figure du prisonnier :

— Le ciel m'écrase, sale bâtard, si tu n'es pas le premier qui l'ait jamais emporté sur moi devant le tribunal. Mais j'aurai rudement soin que tu ne t'en tires pas à si bon compte mardi prochain.

Comme Rashleigh reculait devant ce fanfaron menaçant, une voix de commandement appela à travers la jalousie d'une fenêtre voisine.

— Venez ici, vous, monsieur.

A cet ordre la mâchoire de Joe s'ouvrit de stupeur,

et il allait s'esquiver vivement mais une main écarta brusquement la jalousie et la tête du juge militaire apparut.

— Ici, monsieur, vous, le surveillant, veux-je dire, revenez à l'instant.

Il y avait dans sa voix un accent qui fit faire demi-tour au surveillant récalcitrant, chapeau bas :

— Eh bien, monsieur, dit le juge d'un ton mécontent, je viens de surprendre vos paroles, et je serais assez disposé à vous faire fouetter sérieusement pour votre blasphème impie et vos jurons, mais, comme l'audience est levée, je passerai là-dessus. Cependant, je vous engage à faire attention, car si je vous reprends à faire de ces serments, je vous poursuivrai pour parjure, et, par le ciel, je vous ferai regretter d'être né. Maintenant à votre travail, et attention.

Le geste par lequel il congédia Joe était plus éloquent et plus significatif que toutes ses paroles. Joe, profondément déconfit, s'éloigna furtivement du tribunal de Penrith, à toute allure.

Au camp, Rashleigh fut reçu par ses camarades avec une sorte de crainte admirative. Ils le considéraient à peu près comme des enfants font d'un escamoteur qui les a stupéfiés par la magie d'une incroyable illusion. Il avait, à leurs yeux, accompli l'impossible, car jamais de mémoire de forçat un prisonnier travaillant à Emu Plains n'avait obtenu un jugement en sa faveur contre un surveillant, ou eu seulement le bénéfice du doute. L'avoir emporté sur Joe ajoutait encore à cette merveille car, comme le disait l'un d'eux, il était homme « à jurer qu'un cheval blanc était une boutique d'épicier et chaque poil de son dos une livre de chandelle » plutôt que d'avoir le dessous.

Rashleigh, cette nuit-là, dormit à son aise parce qu'un homme s'était enfui laissant une couchette formée d'une feuille d'écorce faisant tablette et remplie

de balle de maïs. Il fut tiré du premier sommeil profond qu'il eût goûté depuis son arrivée au camp par un formidable tintamarre où dominait le fracas de boîtes de fer-blanc battues, qui lui rappelait le moyen employé par les gens de son pays pour rassembler leurs essaims d'abeilles. A ses questions étonnées on répondit que ce vacarme était fait par un groupe d'hommes décidés à se sauver et qui employaient ce procédé pour recruter des amateurs pour le *bush*. Il ne se passait guère de semaines, paraît-il, sans que quelques hommes filassent, aimant mieux affronter les dangers du *bush* que supporter plus longtemps la cruelle tyrannie des surveillants, agents, gardiens et autres bravaches. Souvent, à ce qu'il apprit, ces fonctionnaires subalternes payaient leurs camarades pour faire un simulacre d'évasion, afin de gagner en les reprenant soit une récompense en argent, soit une remise de peine. C'était la règle que quiconque reprenait un forçat évadé avait droit de choisir entre une somme de dix shillings ou une remise de six mois de servitude pénale. Aussi était-ce devenu une pratique habituelle pour les surveillants de terrifier et de tourmenter quelque pauvre diable, en brisant sa force de résistance par la fatigue et par la faim, au point qu'il était trop heureux d'entrer dans leur combinaison, ne fût-ce que pour échapper quelques jours aux traitements intolérables qu'ils lui faisaient subir.

Le surveillant, une fois sa victime réduite à cet état, la tentait avec des cadeaux de nourriture.

— Pourquoi, diable, ne joues-tu pas des jambes? Je te donnerai de quoi bouffer pour me débarrasser de toi.

L'autre comprenait ce que cela voulait dire, et, comme la volupté de trois ou quatre jours de liberté valait bien les coups de fouet qui suivraient la capture, l'homme prenait avec bonheur quelques livres

de farine et un peu de thé et de sucre, sans compter la promesse d'un traitement de faveur à son retour, et il exécutait sa pseudo-évasion. Avant de partir il convenait avec le surveillant d'un endroit où il attendrait pour être repris trois ou quatre jours plus tard.

Le surveillant traînait ensuite sa victime devant les magistrats et débitait tout un récit épique sur les difficultés qu'il avait surmontées et la terrible lutte qu'il avait soutenue avec le prisonnier avant de pouvoir le ramener au camp. Les juges acceptaient cette histoire, dont il n'y avait aucun moyen d'avoir confirmation, et, si c'était la première fois, l'homme était condamné à cent coups de fouet. Après quoi le surveillant profitait de la première occasion pour faire passer le traînard — comme on appelait ces gens-là — de son équipe dans celles d'un collègue, qui renouvelait la manœuvre avec même résultat, sauf que le pauvre diable démoralisé, à la seconde tentative, était condamné à une colonie pénitentiaire.

Par ces procédés inhumains beaucoup de fonctionnaires-forçats trouvaient moyen d'abrèger leur peine, tandis que les hommes qu'ils entraînaient dans ces manœuvres, traités comme incorrigibles, perdaient tout espoir de jamais recouvrer leur liberté.

Le jour où il revint du tribunal de Penrith, Rashleigh fut retiré de l'équipe de Joe et mis dans une autre équipe occupée à abattre des arbres, sous les ordres d'un Gallois du nom de David Muffin qui donna le jour même une preuve de sa brutalité.

Les hommes travaillaient par couples, deux à chaque arbre, et le hasard voulut que deux d'entre eux coupassent un tronc gigantesque dont le cœur était pourri. Dès qu'ils eurent tranché le bois vivant, l'arbre s'abattit brusquement en travers, écrasant les deux forçats sous son énorme masse. Quatre des ouvriers qui travaillaient à côté coururent immédia-

tement au secours de leurs camarades mais ne trouvèrent que des amas informes de chairs meurtries et d'os brisés. Saisis par la soudaineté de ce drame, ils restaient là, bouche bée, quand Davy Muffin, son ignoble bouche vomissant des injures, ordonna à ses satellites de mettre les menottes aux quatre travailleurs pour avoir osé quitter leur tâche sans permission. Le mardi suivant ils étaient tous condamnés pour ce crime à cinquante coups de fouet.

Sous les ordres d'un tel homme, Rashleigh, maladroit par ignorance du métier et par faiblesse physique, donna à cette brute maints prétextes à mauvais traitement et comprit avant la fin du premier jour qu'il y avait un « esprit de corps » parmi les surveillants d'Emu Plains, et aussi qu'il aurait mieux valu pour lui perdre sa cause et recevoir cent coups de fouet.

Le surveillant, dès que sonna la cloche annonçant la fin du travail du jour, ordonna à son second de rassembler hommes et outils, et de partir pour le camp. Rashleigh eut encore à porter le lourd rouleau de corde — fardeau habituel, lui dit-on, du dernier venu dans une équipe — et fut par suite dans les derniers à arriver au hangar à outils. Davy, Joe et autres surveillants se tenaient là près d'un certain nombre d'hommes enchaînés deux par deux et gardés par des policiers du camp. Il dut se laisser attacher avec les autres, se demandant quelle nouvelle espèce de torture il allait avoir à subir. Au bout de quelques minutes ces malheureux furent emmenés en longue file, et au cliquetis des fers, dans une prison auxiliaire, désignée sous le nom étrange de « Belly Bot » et située au pied des premiers contreforts des Montagnes Bleues, à un mille du camp.

Ce lieu de détention était divisé en cellules mesurant à peu près sept pieds sur quatre et huit de haut, et dans chacune on enfonçait littéralement des forçats

jusqu'à ce qu'elle fût bourrée d'hommes debout et on refermait alors la porte si soigneusement sur eux qu'ils pouvaient à peine remuer un bras ou une jambe. On les laissait ainsi toute la nuit. L'imagination se refuse à se représenter l'épouvantable état de ces hommes ainsi entassés, sans sommeil possible, sans nourriture et sans latrines.

Les portes de ces cellules infectes étaient ouvertes le matin et les hommes devaient aller à l'appel. La crainte d'être en retard et d'être ainsi punis davantage les faisait courir au camp en toute hâte, et souvent on les relâchait si tard qu'ils avaient à peine le temps d'avaler un morceau avant de partir au travail.

Cinq nuits au moins par semaine, pour lui apprendre quelle folie c'était de l'emporter devant un tribunal sur l'autorité, pendant trois mois, Rashleigh fut condamné à l'infamie « *Belly Bot* », et pendant les six mois qui suivirent sa comparution, il fut également chargé, c'est-à-dire contraint de travailler le samedi pour le gouvernement. La règle était que les hommes qui avaient une bonne conduite fussent libres à partir de dix heures du matin les samedis pour laver et raccommoder leurs vêtements. Voilà comment Davy Muffin vengeait l'outrage fait par Rashleigh à la dignité des surveillants.

Pendant la longue durée de son régime de *Belly Bot* il fut témoin d'un incident à la fois tragique et reconfortant. Un certain Bright, de caractère sombre et morose, avait été une nuit enfermé avec lui, et Rashleigh avait remarqué tout particulièrement qu'il avait subi sa peine en silence, sans un grognement ou un juron. En arrivant au camp le matin il se rendit comme d'habitude au magasin à outils pour y prendre une hachette et, en allant à l'appel, il croisa par hasard son surveillant.

— Dites-moi, Tom, demanda-t-il, pourquoi m'avez-

vous envoyé à *Belly Bot* hier? Je n'avais rien fait.

L'autre se mit à rire :

— Oh! pour m'amuser, espèce d'idiot.

Rashleigh fut stupéfié de voir le brusque changement qui se produisit dans l'expression de Bright. Ses yeux lancèrent des éclairs, tous les muscles de son corps parurent se tendre, tandis que son visage pâlisait de rage.

— Eh bien, voilà pour t'amuser! gronda-t-il en levant bien haut sa hache d'un geste presque joyeux et en l'abattant avec une telle vigueur que la tête du surveillant fut fendue jusqu'à la mâchoire où la lame resta solidement plantée. Si soudaine, si inattendue fut l'attaque que le surveillant n'eut même pas le temps d'appeler à l'aide. La raillerie était à peine sortie de sa bouche qu'il était mort.

Bright essaya de dégager sa hache, mais avant qu'il y eût réussi, les policiers, qui avaient été paralysés par la rapidité de l'agression, s'étaient jetés sur lui et l'avaient maîtrisé. Il n'essaya d'ailleurs même pas de résister, disant avec le plus grand sang-froid à ceux qui le saisissaient.

— Si seulement j'avais pu retirer ma hache, j'aurais fait de la pâtée pour les chiens d'une douzaine d'entre vous, monstres que vous êtes!

Durant son procès, invité à se défendre, il ne manifesta ni repentir ni remords.

— J'étais las de tout, dit-il d'un ton morose. Ma vie était un enfer. Tout ce que je souhaiterais ce serait d'être pendu pour avoir tué une centaine au lieu d'un seul de ces misérables bourreaux.

Comme on le pense, la révolte de cet homme (qui fut pendu) n'apporta aucun effet adoucissant sur le traitement des prisonniers à Emu Plains. Au contraire les détenus furent opprimés plus brutalement que jamais, et tous les surveillants munis d'une

lourde massue pour se protéger : qu'un homme le regardât seulement de travers, et l'autre n'hésitait pas à l'abattre.

— Tu voudrais me faire le coup de Bright, hein ? devint la formule favorite des surveillants et précédait invariablement un coup d'assommoir sur le crâne.

Le temps que Rashleigh passa à Emu Plains fut dans toute la colonie une période d'extrême sécheresse, car, pendant plus de deux ans, il ne tomba pas de pluie en quantité suffisante pour permettre à la végétation de pousser. Les habitants furent réduits à une demi-famine, le froment se vendait soixante-dix shillings le boisseau et le maïs quarante, et la quantité de l'un et de l'autre était extrêmement faible. Le dénuement était si grand parmi les colons libres de la classe pauvre que, quand on abattait le bétail du gouvernement à Emu Plains, chaque semaine, pour la nourriture des prisonniers, la cour était assiégée par jeunes et vieux qui venaient mendier auprès des bouchers-forçats les entrailles et les morceaux de rebut.

Si terrible que fût la situation de la population libre de la région, celle des forçats était, naturellement, infiniment pire. La ration par tête et par semaine à cette époque était d'environ cinq livres et demie de farine, neuf livres de bœuf et à peine une pinte de haricots ou de riz, et là-dessus ils devaient faire vingt et un repas et se maintenir alertes et vigoureux pour le dur travail qu'on exigeait d'eux. Dans certains établissements du gouvernement on distribuait les rations en une fois pour toute la semaine et les pauvres diables, à moitié morts de faim, consommaient souvent le tout en deux ou trois jours puis se serraient le ventre le reste de la semaine, faisant en surplus un repas avec ce qu'ils pouvaient trouver d'herbes et de

plantes et avalant sans hésiter serpents, rats, lézards et autres nourritures répugnantes.

A Emu Plains on distribuait les rations chaque jour, ce qui assurait aux hommes au moins un repas quotidien, mais la quantité était manifestement insuffisante, et nombreuses étaient les méthodes pratiquées pour ajouter à l'alimentation officielle. Les pêches poussaient à profusion sur les bords de la rivière et en des endroits plus près du camp, mais quand le fruit avait atteint la taille d'une noix, il était cueilli et dévoré cuit ou cru. Le maïs en train de mûrir fournissait une autre ressource aux affamés. Sortir du camp après l'appel de huit heures du soir était un délit punissable de cent coups de fouet, mais les hommes ne se souciaient guère du risque à courir, et filaient dans les champs de maïs en emportant un vieux plat en fer-blanc couvert d'une râpe — un violon, comme ils appelaient ça — et passaient des heures à gratter les grappes de maïs à peine mûr, et rentraient au camp en rampant, avec leur butin qui promettait un repas succulent.

Le règlement à Emu Plains, pendant cette période de disette dans tout le pays, était plus rigoureux que de coutume. Si un agent de police ou un gardien, entrant dans une hutte au cours de sa tournée régulière du soir, apercevait seulement le bout d'un épi de maïs dans les cendres du foyer, où les forçats en grillaient parfois des graines, il cherchait à faire dénoncer par l'homme placé le plus près du feu le voleur de maïs. Si celui-ci ne le pouvait ou ne le voulait pas, l'homme était enfermé, jugé à la prochaine audience, et était sûr de recevoir au moins soixante-quinze coups de fouet, qu'il eût ou non fait rôtir un « canard du Hawkesbury », comme les coloniaux appellent un épi de maïs.

Le merveilleux était que Rashleigh et autres ne

fussent pas tentés de se suicider, car la mort ne pouvait guère représenter plus de souffrances, d'épreuves et de misères que la vie à laquelle ils se cramponnaient. Il semblerait presque que les hommes apprécient la vie en raison inverse des jouissances qu'ils y trouvent. Lui, en tout cas, déclara plus tard que jamais durant ses périodes de prospérité due au vol en Angleterre, il n'avait attaché autant de prix à la vie pour elle-même que pendant les pires jours de sa servitude de forçat à Emu Plains et ailleurs. Pendant tout son séjour en ce pays il n'entendit pas parler d'un seul cas de suicide parmi les forçats.

IX

Il y avait parmi les prisonniers un irrésistible petit *cockney* nommé Jemmy King à qui fut dû le seul divertissement réel que l'on ait goûté au camp pendant tout le temps qu'y resta Rashleigh. King avait une personnalité et les surveillants et fonctionnaires du gouvernement eux-mêmes appréciaient son véritable génie burlesque. Par sa mimique et son bagout c'était un maître dans l'art de faire rire et il réussit par ses manières enjôleuses à obtenir des autorités l'autorisation d'organiser un théâtre dans le camp. Il se nomma lui-même, faute de mieux, architecte, charpentier, directeur, décorateur, machiniste et régisseur et se distribua le premier rôle comique dans toutes les pièces qu'il monta. Il ne savait ni lire ni écrire et pour apprendre son rôle se bornait à écouter la lecture de la pièce, et aux répétitions il savait toujours son texte à un mot près.

Il se chargea de la construction de ce théâtre primitif, veillant à ce que tous les joints des planches fussent bien remplis de terre mouillée, et fit blanchir

tout l'intérieur à la terre de pipe. Le directeur du camp favorisa l'entreprise et fournit à King les choses indispensables qu'il n'aurait pu obtenir sans lui. La vie dans ces plaines était presque aussi fastidieuse pour les fonctionnaires que pour les forçats et, à cette époque-là, Jemmy King était aussi bien vu des oppresseurs que des opprimés. Comme sièges il y avait des bancs grossiers et, sur les indications de l'infatigable touche-à-tout, furent construites des loges pour les gens de qualité qui avaient signifié leur intention d'assister à la représentation. Pour n'importe quel autre que King le problème des costumes et de la toile pour les décors aurait été insoluble, mais sa faculté inventive se montra à la hauteur de la situation. Il sollicita, ou vola, des restes de sacs, de toiles à faire des vêtements, ou à matelas, et Dieu sait quoi encore, cousit le tout et peignit ses dessins informes à la détrempe avec de la terre de pipe, du charbon et des terres de couleur. Avec des boîtes de conserve il fabriqua les lampes et les flambeaux nécessaires et obtint des autorités les mèches, l'huile et les bougies. Il fabriqua les costumes indispensables avec une ingéniosité étonnante, empruntant et demandant tous les vêtements qui lui tombaient sous la main, et les transformant suivant ses besoins avec de prodigieuses audaces de coupe et d'ornementation. Il s'attacha à assurer le succès de la représentation avec un enthousiasme contagieux, et, quand eut lieu la première répétition en costume, son zèle fut récompensé par une exécution presque impeccable et une mise en scène remarquable si l'on songe à la modicité des ressources dont on disposait.

La nouvelle de cet événement théâtral chez les forçats s'était répandue au loin et on apprit que sir John Jamison, alors Chief Justice (Juge Président), et sa famille avaient fait savoir qu'ils honorerait la

représentation de leur présence, puisqu'ils résidaient alors à Regentville. Cela donna du cœur à King. Il était assez certain de satisfaire la majorité du public sur lequel il comptait, qui se composerait surtout des petits colons de la rivière Nepean avec leurs femmes et leurs enfants, gens qui, en fait de théâtre, ne connaissaient guère que les séances données par des saltimbanques ambulants et des comédiens nomades qui jouaient dans des granges. Aussi King fit-il travailler ses artistes amateurs de façon qu'ils pussent mériter les louanges du représentant même de la Couronne.

On soumit au directeur la liste des pièces qu'avaient répétées les acteurs-forçats et il l'envoya à sir John Jamison afin qu'il fit son choix. Il désigna pour la fameuse soirée *Raymond et Agnès*, que suivrait *le Diable à payer*, et King s'occupa de mettre son spectacle au point. Tout devait se faire le soir, après de dures journées de travail, et le samedi ; aussi, pendant ce qui restait de jours jusqu'à la date fixée, les acteurs eurent-ils fort peu de repos ou de sommeil.

Le grand soir vint enfin et les acteurs improvisés revinrent de leur travail en courant afin d'être habillés et prêts pour le lever du rideau annoncé pour sept heures. A l'heure tapant le chef-d'œuvre de Jemmy King attaqua l'ouverture : ce chef-d'œuvre était un orchestre de quatre instruments, un violon en zinc, une flûte, un tambourin et un grand tambour, avec lesquels les artistes, par quelque magie, réussissaient à produire une mélodie supportable.

Le rideau se leva et la pièce se déroula au milieu des applaudissements enthousiastes d'un auditoire doué en général de peu de sens critique, pour qui la plus sommaire illusion rompait agréablement la monotonie d'une vie de dur labeur. Il y eut bien quelques critiques formulées par certains forçats perchés dans la charpente du toit, mais au baisser du rideau leur

voix fut couverte par une véritable tempête de bravos. L'orchestre se remit à jouer jusqu'à ce que le public se déclarât rassasié et alors le rideau se releva sur *le Diable à payer*. Cette fois encore tout alla bien, mais on peut dire que la chance favorisa Jemmy King, car, seule, elle empêcha que cette pièce ne fit un fiasco complet. Sir John Jamison avait fait envoyer de Regentville une grande quantité de vin pour les acteurs, et celui qui jouait le rôle de Jobson en avait abondamment profité ; de son étrivière il caressa les épaules de sa compagne Nell avec une vigueur qui fit regimber le jeune homme qui interprétait le rôle de la femme. Voyant cela, Jobson recommença malicieusement, alors que l'action de la pièce ne le demandait pas, et Nell perdit patience. Brandissant sous le nez de Jobson un poing gros comme une épaule de mouton, il dit, heureusement à voix basse :

— Si tu recommences encore une fois, je te casse ta sale g...

Un léger mouvement du parterre empêcha le public d'entendre cette réplique improvisée, mais le geste fut applaudi furieusement, surtout par sir John, ce qui rappela l'acteur mécontent à la raison, et la pièce fut jouée sans encombre jusqu'à la fin.

Pendant que s'écoulait le public ravi, sir John demanda à se faire présenter toute la troupe à l'entrée du théâtre. En quelques minutes les acteurs, encore en costumes, furent alignés de chaque côté du peron primitif qui donnait accès à la salle. Conduit par le directeur, sir John, ses amis et quelques dames passèrent en revue cette troupe originale, et ces dernières furent particulièrement surprises en découvrant que Nell était en réalité un vigoureux bouvier, avec d'abondants favoris auxquels il tenait tant qu'il avait énergiquement refusé de les raser, préférant se donner la peine d'imaginer une coiffure spéciale pour les

cachez. Le *Chief Justice* s'intéressa à l'accoutrement de Rashleigh en sorcier et se convainquit que sa perruque flottante n'était pas autre chose qu'un morceau de peau de mouton. Et, en souriant, il fit cette remarque. d'une originalité moyenne :

— Nécessité est mère de l'invention.

Puis il félicita Rashleigh de son jeu et, lui rendant sa perruque, il lui glissa dans la main, à l'insu de tous, une pièce d'or en lui disant à voix basse que c'était pour lui.

Sir John exprima alors officiellement sa satisfaction de la soirée et, après avoir fait un présent à l'organisateur Jemmy King pour qu'il le partageât avec sa troupe, il se retira, ainsi que ses amis. Ajouté aux cadeaux de certains spectateurs, ce don permit à King de remettre dix shillings à chacun des musiciens et quinze à chaque acteur.

Rashleigh avait alors passé dix-huit mois à l'exploitation agricole d'Emu Plains et avait appris à s'adapter à cette vie de manière à supporter aisément certains des plus rudes labeurs. Il n'avait eu depuis plus d'un an aucune espèce de chaussures et c'est ce qui lui avait causé les plus grandes souffrances physiques. Dans la saison chaude, la glaise brûlée et brisée se durcissait, présentait des arêtes aiguës et causait ainsi des meurtrissures extrêmement pénibles ; d'autre part, sur les terrains défrichés où les feux avaient fait disparaître l'herbe du sol, les courtes tiges, durcies et aiguës par les flammes, lui perçaient et lui déchiraient la plante des pieds, de sorte qu'ils étaient toujours trop crevassés pour que la peau pût se tanner et devenir calleuse. Il y avait eu des moments pendant la première année où la marche la plus lente était une torture et, en conséquence, il fut maintes fois puni comme simulateur à cause de sa démarche trainante. En hiver les morsures du froid vinrent ajouter leur

souffrance à celle de ces déchirures continuelles jusqu'à ce que ses recherches désespérées pour remplacer ses chaussures aboutissent à une paire de sandales de bois tenues aux pieds par un assemblage compliqué de liens faits d'herbes tressées. Pour protéger aussi ses jambes sans cesse écorchées au cours de son travail par les épines et les ronces, il réussit, avec des bouts de chiffons patiemment amassés, à se faire des sortes de guêtres. Mais, plus importante que ces légères améliorations de son état physique fut l'acceptation graduelle par son esprit de la dure situation à laquelle il ne pouvait en aucun cas échapper, en sorte qu'il pouvait maintenant dormir, libéré des cauchemars terrifiants qui l'avaient si longtemps tourmenté.

X

C'est par un brillant matin de printemps que Ralph Rashleigh s'éloigna du pénitencier qu'il habitait depuis deux ans, et il se sentait d'humeur plus heureuse qu'il ne l'avait jamais été depuis son débarquement dans la colonie. Il n'était plus condamné à faire partie d'un troupeau de forçats, il était en route pour une vie qui ressemblait à la liberté, puisqu'on venait de l'envoyer à un certain M. Arlack comme « colon ». Il allait faire un métier d'homme avec un être libre pour compagnon. Tout désir de se lancer de nouveau dans la voie du crime l'avait abandonné depuis longtemps et il n'avait pas pensé une minute à s'évader pour mener la seule vie possible pour le fugitif, celle du brigandage dans le *bush*. Il n'y avait pas, ce matin-là, un homme plus heureux dans toute l'Australie. Les privations et les rigueurs lui avaient appris à se contenter de peu, et sa satisfaction n'était

pas amoindrie par le fait qu'un mouchoir contenait toute sa garde-robe, en dehors des habits qu'il avait sur lui et de quatre chemises neuves. Dans la poche de son gilet il avait à peu près quatre livres.

Après un long et pénible voyage il entra dans Campbelltown; il se demandait si l'espoir lancinant qui s'était éveillé dans son esprit allait se réaliser : à quoi ressemblerait la maison de M. Arlack? Il savait trop de quelle rude existence se contentait la moyenne des propriétaires australiens de la plus basse classe, mais, tout en prenant son premier déjeuner dans un petit débit de la ville, il se complaisait dans cette idée que sa chance pourrait peut-être toucher au miracle. Son repas achevé, il s'approcha d'un groupe de joueurs de palets et les pria de lui indiquer le chemin pour aller chez M. Arlack.

— *Monsieur Arlack*, répondit l'un d'eux sur un ton de mépris. Je ne savais pas jusqu'ici qu'il eût droit à ce titre. Que dites-vous de ça? lança-t-il à ses compagnons, voilà un type qui désire trouver *monsieur Arlack*. Elle est bien bonne, hein?

Quand les rires provoqués par ces mots furent calmés, le même personnage demanda à Rashleigh depuis combien de temps il était dans la colonie.

— A peu près deux ans et demi.

— Et toujours aussi novice, hein? poursuivit l'autre. Permettez-moi de vous dire que Lunnon Bob est le nom que nous donnons à votre *monsieur Arlack*. Et qu'est-ce que vous lui voulez, camarade?

— Mais c'est à lui que je suis attribué.

— Ah! vous lui êtes attribué! Voyons un peu vos dents... Et comme Rashleigh ouvrait naïvement la bouche l'homme regarda sa mâchoire et ajouta : — Vous feriez aussi bien d'en faire sauter la moitié, pour ce qu'elles vous serviront chez Lunnon Bob, et je vous avertis qu'à la vue de vos molaires Polly

Arlack vous prendra furieusement en grippe et jurera que vous êtes venu tout dévorer chez elle.

Rashleigh comprit clairement à ces propos qu'il n'y avait rien de bien enviable dans la maison à laquelle il allait appartenir, et il se disposait à quitter ce groupe de railleurs, quand l'un d'eux lui offrit à boire en lui tendant son gobelet.

— Ne prenez pas cela trop au sérieux, dit-il d'un ton amical, la situation n'est pas tout à fait si noire qu'ils la font. Buvez une goutte de ceci, car il y a des chances que vous n'en ayez pas de sitôt. Maintenant, vous voyez cette barrière? Eh bien, il faut que vous suiviez la route qui la traverse jusqu'à ce que vous arriviez à une ferme que vous apercevrez dans une clairière. Informez-vous là et on vous indiquera le chemin jusque chez Bob.

Rashleigh but une gorgée au gobelet, remercia, et se mit en devoir de trouver la route qui menait chez Bob Arlack. Arrivé là, il comprit au premier coup d'oeil à quel point son espoir du matin était absurde. Dans un coin, sur une dizaine d'acres, du maïs clairsemé disputait sa part de terre aux mauvaises herbes qui poussaient plus dru que le grain, et le reste du terrain défriché semblait entièrement abandonné à celles-ci. Les barrières du paddock étaient dans un état si misérable qu'elles ne pouvaient plus arrêter aucun animal ou bête sauvage. Plein d'appréhension, Rashleigh se dirigea par un étroit sentier vers le groupe des hangars qui se dressaient à l'extrémité de la clairière, et son abattement ne fit que s'accroître en voyant de plus près sa nouvelle résidence.

Le bâtiment principal des Arlack atteignait, même pour l'architecture australienne de cette époque-là, au summum de la laideur informe. Des étais en bois brut soutenaient les murs, des trous bâillaient dans la couverture en écorce et les parois étaient parsemées,

entre les poutres, de trous à moitié bouchés avec du plâtre sale et de la boue.

Comme il arrivait sur le sol, une bande de volailles étiques s'envola de la maison par-dessus sa tête. Tout d'abord il ne put définir si l'être humain qu'il entrevoyait dans l'obscurité de la baraque était un homme ou une femme, tant il était accoutré de façon bizarre et dégoûtante, et tant ses cheveux étaient embroussaillés et tassés sous un vieux chapeau d'homme, mais une fois ses yeux accoutumés au demi-jour, il distingua qu'il avait une jupe. Il n'avait jamais vu une femme d'aspect aussi répugnant, mais prudemment il lui adressa la parole avec courtoisie.

— Pardon, madame, M. Arlack est-il chez lui?

— Il sera là dans un instant, répondit-elle d'un air bougon; qu'est-ce que vous lui voulez?

— C'est que, madame, je viens d'Emu Plains et je lui suis assigné.

— Ah! vous êtes le nouvel homme du gouvernement! Asseyez-vous et reposez-vous. Et elle se remit à son travail, au milieu du désordre.

En attendant les événements qui allaient suivre, il examina en détails la femme qui allait se partager avec Arlack la direction de son existence future. Mince et d'une taille au-dessus de la moyenne elle avait pour caractéristique essentielle deux petits yeux verts profondément enfoncés dans l'orbite comme dans une caverne, sous d'affreux sourcils filasse d'une épaisseur peu ordinaire. Son nez long et irrégulier ressemblait plus qu'à toute autre chose à un bec de perroquet, son teint était grisâtre et sa voix un singulier mélange du grognement et du grincement. La saleté de sa personne et de ses vêtements, dont pas plus l'une que les autres ne semblaient jamais avoir été lavés, correspondait à l'état de la baraque qu'emplissait un chaos de tout ce que peut contenir une habitation. Le

sol était souillé de crottes de poules et de flaques d'eau croupie dans tous les creux. Les puces s'ébattaient par terre et des nuages de mouches bourdonnantes tourbillonnaient en l'air. Rashleigh restait accablé par l'aspect sordide de cet intérieur quand soudain l'eau d'une marmite qui était sur le feu près duquel il était assis se mit à bouillir et déborda.

— Que diable faites-vous là à bayer aux corneilles, espèce d'idiot? glapit la nouvelle maîtresse. Vous ne pourriez pas ôter ce sacré pot? Je vous engage à vous grouiller, ici, continua-t-elle, tandis qu'il se hâtait de satisfaire à son désir. Nous ne voulons pas de feignants endormis dans notre ferme.

Quand, bientôt après, Bob Arlack parut sur le seuil, Rashleigh constata qu'il était aussi dégoûtant et négligé que sa femme.

— Tiens, Bob, voilà ton nouvel homme du gouvernement, dit la femme en lui tendant le papier que Rashleigh lui avait remis à son arrivée.

L'homme fit semblant de le lire et Rashleigh se demandait en l'observant comment deux pareilles têtes de gargouilles avaient bien pu s'accoupler. La langue de ce dernier sortait de la plus large bouche qu'il eût jamais vue, il louchait affreusement et sa figure couturée et sillonnée était creusée de trous par la petite vérole. Il se tourna vers Rashleigh d'un air furieux.

— Et pourquoi n'êtes-vous pas arrivé plus tôt que ça, hein? jeta-t-il d'un ton menaçant. Vous avez mis trop de temps à venir.

— Je ne suis pas un très fameux marcheur, répondit Rashleigh, mais je n'ai pas flâné en route.

— Hum, peut-être... enfin, je ne ferai pas autrement attention à cette première faute. Sally, lui as-tu donné sa nourriture?

— Non, j'ai pensé que cela ne pressait pas.

— Bon, alors donne-la-lui maintenant et qu'il s'en aille à sa hutte.

— Dans quoi allez-vous mettre vos provisions? demanda la femme.

— Mais je ne sais pas... à moins que vous n'ayez la bonté de me prêter un sac.

— Vous prêter un sac, pourquoi pas? Il faut que je sois dans un joli pétrin si j'ai à faire des sacs pour les hommes du gouvernement, dit-elle sur un ton destiné à rappeler au forçat l'abîme social qu'il y avait entre eux.

— Très bien, madame, répliqua doucement Rashleigh, je mettrai mes provisions dans un mouchoir et dans mon chapeau.

Sur quoi elle lui mesura exactement un quart de maïs et lui donna quatre livres de porc salé.

— Là, voilà votre ration de la semaine, vous pourrez venir m'en redemander d'aujourd'hui en huit. Et voilà votre cabane, ajouta-t-elle, en désignant une hutte qui se dressait au delà de trois petites meules de foin.

Rashleigh se dirigea vers l'endroit désolé et à l'air abandonné où il allait avoir à vivre durant son temps chez Arlack, et vit en y entrant que cela ne représentait aucune amélioration par rapport à ce qu'il venait de quitter à Emu Plains. La cabane contenait deux grossières couchettes d'écorce, deux blocs de bois, comme sièges, et, en fait d'ustensiles, quelques débris de pots de métal. Quelques lambeaux d'étoffe accrochés sur une barrière en face de la porte représentaient des couvertures pour son lit. Après un regard d'ensemble sur cet intérieur repoussant, il alla au moulin d'acier pour broyer sa pitance de maïs, tâche qui l'occupa jusqu'au coucher du soleil. Revenu à la hutte, il ramassa du bois et alluma du feu, et se mit, avec un balai improvisé à l'aide de branches bien feuillues, à nettoyer le

sol dégoûtant, et pendant qu'il y était occupé, son futur compagnon arriva, portant unealebasse pleine d'eau. C'était le pauvre diable le plus efflanqué et le plus misérable que Rashleigh eût jamais vu dans la colonie. Une lueur d'intérêt s'alluma dans ses yeux pleurards à la vue du nouveau venu.

— Eh bien, camarade, dit-il d'une voix morne, alors vous voilà donc arrivé chez vous à ce que je vois.

— Oui, répliqua Rashleigh, et un joli chez soi! Comme trou à rats...

L'autre eut un frisson et le geste désespéré de l'homme qui a depuis longtemps renoncé à se plaindre de l'inévitable, puis se glissa dehors pour rentrer ses lambeaux de couverture et se mit à préparer une maigre bouillie de maïs. Rashleigh suivit son exemple et les deux parias avalèrent leur frugal repas sans aucun assaisonnement. Cela fait, le vieux tira de sa poche quelques feuilles séchées de tabac du *bush*.

— En voulez-vous? demanda-t-il. Je m'appelle Jem.

Rashleigh déclina son offre et Jem, sans un mot de plus, bourra sa pipe et se mit à fumer quelque temps en silence.

— Avez-vous une couverture? demanda-t-il tout à coup. Non? Alors vous ferez bien d'aller à la maison en demander une.

— Je pensais qu'il y en avait une ici, répondit-il, et il alla à la maison pour s'y faire injurier par Arlack comme un sacré fléau et recevoir de la femme une couverture usée et trouée, comme celle qu'il avait vue sur la barrière. Avec un soupir au brusque souvenir du lit propre et confortable où il avait dormi la veille, il retourna à la hutte où il s'arrangea tant bien que mal un lit de paille. Il dormit profondément, malgré la dureté de sa couche, et ne se réveilla que quand

son camarade le secoua vigoureusement par l'épaule.

— Lève-toi vite, disait-il avec un accent d'angoisse, voilà longtemps que les pies ont commencé à jaccasser.

Rashleigh sauta aussitôt à bas du lit et s'habilla et toute hâte, mais il n'avait pas fini qu'Arlack était sur le seuil.

— Hé, sacrés flemmards que vous êtes, hurla-t-il, est-ce que vous avez l'intention de rester là toute la sainte journée? Quant à vous, mon joli garçon, poursuivit-il en se tournant vers Rashleigh, ne vous mettez pas dans la tête que vous agirez à votre guise ici. Il faudra apprendre à allumer votre lampe à temps, ou bien j'essaierai si de bons coups de fouet ne vous réveilleraient pas. Pour toi, Jem, tu devrais savoir à quoi t'en tenir. Est-ce que tu te figures que je vais te nourrir pour que tu passes la matinée dans ton lit?

— Voyons, Bob, répondit Jem d'un ton conciliant, je me suis oublié et ce jeune homme naturellement était fatigué de son voyage.

— Bob, voyez-vous ça! cria l'autre furieux de la familiarité de son vieil ouvrier devant le nouveau venu. C'est M. Arlack qu'il faut dire, ou tout au moins : patron, ne l'oublie pas. T'imagines-tu que j'ai supporté tant de misères et de rebuffades pour m'entendre appeler Bob par toi maintenant que je suis un homme libre!

Et sans cesser de grommeler, il les mena à la maison et leur tendit à chacun une énorme houe.

— Tiens, Jem, dit-il, tu connais le nouveau terrain, vas-y et défriche-le avec ton nouveau camarade, je vous rejoins tout à l'heure.

Ils gagnèrent une partie éloignée de la ferme où une certaine étendue de terrain venait d'être déboisée, et Jem expliqua qu'ils devaient travailler chacun sur un morceau différent, parce que Bob Arlack mesurait

toujours la quantité de terrain défriché par chacun, tenant à ce que tout homme du gouvernement qu'il employait fit toute la tâche imposée, de treize perches carrées sur deux profondeurs de bêche, par jour. Cette superficie était calculée sur ce qui pouvait se faire normalement sur un sol mou, mais ici il était si dur que la houe rebondissait plus souvent qu'elle ne s'enfonçait. Rashleigh supposait que la pratique de ce travail nouveau suppléerait à son manque d'adresse et il y mit une telle ardeur que, quand ils allèrent déjeuner à la hutte, il était baigné de sueur. Ils venaient à peine de se remettre à la besogne quand Arlack vint inspecter, et voyant le petit espace qu'avait défoncé Rashleigh, se mit aussitôt à l'injurier.

— Vous ne vous moquerez pas de moi comme ça, dit-il d'un ton menaçant; si vous n'avez pas fini votre tâche jusqu'au dernier pouce avant le soleil couché, vous irez devant le tribunal et vous y apprendrez qu'on ne se fiche pas de Bob Arlack.

A mesure que le jour avançait, Rashleigh regrettait de ne plus être à Emu Plains. Ce travail lui brisait le cœur et les reins, et pendant les deux dernières heures il mania sa houe sous les jurons et les ricanelements de son patron, mais il réussit à avoir pioché son morceau de terrain quelques minutes après le coucher du soleil, sans avoir jamais cédé à la tentation d'envoyer une insolence en pleine figure à son bourreau. Sa tâche faite, tout courbaturé, il se traîna jusqu'à sa hutte, se jeta sur sa paille, et, sans même prendre la peine de se faire à diner, il dormit jusqu'au matin.

Arlack était le colon typique comme il y en avait beaucoup à cette époque en Nouvelle Galles du Sud. Pour lui, un ouvrier du gouvernement n'était qu'un esclave, une machine à faire de l'argent pourvu qu'on le surmenât impitoyablement. Un homme tombait-il physiquement épuisé par l'effort souvent trop dur

et auquel il n'était pas entraîné, on renvoyait simplement ce malingre à l'établissement et on le remplaçait par un autre. Depuis peu seulement sir R. Darling, le gouverneur d'alors, avait fixé des règles pour fournir aux forçats une ration de nourriture suffisante et des vêtements, mais, malgré cela, les colons se dérobaient couramment à leurs obligations sans que leurs victimes eussent aucun moyen d'appel ou de recours. C'étaient en général de pauvres diables à moitié morts de faim, moralement déprimés, qui avaient grand-chance d'être punis comme incorrigibles ou paresseux s'ils demandaient l'assistance aux magistrats. Et même s'ils gagnaient par hasard en appel contre un maître, celui-ci, par un redoublement de cruauté, pouvait toujours leur faire regretter leur succès. La majorité des colons étaient des forçats ayant fini leur temps qui avaient subi les mêmes traitements, et, par un travers étrange de la nature humaine, ils prenaient en général plaisir à imposer les rigueurs qu'ils avaient endurées aux malheureux qui leur étaient confiés. C'était une catégorie de gens rapaces mais manquant de cet empire sur soi qui est indispensable pour bâtir une fortune en partant de rien, et les bénéfices de la récolte étaient une fois sur deux dissipés dans un accès de débauche qui les laissait sans le sou le reste de l'année. C'était presque la règle pour le colon, sa famille et les hommes à son service de vivre la moitié de l'année de maïs avec un peu de viande de porc. Contre tous les mauvais traitements et les brutalités on ne pouvait demander aide et protection qu'au tribunal, mais comme tous les magistrats employaient eux aussi des forçats, leur intérêt était si naturellement de maintenir le système de discipline et de subordination le plus rigoureux, que les hommes lésés n'avaient en fait rien à espérer. En réalité le forçat qui, en raison de son caractère particulièrement

mauvais, était devenu agent de police d'un camp, surveillant, ou fonctionnaire subalterne de ce genre, continuait la même carrière une fois libéré, en se faulant par des moyens obliques dans le tribunal des magistrats afin d'y exercer sa tyrannie par des procédés nouveaux et plus puissants. A cette époque, la situation d'hommes comme Ralph Rashleigh était aussi désespérée que possible...

Il ne fallut pas longtemps à Rashleigh pour être entraîné au rude manement de la houe, et, si ses muscles étaient durcis par l'effort, la faim le tourmentait et il cherchait tous les moyens d'ajouter à sa maigre ration. Le vieux procédé de râper du grain en farine qu'il avait appris à Emu Plains ne le satisfaisait pas. Ce qu'il lui fallait c'était davantage de viande et il s'en procurait en attrapant secrètement à l'occasion quelque poulet de Mme Arlack. La femme s'aperçut bientôt qu'il lui manquait des volailles, et, ne voyant pas d'autre explication, accusa tout net du vol « les hommes du gouvernement ». Un soir, comme Rashleigh finissait juste de faire bouillir deux canetons, en levant les yeux de son pot il aperçut sa maîtresse qui se dirigeait vers la hutte. Il trouva moyen de sortir les deux bêtes de l'eau et de les cacher dans un trou du sol creusé en prévision de l'événement, avant qu'elle n'arrivât, rouge de colère, en sentant le fumet appétissant que toute la rapidité du cuisinier n'avait pu faire disparaître. Elle l'accusa d'avoir volé des volailles en un langage qui choqua ses oreilles pourtant aguerries, mais il répondit en l'invitant à fouiller la hutte, ce qu'elle fit sans réussir à trouver trace des canards, en dehors de l'eau qui fumait encore dans le pot où ils avaient cuit. Elle retourna chez elle écumant de rage d'avoir été jouée, et jurant qu'elle le pincerait bientôt.

A la suite de cela, Rashleigh renonça à la hutte

comme cuisine, mais continua à chiper des volailles chaque fois qu'il pouvait le faire sans danger, et recourut aux procédés de cuisson des gens du *bush*. Il allumait un feu en un point écarté du *bush*, et quand il n'y avait plus que des braises rouges, il enveloppait les animaux dans de la glaise molle, sans enlever ni plumes ni entrailles, recouvrant le tout de cendres chaudes et le laissant jusqu'à ce que la gaine de glaise fût durcie, et à ce moment le volatile était cuit à point. Quand on ouvre un animal préparé de cette façon, les entrailles tombent d'un bloc, laissant la chair propre et saine.

Il déroba des volailles avec l'insouciance du désespoir, heureux de courir le risque pourvu qu'il eût assez à manger, et ne tenait aucun compte des fureurs de Mme Arlack quand elle voyait son poulailler se dépeupler. Il en était arrivé à cet état d'esprit, qui est commun à tous les forçats qui ne sont pas entièrement accablés par le désespoir, et il passait de longues heures, le soir, après le travail, à se torturer le cerveau pour trouver un plan d'évasion sûr. Il était, un soir, plongé dans cette occupation quand il se rendit compte peu à peu que le bruit inaccoutumé que percevait son oreille était celui d'une respiration, et, se tournant brusquement, il vit à la lueur du feu une paire d'yeux brillants qui, à n'en pas douter, regardaient par une des nombreuses fissures de la muraille. Au bout de quelques minutes il se leva, s'étira et se mit au lit où il ronfla bientôt plus bruyamment qu'il n'en avait coutume. Sa ruse réussit, car bientôt Mme Arlack entra avec précaution dans la hutte qu'elle fouilla à fond dans l'espoir de trouver les os des volailles que Rashleigh avait volées, elle en était sûre. Alors il feignit de parler dans son sommeil, passant de murmures incohérents à des mots très distincts. « Deux hier soir... encore deux ce soir,

plumes et tout. Cette vieille oie aussi... (un ronflement sonore) plumes et tout, plumes et tout. »

Il l'observait d'un œil sous sa paupière baissée et la vit lever son poing fermé au-dessus de sa tête, comme si elle allait le frapper. Soudain elle parut avoir trouvé mieux et sortit précipitamment. Rashleigh s'endormit alors dans la chaleur du feu mais se réveilla en sursaut dans la nuit sans pouvoir se rappeler ce qui l'avait tiré du sommeil. Comme ses yeux faisaient le tour des murs il distingua à la lueur du feu le dessin du plaid de sa maîtresse remplissant une partie d'une large brèche entre les planches. Il se leva et, allant vers le foyer, fit semblant de buter contre un pot encore posé sur les braises et où de l'eau chantait. Avec un juron il ramassa le pot et en lança le contenu en plein à l'endroit du mur où se voyait le plaid. Un cri lui apprit que ses yeux ne l'avaient pas trompé et se précipitant hors de la hutte, il se cogna dans Mme Arlack qui l'accueillit avec un flot d'ignobles injures ; il l'avait, jurait-elle, brûlée au point qu'elle en mourrait.

— S'il y a une justice dans la Nouvelle Galles du Sud, hurla-t-elle, je vous ferai pendre pour ce coup-là.

Tandis que Rashleigh, jubilant en secret d'avoir pour une fois rendu la pareille à cette femme cruelle, feignait de s'apitoyer sur elle, Arlack, en chemise, arriva en courant de la maison, il brandissait une énorme hache que, sans crier gare, il lança sur Rashleigh. Elle dévia un peu et le colon avançait toujours en vociférant, la tête basse et le corps penché dans son élan furieux. Rashleigh leva son genou qui le heurta en pleine figure et lui asséna derrière l'oreille un coup qui l'étendit sans connaissance. Glapissant comme une furie, sa femme saisit la hache, mais avant qu'elle pût frapper, Rashleigh, l'empoignant à bras-le-corps, lui arracha l'arme des mains, et la poussa à reculons

sur son mari. Et sans plus attendre, il s'élança dans sa hutte avec la hache et barricada la porte.

Il entendit le couple déconfit se retirer avec une grêle de menaces et de jurons et les écouta avec une véritable appréhension affirmer qu'ils le feraient pendre le lendemain pour tentative de meurtre. Il se rendait compte qu'il était dans la plus mauvaise passe qu'il eût connue depuis qu'il avait commencé à faire circuler de la fausse monnaie, et son esprit se mit à travailler rapidement. Son seul espoir était de devancer ses patrons tyranniques en exposant le premier son affaire. Il s'habilla donc immédiatement et partit chez le policier du district, à huit milles de là, où il donna sa version de la scène et demanda la protection officielle contre les brutalités meurtrières des Arlack. Il remit la hache à l'agent et montra son visage et ses vêtements déchirés comme preuve de ce qu'il avançait. La chance voulut, heureusement pour Rashleigh, que le fonctionnaire eût besoin d'un homme travaillant pour lui pendant quelques jours et qu'il nourrit contre les Arlack une haine personnelle et cachée. Aussi l'écouta-t-il avec attention et l'enferma-t-il dans une pièce voisine.

Une heure après le lever du soleil arrivait Bob Arlack et, par une fente du mur, Rashleigh put entendre son récit coloré et mensonger de l'incident. La réponse du policier lui montra clairement de quel côté allaient ses sympathies.

— Il n'y a rien de tel, disait-il, que d'entendre les deux versions d'une histoire : je connaissais celle de votre homme, car il est ici depuis trois heures, et vous venez de me donner la vôtre. Les magistrats auront à décider entre vous, mais je peux vous dire mon opinion personnelle, et c'est que vous êtes à la fois un menteur et une canaille et que votre femme vaut encore moins que vous. Il y a longtemps que

j'ai l'œil sur vous deux et je renseignerai le tribunal sur la façon dont vous traitez vos hommes.

Arlack resta un moment décontenancé, mais son impudence naturelle reprit vite le dessus.

— Je voudrais bien savoir en quoi ça vous regarde, dit-il d'un ton furieux. Je vous engagerais à faire attention, monsieur le policier, si vous ne voulez pas que je vous fasse sauter de votre poste.

— F...-moi le camp d'ici, hurla l'agent exaspéré, et ne venez pas me menacer dans l'exercice de mes fonctions, autrement je vous trouverai un bon coin, tout libre que vous êtes.

Peu après le départ d'Arlack, la porte de la pièce où était enfermé Rashleigh fut ouverte, et l'agent le fit sortir.

— Comme vous allez rester une semaine ici avant l'audience, vous pourriez me donner un coup de main pour mon terrain ; je vous trouverai en échange quelque chose à manger et ça vaudra mieux que de rester enfermé avec du pain sec, car c'est tout ce qu'accorde le gouvernement aux prisonniers qui attendent leur jugement.

Rashleigh fut naturellement heureux d'accepter la proposition et après un bon déjeuner ils allèrent ensemble brûler des débris de bois. Un autre agent arriva vers midi, et, après s'être concerté avec lui, le premier laissa Rashleigh continuer seul la besogne.

Peu après le coucher du soleil, le policier du district revint avec son collègue, ramenant à eux deux un prisonnier. En rentrant du travail Rashleigh trouva les deux agents d'excellente humeur et comprit à leurs propos qu'ils escomptaient une récompense considérable. Il remarqua aussi qu'ils avaient rapporté une provision d'alcool, car son gardien lui donna une goutte à boire avant de le mettre sous clef pour la nuit.

XI

La seule lumière qui éclairât le cachot était celle qui venait de la pièce voisine par les fentes du mur, et, une fois ses yeux accoutumés à la pénombre, Rashleigh distingua la silhouette d'un homme grand et solidement bâti, étendu sur le plancher dans une couverture d'opossum. Le prisonnier ne répondit pas à son salut et résista à tous ses efforts pour engager la conversation, jusqu'au moment où Rashleigh alluma une pipe. Alors l'homme se redressa sur son séant, et demanda à celui-ci de lui bourrer la sienne, car il ne pouvait, ayant les menottes, atteindre sa blague.

Une fois sa pipe allumée, l'étranger sortit de sa réserve, et, désignant avec un sourire grimaçant le mur derrière lequel ceux qui l'avaient pris s'en donnaient avec l'alcool apporté pour célébrer leur capture, il dit d'un ton ironique :

— Fourrez-vous-en jusque-là, mes gaillards ! Vous croyez avoir fait un fameux coup, mais j'aurai ma revanche, et rude, et plus tôt que vous ne l'imaginez.

Il était déjà évident pour Rashleigh, d'après les paroles qu'il avait surprises, que ce n'était pas un prisonnier ordinaire, mais aux questions qu'il risqua l'autre ne répondit que de façon évasive, et, le voyant retomber dans son mutisme, il s'installa le mieux possible et s'endormit, se félicitant d'échapper ne fût-ce que quelques jours à l'horreur du séjour chez les Arlack. Il avait, à ce qu'il lui sembla, dormi plusieurs heures, quand on le secoua rudement pour le réveiller, et il entendit une voix lui dire : « Levez-vous et venez. » Encore tout endormi, il ne remarqua qu'une chose : la

porte du cachot était ouverte et son compagnon à la haute stature se dirigeait de ce côté. Il sauta sur ses pieds et se mit à s'habiller, mais il n'avait pas fini que l'homme reparut.

— Pourquoi diable ne vous dépêchez-vous pas ? Allons, vite !

Il y avait un tel accent dans sa voix que Rashleigh saisissant sa veste se précipita dans la pièce voisine où il trouva une demi-douzaine d'hommes bien armés et les deux agents ivres morts, la tête appuyée sur leurs bras posés sur la table.

— Allons, dit une voix que Rashleigh reconnut pour celle de son compagnon de cellule, trouvez-moi des boute-feux, nous allons faire flamber la baraque et ces sacrés chiens avec.

Les autres, avec des cris d'approbation, se mirent en devoir d'obéir à leur chef, que Rashleigh considérait avec horreur.

— Pour l'amour de Dieu, intervint-il, ne faites pas cette folie. Vous pouvez vous sauver en toute sécurité, sans commettre un meurtre : ils ne seront pas réveillés pour donner l'alarme avant plusieurs heures d'ici.

— Ferme ça, toi, lança le chef en se retournant sur lui d'un air menaçant, ou nous te ficelons et te jetons au feu où tu rôteras comme un serpent sur une bûche.

Il allait répliquer mais l'homme d'une main lui ferma la bouche et de l'autre l'entraîna sans effort hors de la maison. Au bout de quelques mètres ils se retournèrent tous les deux pour regarder les flammes qui gagnaient rapidement autour du cachot. Toutes ses épreuves n'avaient pas encore endurci le cœur de Rashleigh, et il était bouleversé en se représentant les deux agents qui, en s'éveillant, se trouveraient pris dans une fournaise crépitante. Son seul espoir était qu'on eût oublié de fermer au verrou une porte ou

une fenêtre. Mais la même idée vint au chef de bande.

— Quelqu'un a-t-il solidement assujetti portes et volets? cria-t-il aux hommes qui se tenaient près du brasier.

— Oui, moi, répondit l'un d'eux. J'ai pris soin de ne pas laisser un seul trou par où ces cochons-là pussent se glisser.

Rashleigh recommença à supplier, à protester, mais des malédictions l'interrompirent. — Au moins, insistait-il, sauvez la femme et les enfants, ceux du policier sont en haut.

— De par tous les diables, gronda le chef, en appuyant un pistolet armé sur l'oreille de Rashleigh, encore un murmure et je te fais sauter la cervelle.

Sur la face cruelle de ce coquin, nettement éclairée par l'incendie, se lisait une détermination qui persuada à Rashleigh que ce n'était pas une vaine menace, et tout ce qu'il put faire fut de s'abandonner au désespoir. Le chaume du toit était déjà entièrement brûlé et la charpente n'était plus qu'un enchevêtrement de flammes, mais les habitants endormis ne donnaient toujours pas signe d'existence. Peut-être les agents, ivres morts, avaient-ils été asphyxiés dans leur sommeil sans reprendre conscience... mais la mère et les enfants? Il souhaitait ardemment que la même mort moins pénible les eût emportés, quand soudain le toit embrasé s'écroula, tombant dans la pièce où ils dormaient et lançant vers le ciel des gerbes d'étincelles et de menues braises.

Un cri de femme, perçant et épouvanté, déchira le silence de la nuit, suivi immédiatement par des gémissements d'enfants et les hurlements des hommes pris au piège. Rashleigh vit les silhouettes des deux agents se profiler sur le rideau de flammes tandis qu'ils luttaient pour s'échapper, et, sans tenir compte désormais des menaces ou de sa sécurité personnelle, il s'élança

à leur secours. Il courait encore qu'une persienne s'ouvrit et qu'un des agents sauta dehors, mais il touchait à peine le sol que cinq détonations éclatèrent, et, juste avant de tomber sans connaissance sous un coup violent qui lui frappa la nuque, Rashleigh le vit sauter convulsivement en l'air et retomber mort.

Quand il revint à lui, il se sentit des douleurs lancinantes dans la tête et dans tout le corps, mais quand il voulut se lever, il s'aperçut qu'il était solidement attaché au sol. Ses efforts attirèrent l'attention d'un gardien.

— Ne bouge pas, sacré nom, dit une voix menaçante ou tu vas recevoir sur la tête une bûche qui t'évitera de plus jamais te réveiller.

Il n'y avait pas à lutter, aussi resta-t-il tranquillement couché jusqu'à l'aube, et vit alors les brigands de la nuit éparpillés par terre autour de lui à l'abri d'un rocher qui surplombait la campagne. Ils dormirent tard puis quelques-uns se levèrent et préparèrent un déjeuner composé de thé, de viande grillée et de gâteaux de farine qu'ils firent cuire sur place. Quand tout fut prêt, toute la bande — ils étaient sept — se groupa autour du feu, et, pour la première fois depuis qu'ils étaient intervenus de si terrible façon dans son existence, Rashleigh eut la possibilité de les examiner. Ils faisaient l'effet d'être les plus affreux gredins que l'on pût trouver même dans ce pays abondamment peuplé de criminels, tant captifs que libres. Certains portaient encore leur uniforme de forçat en guenilles et les autres un assortiment de vêtements qui ne pouvaient qu'avoir été volés pièce à pièce. Leur façon de vivre ainsi dans le *bush*, l'ignoble crime de la nuit précédente, leur armement complet ne laissaient aucun doute à Rashleigh : il était tombé sur une de ces troupes de bandits qui furent si longtemps la terreur des honnêtes gens dans toute la Nouvelle Galles du

Sud. Pourquoi, se demandait-il, avaient-ils pris la peine de l'emmener avec eux? Pourquoi ne l'avaient-ils pas tué sur-le-champ et ainsi empêché à jamais de les dénoncer, seul danger évidemment qu'ils eussent à courir de sa part? Personne ne lui parlait, et il n'osait leur adresser la parole ayant appris pendant cette nuit tragique qu'il était indiscret d'ouvrir la bouche sans qu'on vous en priât. Le déjeuner fini, il ne fut pas longtemps dans le doute sur leurs intentions. Un des bandits vint à lui et le débarrassa de ses liens, puis le mena au chef assis sur une butte de terre à l'entrée de la caverne qui se creusait sous le gros rocher.

Rashleigh examina le personnage et comprit pourquoi entre tous il était le chef. Physiquement il dominait tous ses compagnons et il y avait en lui quelque chose qui révélait à n'en pas douter une force de volonté farouche proportionnée à sa vigueur corporelle. Il portait dans sa ceinture deux grands pistolets qu'il toucha quand son prisonnier approcha.

— Pas un pas de plus, dit-il d'une voix rude. Pourquoi étais-tu au cachot?

— Je m'étais livré pour me plaindre de mon maître.

— Ah! ah! Tu es de ceux qui gémissent, ricana l'autre avec mépris. Et qui était ton maître?

— Un certain Bob Arlack d'Airds.

— Et qu'est-ce qu'il t'avait fait?

— Il me faisait crever de faim et m'aurait usé la peau à force de me faire travailler.

Le bandit lui jeta un regard dédaigneux :

— Pourquoi diable alors ne lui as-tu pas cassé la tête et n'as-tu pas pris le *bush*? Aimerais-tu à te venger de lui?

— Oui, bien sûr, si cela pouvait se faire sans le tuer ni lui, ni personne de sa famille.

— Au diable le meurtre! Si j'étais à ta place, je mettrais le feu à la baraque de cette vieille brute et je

le brûlerais lui et les siens, comme j'enverrais un baiser. Un meurtre ça? Allons donc, c'est de la simple justice.

Il y avait derrière ces mots une amertume terrible et Rashleigh se rappelant l'horreur de la nuit précédente, se félicitait de ne pas être désigné à la vengeance d'une pareille brute. Le souvenir de cette nuit était si vif en lui qu'il croyait encore entendre les cris perçants de la mère et des enfants et voir les convulsions de l'agent tombant frappé de balles dans les flammes et il fut pris d'un frisson qui le fit littéralement trembler devant le chef.

— Pauvre imbécile, cœur de poulet! ricana-t-il. Tu es de ces gens, je vois ça, qui supporteraient n'importe quoi et serviraient de paillason à n'importe qui au lieu de lutter pour conquérir leurs droits comme un homme digne de ce nom. Ah! tu ne méritais pas d'être sauvé. Je regrette de ne t'avoir pas laissé brûler dans le cachot. Si on nous pinçait, tu serais juste homme à nous faire tous pendre.

— Est-ce que ce n'est pas ce que je disais? intervint un des brigands, nommé O'Leary. Il est trop lâche pour qu'il n'y ait pas danger à le garder vivant.

— Un bon coup sur la tête, et qu'on n'en parle plus, dit un autre, et l'expression menaçante du reste de la bande, la façon dont ils maniaient leurs armes, indiquaient clairement que c'était l'opinion de la majorité.

— Silence! gronda le chef d'un ton de commandement. Je ne veux pas qu'on y touche, c'est net. Nous avons besoin de quelqu'un pour porter nos provisions et cuire notre pitance, car vous grognez tous comme le diable d'avoir à prendre chacun votre tour de cuisine. C'est ce que nous ferons de lui, et il serait étrange que sept hommes ne pussent pas en surveiller un. Et, ajouta-t-il avec un coup d'œil expressif au prisonnier,

à la moindre apparence de trahison, il mourra comme un chien, fût-il vingt fois mon père. Voilà ce que nous faisons des traîtres dans notre bande, ne l'oublie pas.

Rashleigh fut alors autorisé à manger un morceau et bientôt les bandits, avec leur prisonnier, portant la plus lourde charge, levèrent le camp et partirent. Auparavant, le chef, Foxley, préposa un homme à sa garde et en chargea un autre de veiller sur lui la nuit, expliquant que les six hommes répondraient de lui tour à tour. La bande cheminait en désordre, n'observant pas le silence, comme s'ils n'avaient aucune crainte d'être surpris dans cette contrée sauvage à travers laquelle ils errèrent jusqu'à la tombée de la nuit, où ils allumèrent leur feu près d'un ruisseau. Ralph aussitôt prépara le repas, et, tout en le mangeant, ils se mirent à parler de leurs crimes récents. Il était évident, d'après les bribes de conversation que Rashleigh put saisir que tous les occupants de la maison du policier avaient été tués, car le second agent n'avait aussi sauté par la fenêtre que pour trouver également la mort sous les balles. On avait probablement rejeté les deux corps dans le feu. La femme et les enfants n'avaient pu sortir du brasier et on supposait sans pitié qu'ils étaient tous morts brûlés, car deux membres de la bande étaient restés jusqu'à ce qu'il n'y eût plus qu'un amas de ruines fumantes. Tandis qu'il méditait sur l'incroyable profondeur de cruauté à laquelle peuvent descendre les hommes, Rashleigh reçut l'ordre impérieux de préparer des galettes et de les faire cuire dans les cendres. Quand il ouvrit le sac de farine, Foxley observa que la provision touchait à sa fin, mais que cela n'avait pas d'importance puisqu'ils allaient bientôt la refaire. De ces mots et d'autres il conclut qu'on allait bientôt commettre un nouveau vol.

Le pain cuit, toute la bande s'étendit pour la nuit,

Rashleigh lié à son gardien. La nuit s'écoula sans incident, et, après un repas hâtif le lendemain matin, ils se remirent en route et marchèrent sans arrêt jusqu'à midi. Alors, un des hommes affirma qu'il reconnaissait à l'aspect du pays qu'ils n'étaient pas loin de Campbelltown. Rashleigh pensa que cet homme devait se tromper car, d'après la distance parcourue, il pensait être plus près de Liverpool ou de Sydney; mais il apprit bientôt que les vagabonds du *bush* prenaient souvent à dessein des routes détournées à travers des régions sauvages, parcourant fréquemment d'énormes distances pour atteindre une destination qui, à vol d'oiseau, n'était qu'à quelques milles.

La bande pénétra dans un fourré si épais qu'on ne s'y voyait pas à trois mètres et ils se mirent à nettoyer et à préparer leurs armes, puis à se fabriquer des masques. Cela fait ils repartirent. Ils firent quatre milles en pleine forêt, puis s'arrêtèrent, et on envoya deux hommes en éclaireurs voir ce qui se passait dans la maison qu'ils projetaient d'attaquer. Dès qu'ils furent de retour et eurent fait leur rapport à Foxley, toute la bande, guidée par les éclaireurs, avança furtivement. Seul un aboiement de chien les interrompit quand ils arrivèrent à une sente étroite, où, après délibération, la troupe se divisa en deux groupes de quatre, dont l'un franchit la palissade sur la droite du chemin et l'autre continua à le suivre en évitant soigneusement tout bruit. Rashleigh était dans ce deuxième groupe et, quand on se fut avancé d'une centaine de mètres, il fut atterré en découvrant que la maison sur laquelle marchaient les bandits n'était autre que celle où, au cours de son voyage, il avait reçu une si franche hospitalité des Marshall. Ses craintes pour ses amis augmentèrent quand il comprit, aux propos menaçants de Foxley, que Bob Marshall avait à une époque été son surveillant et l'avait fait

fouetter, en sorte que le bandit venait maintenant tirer vengeance de lui.

Le silence et l'obscurité enveloppaient la demeure menacée et, chose qui surprit particulièrement Rashleigh, il n'y avait pas trace des six dogues féroces que Marshall gardait, il le savait, précisément pour se protéger contre une aventure de ce genre. Deux d'entre eux étaient spécialement dressés à renverser et à tuer quiconque rôdait à la nuit, et pourtant on n'entendait même pas un aboiement. En fait, ces animaux avaient été enfermés dans un hangar avant le crépuscule afin d'éviter toute attaque accidentelle contre un des invités au baptême du plus jeune enfant des Marshall, qu'on était en train de célébrer en ce moment. La bande ne savait rien de cela jusqu'au moment où, attendant un signal de leurs acolytes, ils entendirent sortir de derrière la maison des rires et des cris joyeux en même temps que des sons de violon et de tambourin, instruments habituels d'une réjouissance coloniale. Ce qu'entendant, les bandits, longeant la maison dans la cour, parvinrent à une vaste grange dont les interstices des planches répandaient des flots de lumière. On y dansait évidemment, et les quatre hommes attendirent que leurs camarades les eussent rejoints.

Quand ils furent là, Foxley ordonna de fouiller les autres granges et hangars et, comme on n'y trouva personne, il alla frapper bruyamment à la porte de la grange. Au bout d'un moment elle fut ouverte et la joyeuse assemblée vit, sur le seuil, au lieu d'un invité en retard, une sinistre rangée d'hommes armés et masqués. Des enfants se cramponnèrent avec des cris aigus aux jupes des mères pâles et terrifiées, et les hommes se serrèrent les uns contre les autres, désarmés et impuissants.

Foxley, avec un rire grossier, marcha jusqu'au

centre de la salle en jetant par les ouvertures de son masque des regards terribles sur les assistants.

— Eh bien, gronda-t-il, vous êtes donc tous épouvantés de voir quelques jeunes gens arriver à votre fête sans être invités? Personne ne veut nous faire accueil? Où est notre hôte? Ah! vous voilà, monsieur Bob Marshall. Venez un peu ici!

Le pistolet de Foxley était braqué sur la tête de Marshall qui n'eut d'autre alternative que d'obéir à contre-cœur.

— Vous n'allez pas tirer sur un homme sans défense, je suppose, dit-il d'une voix angoissée, en regardant où était sa femme entourée de ses enfants affolés.

Foxley, sans répondre, fit signe à O'Leary qui vint mettre les menottes aux poignets de Marshall puis l'emmena dehors.

Le chef alors, passant à ce qui était le motif secondaire de son expédition, ordonna à toutes les personnes présentes de se masser d'un côté de la porte tandis que deux de ses hommes vidaient toutes les poches et enlevaient aux femmes leurs bijoux. Une jeune femme, prise d'une violente crise de nerfs, provoqua un tel désordre en se débattant à grands cris qu'un couple put en profiter pour se glisser dehors par la porte. Rashleigh qui les vit se dressa devant eux au moment où ils allaient franchir une barrière. Son visage masqué fit pousser un cri à la femme, mais son compagnon s'adressa hardiment au bandit :

— Vous êtes certainement armé, dit-il, sans voir ou sans comprendre le geste de protestation de Rashleigh, mais vous ferez mieux de reculer car, par le ciel, vous ne toucherez pas cette femme du bout du doigt à moins de passer sur mon cadavre.

— Du calme, au nom du ciel, dit Rashleigh. Heureusement que le cri de votre amie s'est perdu dans le

vacarme que l'on fait là-bas, sinon vous seriez déjà empoignés...

— Écoutez, interrompit l'autre, voici tout l'argent que j'ai sur moi et ma montre. Prenez-le et laissez-la partir. Quant à moi, peu m'importe.

— Non, je ne veux pas de votre argent. Courez à toute allure à Campbelltown et dites au chef de la police que Foxley, l'assassin, et sa bande sont ici : qu'il vienne en toute hâte avec du monde, sinon il sera trop tard pour sauver Marshall et sa famille du massacre. Allez, vite, vite !

Et pendant que les deux fugitifs disparaissaient rapidement dans la nuit, Rashleigh retourna prudemment au poste qui lui avait été confié dans l'ombre de la grange. Foxley surveillait le pillage des invités de Marshall qu'il faisait impitoyablement fouiller. Quand il eut devant lui un amas d'objets de toute sorte, argent, bijoux, montres, bibelots, il bourra ses poches des plus précieux et fit mettre le reste dans des sacs qu'on porta dehors. Puis laissant deux hommes garder les prisonniers dans la grange, il traversa la cour pour rejoindre O'Leary qui montait la garde près de Bob Marshall. Il leur ordonna de le suivre et, appelant Rashleigh, lui enjoignit de les rejoindre avec les sacs à provision. Enfonçant alors la porte de derrière de la maison, les trois hommes y entrèrent avec leur prisonnier et, quand O'Leary eut fait de la lumière on vit une table chargée de vivres et de boissons pour la fête.

— Quelle somme avez-vous dans la maison ? demanda Foxley à Marshall.

— A peu près quatre livres, pas davantage.

Le chef poussa alors le malheureux colon devant lui pour lui montrer où était son argent, et bientôt Rashleigh entendit un fracas de meubles brisés et les jurons de Foxley devant un si maigre butin. Revenant

ensuite dans la salle il força Marshall à livrer sa provision de thé et de sucre qu'il fit mettre par Rashleigh dans ses sacs.

— Qu'est devenu l'argent que vous avez touché pour votre récolte ? demanda Foxley au colon, qui répondit que tout avait été dépensé, sauf la somme que venait de prendre le chef de bande.

— C'est un sacré mensonge, je le sais, hurla le scélérat, mais peu importe. Si je ne le trouve pas, j'aurai soin que tu ne vives pas pour en profiter.

La menace était si nette que, repris de peur, Marshall se tourna vers l'implacable bandit et se remit à le supplier.

— Vous n'assassinerez sûrement pas un homme sans défense qui ne vous a jamais fait de mal, commença-t-il ; mais Foxley le fit taire d'un juron. — Pensez à ma malheureuse femme, à mes enfants, continua-t-il...

— Pensez à votre odieuse tyrannie, grogna Foxley en arrachant brusquement son masque. Regarde si tu reconnais Philippe Foxley que tu as fait fouetter pour négligence dans le travail. Il se tut pour jouir de l'effet de sa révélation, et continua avec un accent de férocité terrible : — Quand tu aurais autant de vies que tu m'as fait donner de coups de fouet, ou dix fois plus, je te les enlèverais toutes ce soir. Ainsi, résous-toi à mourir. J'ai déjà égorgé onze de mes anciens maîtres ou surveillants, tu complèteras joliment bien la douzaine. Il y a des dettes que je n'oublie jamais de payer.

Rashleigh vit tout le corps de son ami trembler d'épouvante sous la menace de Foxley, car le bandit était connu comme une des brutes les plus sanguinaires des hors-la-loi et sa seule vue avait secoué les nerfs de Marshall. Mais il réussit par un violent effort à se calmer et se laissa emmener dans la cour sans résistance.

Il n'y était pas plus tôt que sa femme et sa belle-sœur se précipitèrent vers lui et le prirent dans leurs bras, demandant ce qu'on lui faisait. Elles avaient trouvé moyen d'échapper aux gardes de la grange qui n'étaient pas assez vils pour tirer volontiers sur des femmes.

— Emmenez-moi ces femmes, tonna Foxley, furieux de voir interrompre ainsi son plan de vengeance qu'il était maintenant impatient d'exécuter.

Mme Marshall et Jane luttèrent héroïquement pour ne pas desserrer leur étreinte, mais elles ne pouvaient résister à ces brigands et elles furent vivement reconduites à la grange.

— Mac Coy, emmène celui-là là-bas, commanda Foxley en désignant Rashleigh, et toi, O'Leary, ton arme est-elle chargée à balle?

— Oui, répliqua-t-il d'un ton féroce.

— Alors, à genoux, Marshall, et prie pour la dernière fois, dit-il froidement. Je te donne dix minutes.

Impassible Foxley tira sa montre et regarda le cadran à la lumière d'une torche que tenait un de ses hommes, et Rashleigh en s'éloignant entendait la voix angoissée du colon, qui ne priait pas Dieu mais implorait la pitié du bandit. En se retournant il vit que Foxley ne levait même pas les yeux de dessus sa montre pour regarder l'homme qu'il allait assassiner. Le cœur serré, impuissant à aider son ami, il atteignait la barrière à laquelle on l'envoyait et allait la franchir, quand un cri de Foxley le fit tressaillir.

— A genoux, à genoux, canaille, criait-il avec fureur. Il ne veut pas prier, O'Leary, tiens-toi donc prêt à tirer à mon signal, et vise bien entre les deux yeux.

Les supplications par lesquelles répondait Marshall furent soudain étouffées par les détonations d'une douzaine de mousquets. Rashleigh tournant les yeux

vit le bandit qui tenait la lumière à Foxley tomber avec un cri de douleur.

— Au nom du roi, rendez-vous ! hurlaient plusieurs voix.

— Tirez sur ces cochons et sentez-vous les coudes ! lança Foxley en réponse.

L'obscurité était étoilée par les lueurs des détonations, que suivait un brouhaha de cris, pendant lequel les bandits, groupés autour de leur chef, gagnèrent la palissade où Mac Coy et Rashleigh étaient restés paralysés par la soudaineté de cette attaque. Ils franchirent la barrière en masse et courant à travers la clairière s'enfoncèrent sous le couvert des bois.

— Avez-vous toujours notre esclave, bien en sûreté ? demanda Foxley quand ils firent halte pour respirer.

— Oui, je l'ai, répondit une voix dans l'obscurité.

— Tant mieux pour toi, car si tu l'avais laissé filer, je t'abattais là où tu es.

La bande se trouvait réduite à cinq membres, puisque trois étaient tombés dès le début de l'attaque, mais étaient-ils morts ou simplement blessés, personne n'avait eu le temps de s'en assurer. Ils cheminèrent dur toute la nuit en direction de l'Est et, quand vint le jour, allèrent se cacher dans un ravin profond et escarpé. Ils étaient de méchante humeur, parce que dans la hâte de la fuite on avait laissé toute la nourriture en arrière, et perdu tout le butin, sauf les menus objets que Foxley et Mac Coy avaient cachés sur eux.

Rashleigh lui-même était sombre : Il avait renoncé à l'occasion de s'évader avec le jeune couple qu'il avait laissé partir, dans l'espoir de sauver Marshall et d'aider la police à capturer la bande. L'étroite surveillance de Mac Coy l'avait empêché de faire autre chose que regarder et sa seule satisfaction était d'avoir

au moins servi d'instrument pour sauver la vie du colon. Attaché à Mac Coy il s'étonnait de l'aisance avec laquelle dormaient ses compagnons après des actes dont l'horreur le tenait éveillé, et se demandait combien de temps encore il lui faudrait pour réussir à s'évader de cette ignoble bande.

Quand ils se réveillèrent, tous affamés, ils accablèrent leur cuisinier par contrainte, l'injuriant pour avoir eu la bêtise d'abandonner les vivres. O'Leary à ses plaintes ajouta un bon coup sur la tête et allait redoubler quand Foxley s'interposa. L'homme, alors, lança menaces et imprécations contre son chef, et seule une intervention des autres empêcha une bataille. Une sorte de paix fut conclue, mais les regards mauvais d'O'Leary montrèrent aussi bien à Rashleigh qu'à son chef qu'il ne faisait qu'attendre son heure.

Vers le soir Foxley et Mac Coy rassemblèrent tout leur butin qu'ils avaient apporté et le chef en fit quatre parts à peu près égales que les hommes tirèrent au sort, Rashleigh étant, bien entendu, exclu de ce partage. Ensuite le sort désigna celui qui irait à Campbelltown ou à Liverpool chercher des vivres, et la corvée échut à O'Leary auquel chacun donna une certaine somme et, après avoir déposé ses armes, il partit.

Dès qu'il eut disparu, les trois autres tinrent un conciliabule et des quelques phrases qu'il put attraper, Rashleigh conclut qu'ils avaient des doutes sur la loyauté d'O'Leary en général et que Foxley redoutait une trahison immédiate de sa part. Il suggéra donc de se mettre à l'abri dans un endroit plus écarté jusqu'au retour d'O'Leary, en sorte que, s'il ramenait quelqu'un avec lui, ils eussent chance d'échapper. Ils allèrent en effet à un demi-mille de là environ dans le fond d'un étroit vallon que surplombaient des arbres. Puis Foxley retourna se cacher près de leur premier camp pour guider O'Leary vers leur nouvel abri dans

le cas où ses craintes ne seraient pas justifiées. Les trois autres, restés à sommeiller près du feu, furent réveillés assez tard par le retour d'O'Leary accompagné de Foxley, et rapportant une bonne quantité de thé, de sucre, de pain et de porc salé, plus quatre bouteilles de rhum. Rashleigh fit vivement cuire de la viande dans une calebasse, prépara du thé et fut autorisé à prendre sa part du repas avec les autres. Quand ils eurent fini de manger, O'Leary proposa une tournée de grog générale et présenta comme coupe un bout de corne de bœuf. Ses manières frappèrent les autres par leur amabilité suspecte et on remarqua que, tandis qu'il poussait les autres à avaler de larges rasades de rhum, lui-même en buvait à peine. Il expliqua qu'il avait avalé à Campbelltown tout ce qu'il pouvait porter. Sa bonne humeur augmentait et il devint même tout à fait gai, tandis que Foxley devenait de plus en plus sombre et taciturne, et finalement, s'enveloppant dans son manteau de cuir, s'étendait pour dormir. Rashleigh, qu'on oublia de lier, suivit son exemple et sous l'effet du rhum s'endormit rapidement. Il se réveilla en sursaut au violent crépitement du feu sous une soudaine rafale de vent. Il alla alors se mettre plus loin des flammes et en se recouchant il remarqua que les deux autres bandits ronflaient, plongés dans le profond sommeil de l'ivresse. A quelque distance O'Leary feignait de dormir mais Rashleigh aperçut une lueur dans un de ses yeux quand une flamme jaillissant lui éclaira le visage. Il était sur le point de se rendormir quand il remarqua qu'O'Leary tournait la tête pour regarder furtivement de son côté à lui et à Foxley, aussi profondément endormi que les autres. Les soupçons qu'il avait entendu formuler et l'étrange conduite de l'homme après le souper déterminèrent Rashleigh à l'épier tout en faisant semblant de dormir. Il vit bientôt O'Leary

se lever avec précaution, prendre la calebasse où avait bouilli le porc et ramper vers l'endroit où Mac Coy et Smith étaient couchés leur fusil à côté d'eux : il versa un peu du liquide sur les platines des armes et aussi sur les pistolets qu'ils portaient à leur ceinture.

Alors il s'approcha prudemment du chef, son couteau ouvert entre les dents : la peur que lui inspirait Foxley se trahissait dans le regard épouventé dont il scrutait cette figure endormie. Foxley tenait son fusil entre ses genoux, si bien qu'on ne pouvait y toucher sans le réveiller, aussi O'Leary dévissa-t-il la pièce qui fixait le canon et qu'il pouvait atteindre sans déranger le dormeur. Ensuite il ouvrit les bassinets des deux pistolets pour faire tomber l'amorce et mouilla les chiens. Enfin, sans s'occuper du cuisinier qui n'avait pas d'arme, O'Leary se mit debout, ramassa son fusil et disparut sans bruit dans la direction de Campbelltown.

Il était clair pour Rashleigh que cet homme allait trahir sa bande. Ayant rendu inutilisables les armes de ses complices, il était évidemment parti chercher la police. Sa première pensée fut de profiter du sommeil de ses maîtres pour s'évader, de les abandonner au sort qu'ils méritaient si largement et de se livrer lui-même à la police... Mais il réfléchit que, si le plan de O'Leary réussissait — et ce n'était pas douteux à moins qu'il n'avertit les autres — il serait certainement condamné. On croirait à coup sûr O'Leary sur parole et son antipathie non dissimulée pour Rashleigh garantissait qu'il le chargerait encore plus que les autres, lui prêtant une part active dans le vol et la tentative de meurtre de Bob Marshall. La pensée d'être jugé pour complicité dans ce crime lui répugnait particulièrement, car il ne pouvait supporter l'idée que Mme Marshall et sa sœur, qui l'avaient traité si cordialement, auraient un motif, même faux, de le

soupçonner d'une ingratitude assez vile pour avoir participé librement ou sous l'empire des circonstances à un attentat contre elles.

Il décida donc de réveiller Foxley et de lui dénoncer O'Leary. Il s'approcha du chef et le secoua, sur quoi Foxley sauta debout et immédiatement épaula son fusil contre Rashleigh en criant :

— Éloignez-vous ou je tire. On ne me prendra pas vivant.

Puis voyant à qui il avait affaire, il écouta Rashleigh lui décrire la conduite d'O'Leary et expliquer les soupçons qu'elle provoquait. Foxley ayant eu la confirmation de ces nouvelles en examinant ses armes, réveilla Mac Coy et Smith et les avertit du danger qui les menaçait.

Les bandits en toute hâte nettoyèrent, chargèrent et amorcèrent leurs armes et, après une brève discussion, décidèrent de se retirer au plus épais des fourrés voisins et d'y attendre les événements. Ils disposèrent la couverture en peau d'opossum de Foxley et une partie des vêtements des autres de façon à donner l'illusion d'hommes endormis à l'endroit où ils étaient couchés peu auparavant, et ils allèrent prendre leurs postes de guet. L'attente par un froid intense leur parut interminable mais enfin leur oreille tendue perçut un bruit de branches froissées et un frôlement dans les broussailles. Rashleigh, debout à côté de Foxley, fut saisi par l'expression sauvage qui donnait à la physionomie de celui-ci quelque chose de diabolique tandis qu'il guettait ce qu'annonçaient ces bruits. Ses yeux luisaient de ruse et de cruauté et il mouilla ses lèvres de sa langue en voyant O'Leary approcher avec une allure de félin du bivouac abandonné. Il portait un fusil et était suivi de quatre hommes bien armés. Après s'être consultés à voix basse ils se séparèrent et marchèrent sur les tas de vêtements

qu'ils prenaient pour leurs futures victimes. Sur un signe de Foxley, ses deux hommes et lui tirèrent sur les agents dont deux tombèrent sur-le-champ. Avant qu'O'Leary fût assez revenu de sa surprise pour épauler, Foxley, se ruant sur le traître, lui porta un coup de crosse si violent que l'arme se brisa et qu'il tomba sans même pousser un soupir. Les policiers indemnes déchargèrent leurs fusils à toute volée puis s'éloignèrent.

Les trois bandits entourèrent le traître gisant.

— Il n'est pas mort, dit Smith avec un accent haïeux. Écartez-vous que je lui fasse sauter la cervelle.

— Halte ! cria Foxley, en détournant le fusil de l'autre qui allait faire feu. Sur ta vie n'y touche pas. Je ne le laisserais pas pour mille livres mourir d'une mort si douce.

Et, allant chercher de l'eau, il en baigna le visage du blessé jusqu'à ce qu'il revint à lui.

Les bandits examinèrent alors les hommes abattus. Le premier était bien mort, et, pendant qu'ils le dépouillaient de tous ses vêtements, Rashleigh vit l'autre, qui n'avait qu'une cuisse cassée, se soulever et appuyant le canon de son fusil sur une souche viser soigneusement Mac Coy qui, sans méfiance, montait la garde près d'O'Leary. La balle l'effleura et s'enfonça dans le tronc de l'arbre auquel il s'appuyait. Foxley, avec un hurlement de fauve, se jeta avec son couteau sur l'agent blessé et le frappa avec une sauvagerie furieuse jusqu'à ce que ses cris de douleurs ne fussent plus que des sanglots étouffés. Quand le chef se releva, Mac Coy s'élança pour terminer l'affaire, frappant le crâne jusqu'à ce que la cervelle jaillit. Puis ils achevèrent de dépouiller les deux cadavres qu'ils jetèrent dans une mare.

Rashleigh eut presque pitié d'O'Leary, quand ceux dont il avait voulu faire ses victimes reportèrent leur attention sur lui. Ils le lièrent solidement, pour pré-

venir toute tentative d'évasion, et l'entraînèrent sous les coups et les injures, pendant que Rashleigh, chargé des provisions, marchait en tête de cet étrange cortège. Peu après le lever du jour ils traversèrent la grande route du Sud, l'un des bandits marchant en éclaireur jusqu'à ce qu'ils pénétrassent dans une région sombre et stérile de fourrés épais.

L'endroit où ils firent enfin halte dans l'après-midi sembla à Rashleigh annoncer le crime qui allait se commettre, il en avait la certitude. C'était une grande clairière voûtée formée par des arbres à l'aspect lugubre, sortant d'un sol pierreux et interceptant la lumière du soleil. Le silence qui planait en ce lieu semblait perfide et immonde, comme si la nature se taisait méchamment dans l'attente de l'ignoble forfait qui se préparait.

Ordre fut donné à Rashleigh d'allumer le feu et de préparer le repas, tandis qu'on déliait partiellement O'Leary. Pendant quelques minutes Foxley dévisagea le traître avec une haine sévère.

— Eh bien, fit-il enfin, as-tu quelque chose à dire pour ton excuse, sacré misérable ?

— Non, je regrette seulement que vous n'avez pas tous été pris, répliqua l'autre avec un accent de haine concentrée. Il n'y a pas de spectacle au monde qui me ferait autant de plaisir que la vue de vos trois carcasses pendues à la file !

Mac Coy, qui était près de lui, leva son fusil et en frappa le traître sur la bouche, faisant sauter une dent du devant. O'Leary tomba sans connaissance mais Foxley fut impitoyable.

— Va chercher de l'eau et ranime-le, ordonna-t-il. Ensuite nous l'attacherons à un arbre et le fouetterons tant que nous en aurons la force. Et enfin nous le pendrons pour nourrir les corbeaux.

O'Leary reprit ses sens et fut solidement lié à un

arbre. Foxley, les coins de la bouche abaissés dans une expression sauvage, ôta sa large ceinture de cuir et se mit à le flageller avec le bout muni d'une boucle. Rashleigh eut le cœur soulevé à la vue du dos ensanglanté dont la chair fut creusée jusqu'aux os avant que Foxley n'eût le bras fatigué et ne passât la courroie à Smith. Il avait assisté à bien des supplices terribles mais ce n'était rien à côté de celui-là, que Smith continua à infliger jusqu'à ce que les hurlements et les jurons d'O'Leary cessassent peu à peu et que, sa tête tombant sur une épaule, son corps s'affaissât dans ses liens.

— Alors tu te trouves mal, hein? s'écria Mac Coy en prenant la ceinture à Smith. Je vais te ranimer.

Et le corps pantelant fut de nouveau labouré par la boucle ensanglantée jusqu'à ce qu'il semblât à Rashleigh que le traître devait être mort.

— Arrête, Mac Coy, dit Foxley, ou il ne lui restera plus assez de vie pour que cela vaille la peine de le pendre.

Toutes les méthodes ordinaires étant impuissantes à ranimer le misérable, Smith plongea une tranche de porc salé dans l'eau où Rashleigh en avait déjà lavé d'autres, et versa cette saumure sur le dos à vif de leur victime. Ce traitement, qui rappela à Rashleigh celui qu'il avait subi sur le ponton à Portsmouth, eut un effet instantané. O'Leary hurla de douleur, ponctuant ses cris de reproches si violents que Foxley le fit bâillonner. Il était clair pour Rashleigh que les tortures avaient émoussé les sens du malheureux, car il suivait d'un œil atone les autres bandits tressant une corde de fortes lianes, l'un d'eux grimant à l'arbre choisi pour y fixer un bout de ce câble à une branche, à douze pieds de terre, sans paraître comprendre que tout cela eût rapport à son exécution. Quand le nœud coulant fut fait cependant, et qu'un tas de bois eut été empilé

juste au-dessous, son cerveau engourdi se réveilla. Il se mit tout à coup à lutter contre ses liens, à serrer les dents sur le bâton qui le bâillonnait solidement, émettant des sons incohérents, et roulant des yeux fous de rage. Mais les liens tenaient bon, le bâillon ne céda pas.

Quand Foxley se fut assuré que tout était prêt pour l'acte final de sa vengeance impitoyable, il saisit O'Leary et le traîna vers le gibet improvisé, mais le prisonnier se coucha par terre et, malgré ses liens, lutta de façon si formidable que ce fut tout ce qu'ils purent faire, Smith et lui, de le soulever sur la pile de rondins préparée à cet effet. Mais le condamné en se débattant la fit s'écrouler quoiqu'il lui restât bien peu de force. Le nœud coulant lui fut passé autour du cou et Foxley, le prenant à bras-le-corps, le souleva sur le tas de bois à demi défait, ordonna à ses acolytes de raidir la corde, puis d'un geste sauvage lança loin de lui le corps du pendu qui oscilla de-ci de-là, tandis que ses membres s'agitaient et se contractaient de façon à rendre Rashleigh malade. Il avait oublié la tentative de trahison qui avait causé cette scène, il ne voyait plus qu'un de ses semblables subissant sans nécessité une interminable et diabolique agonie. Il ne pouvait pourtant pas détacher ses regards de ce corps convulsé qui se contractait de façon grotesque et spasmodique, de ces yeux vitreux et fixes dans un visage qui passait lentement du bleu au noir. C'était un outrage à l'humanité

— Oh ! faites sauter la cervelle de ce pauvre diable, cria-t-il dans un sursaut de pitié.

— Ne faites rien sauter du tout, riposta le chef. Je ne voudrais pas pour un million de livres abrégier sa danse d'une seconde. Il a fait pire que le plus dégoûtant des chiens, qu'il meure donc d'une mort pire que celle d'un chien.

Foxley guettait avec une expression de satisfaction cruelle le râle qui vint enfin, accompagné d'un mouvement convulsif de tous les membres, et O'Leary ne fut plus qu'un cadavre hideux tournant lentement à l'extrémité d'une corde tendue.

Ordre fut aussitôt donné à Rashleigh de préparer un repas que les trois bandits absorbèrent avec appétit, en l'assaisonnant de plaisanteries grossières sur les figures faites par feu leur camarade dans les affres de la mort. Avec ce cadavre se balançant si près, le cuisinier n'avait aucun goût pour la nourriture. Il ramassa les restes du dîner et ses quelques ustensiles, aspirant à entendre donner l'ordre de continuer la route. Mais Foxley, désignant le pendu d'un signe de tête, lui commanda :

— Hé! toi, amasse du combustible et mets-le là-dessous.

Il n'y avait ni à protester ni à refuser et Rashleigh, le cœur pesant de tristesse, exécuta l'ordre donné. Foxley mit le feu au tas de branches et coupa la corde aussitôt que la flamme s'éleva.

— Cet ignoble gueux a maintenant qu'il est mort un lit plus chaud qu'il n'en a jamais eu de son vivant, lança Foxley avec un rire brutal. Allons, les enfants, attisons ce feu.

Et pendant que Rashleigh restait là, écoeuré par cette scène et par l'odeur infecte de chair brûlée, les bandits plaisantèrent tout en alimentant le bûcher jusqu'à complète crémation.

Puis la troupe se mit en route pour son prochain méfait, sans même faire semblant d'enterrer les restes de O'Leary.

XII

Le lendemain vers midi ils atteignirent la rivière Cowpasture, qu'ils traversèrent sur un radeau improvisé avec des branches de pommiers liées ensemble à l'aide de lianes, et gagnèrent ensuite la contrée raboteuse et entrecoupée qui s'étend au pied de la chaîne de montagnes qui traverse la Nouvelle Hollande en son milieu. Jamais Rashleigh ne s'était trouvé dans une région plus solitaire et plus repoussante : le sol était si pauvre que les herbes du pays elles-mêmes étaient trop rares pour donner à paître aux animaux indigènes, si peu exigeants.

Ils cheminèrent trois jours à travers ce pays stérile sans rencontrer une maison ou un être humain. Pour ajouter à leur dépression croissante, les provisions se faisaient rares, mais vers midi, le quatrième jour, ils parvinrent au sommet d'une magnifique montagne d'où la vue s'étendait sur un paysage d'une beauté et d'une majesté telles que Rashleigh oublia quelques minutes tous les tourments, toutes les terreurs qui l'avaient accablé, tant l'exaltait la splendeur du panorama qui s'étendait devant eux. A ses pieds descendait une pente escarpée de près de huit cents pieds jusqu'à la large plaine qui s'étalait en bas. Au pied de cette muraille, la rivière Nepean, resserrée entre de hautes berges jusqu'à n'avoir plus qu'une centaine de mètres de large, grondait tumultueusement dans son lit parsemé de rochers immenses autour desquels l'eau agitée se couvrait d'écume blanche. Au loin, des deux côtés, on apercevait à travers le feuillage les taches brillantes que faisait la rivière sinueuse, gigantesque ruban d'argent serpentant à travers un

tapis vert et brun. Sur le ciel se découpaient des montagnes sombres, les flancs presque entièrement couverts par les verdure foncées et persistantes de la Nouvelle Hollande, avec çà et là un pic nu se dressant hardiment vers l'infini. Entre le précipice et les collines s'étendait un terrain boisé presque plat, coupé par places de champs cultivés de diverses tailles, parsemés de quelques fermes et habitations isolées et d'un ou deux hameaux, reconnaissables à leurs églises.

La plupart des maisons étaient environnées de vergers dont le vert délicat faisait un contraste agréable avec la teinte sombre des arbres indigènes. Les fiers épis du maïs en fleur se balançaient gracieusement sur des acres de terre fertile le long de la rivière, et Rashleigh ne fut arraché au rêve où l'avait plongé cette beauté soudain révélée que par l'étreinte vigoureuse des doigts de Foxley sur son épaule.

— Pourquoi es-tu dans la lune? lui demandait-il d'un ton rude et moqueur. Allons, en avant!

XIII

Quand ils approchèrent de la route de l'Ouest, Mac Coy fut envoyé en reconnaissance, armé d'un pistolet et d'une paire de menottes, et muni d'une lettre volée à un voyageur nommé Huggins, dont il portait les vêtements. Foxley lui avait donné pour instructions, au cas où il serait rencontré et interrogé, de se faire passer pour un agent envoyé de Penrith avec une lettre pour le « surveillant Huggins ».

Au bout de deux heures environ Mac Coy revint annoncer que la route était libre. Alors ils la traversèrent, errant tout le jour, sans manger, dans son voisinage, et, après la tombée de la nuit, on envoya

de nouveau Mac Coy, cette fois pour se procurer des vivres à une station qu'ils savaient être non loin de là. Rashleigh épuisé de faim et de fatigue s'endormit, et, plus avant dans la nuit, fut réveillé par Foxley.

— Allons, hardi, secoue-toi, lui ordonna-t-il, et mange ça.

Rashleigh se frottant les yeux reçut un morceau de pain et un bout de saumon crue qu'il se mit à manger, sachant bien que, si près de la route, il serait trop dangereux d'allumer du feu pour faire cuire la viande. Quand ils se furent un peu restaurés, on le lia par des menottes à Smith, auquel on avait enlevé ses armes, car leur nouveau stratagème était de prétendre que c'étaient des prisonniers confiés à Foxley et à Mac Coy, se rendant à la prison de Penrith.

Ils suivirent alors hardiment la route, et au bout de deux milles Rashleigh reconnut un endroit, Laps-tone Hill, la plus orientale des Montagnes Bleues, et situé non loin de son ancienne demeure à Emu Plains. Au pied de la colline ils trouvèrent deux chariots arrêtés, les conducteurs campés dessous, suivant la coutume, et les bœufs de trait paissant à proximité. Les pseudo-agents amenèrent leurs prisonniers au feu du camp, leur firent faire halte, et demandèrent aux quatre hommes, qui venaient de surgir aux aboiements de leurs chiens, s'ils ne pourraient avoir de l'eau à boire.

— Attendez une minute, répondit un des charretiers, nous allons vous faire du thé.

— Mon camarade et moi nous n'y tenons pas, dit Foxley, mais si vous voulez en donner un peu à ces pauvres diables de prisonniers, ça leur ferait plaisir, je crois, avant d'arriver au terme de leur voyage, dans « l'étouffoir ».

— Si c'est là qu'ils vont, Dieu aie pitié d'eux, dit

le brave bouvier, en mettant un pot sur le feu pour faire bouillir de l'eau.

Tout le groupe était maintenant assis autour du feu et s'occupait de préparer à manger pour les voyageurs, avec cette hospitalité habituelle dans un genre d'existence où tous les gens paisibles étaient à la merci des bandes de pillards armés sur les grandes routes. Des hommes comme ces conducteurs de bœufs s'appliquaient à se concilier les bonnes grâces des forçats pour avoir bonne réputation parmi eux. C'est dans cette intention que, traitant les prétendus agents avec simple courtoisie, ils donnaient à Smith et à Rashleigh des pipes et du tabac pour passer le temps en attendant que le déjeuner fût prêt.

Les conducteurs, pendant que leurs hôtes mangeaient, s'informèrent de l'accusation qui pesait sur les prisonniers et Mac Coy répondit par l'histoire arrangée d'avance.

— Ce sont des têtes chaudes, dit-il, qui font partie de la bande de Foxley le brigand ; ils ne veulent pas manger le morceau et nous dire où il se trouve, mais nous l'aurons bientôt.

Le nom du bandit redouté causa parmi les conducteurs une émotion qui était un hommage à la réputation de ce scélérat.

— Foxley était donc par ici ?

— Depuis combien de temps n'avait-on pas entendu parler de lui ?

— De quel côté croyez-vous qu'il allait ?

— Quel est son dernier crime ?

A toutes ces questions Mac Coy répondait avec précision, disant qu'on supposait Foxley quelque part dans les environs de Bathurst mais qu'il se dirigeait, à ce qu'on racontait, vers le Sud, où il avait récemment pillé toute la contrée.

— C'est peut être une terreur redoutable, ce Fox-

ley, conclut-il d'un ton fanfaron, mais que nous le rencontrions seulement, mon camarade et moi, et nous lui ferons voir quelque chose.

— Pour ma part, dit le plus âgé des conducteurs de bœufs, je ferais volontiers avec ce Foxley un marché comme en font les enfants : donnant, donnant. Car on dit que c'est un vrai démon, un matamore, et en tout cas, vous savez, ça ne nous va guère, à nous autres qui vivons sur les routes, de rencontrer des gens de cet acabit.

— Oh ! ne vous cassez donc pas la tête avec ces histoires, lança un Irlandais jovial. Vous en faites un foin avec Foxley, comme si personne n'était renseigné sur lui en dehors de vous. Allons donc, Phil Foxley n'est autre qu'un petit-cousin du mari de la sœur de la femme de mon oncle, et nous étions valets ensemble dans notre vieille Irlande. Écoutez bien ce que je vous dis, continua-t-il en regardant Foxley en face, si Phil était en ce moment devant moi, voilà tout ce qui se passerait : Il me dirait aussitôt : « Murtagh Cassidy, c'est toi, mon bijou ? » Et il me régalerait de ce qu'il aurait de meilleur, oui, c'est comme ça que ça se passerait.

Foxley souriait et s'amusait follement de l'aplomb de ce Cassidy, et il chuchota quelque chose à Mac Coy qui fit un signe d'assentiment.

— Mais avez-vous jamais vu Foxley depuis que vous êtes dans ce pays ? demanda-t-il à l'Irlandais.

— Si je l'ai vu ? riposta l'autre sans se démonter. Ma foi, monsieur l'agent de police, vous me tendez pt'être bien un piège. Je ne vous dirai qu'une chose, c'est que je l'ai vu pas mal de fois dans le pays, mais où et quand, ça je ne vous le dirai pas. Pour ça, vous ne m'aurez pas.

— Oh ! je ne vous veux pas de mal, dit Mac Coy, seulement j'aimerais savoir son air, sa taille. J'ai

bien son signalement sur la liste d'évadés, mais cela date de longtemps, du jour où il a pris le large.

— Eh bien, ma foi, si vous avez la veine de reprendre le pauvre garçon, c'est que Dieu l'aura voulu. Quelle sorte d'homme c'est? Parbleu il me ressemble, car on nous prenait toujours pour des frères quand nous étions réunis.

Les bandits et Rashleigh lui-même eurent grand-peine à dissimuler leurs sourires à ces mots, car celui qui les prononçait était roux comme un renard et assez menu, tandis que Foxley, qui devait peser le double, était basané comme un More. On ne pouvait guère imaginer contraste plus absolu, et il était évident que le conducteur cherchait simplement à attirer l'attention sur lui et n'avait jamais vu Foxley ni entendu faire son portrait.

— Je voudrais savoir s'il y a chance de tomber sur ce Foxley, déclara un des autres meneurs de bœufs, car je me doute de ce qu'il faut faire en pareil cas.

— Vraiment, intervint Foxley en personne, eh bien alors je peux vous affirmer avec certitude que Phil Foxley est plus près d'ici que mon camarade ne le croit. Je suis sûr d'avoir été près de lui aujourd'hui et je jurerais que je serai à côté de lui ce soir.

— Oh! alors, s'il est si voisin de nous que ça, dit le meneur de bœufs d'un air inquiet, je vais armer mon fusil, et je t'engage à en faire autant, Jem.

Sur quoi Jem et lui disparurent sous le chariot puis revinrent avec deux vieux flingots de soldats. Jem déclara qu'il y avait si longtemps que la charge était en place qu'il allait la retirer, mais Foxley, voyant que l'éécrou à l'extrémité de la baguette était brisé, lui offrit de bourrer le canon pour lui. Pendant ce temps Mac Coy s'était emparé du fusil de l'autre sous prétexte de l'examiner. Sur un signe mutuel les

deux faux agents jetèrent à terre les armes des conducteurs et dirigèrent immédiatement leurs propres carabines sur les hommes stupéfaits en leur enjoignant de ne pas bouger, sous peine de mort.

— Car, ajouta Foxley sur un ton terrifiant, je suis Foxley, le rôdeur du *bush*.

Comme il prononçait ces mots, Murtagh Cassidy était baissé pour allumer sa pipe; instantanément il la laissa tomber dans le feu avec son couteau, sauta par-dessus les jougs mis en tas avec les chaînes et s'élança avec la rapidité d'un cerf pourchassé. Mac Coy le visa, mais Foxley, éclatant de rire, releva le canon du fusil.

— Le sacré farceur, comme il s'enfuit loin de son parent! cria-t-il, et des larmes de joie coulaient de ses yeux durs. Reviens donc, imbécile, trouver ton petit-cousin Phil... Il ne veut rien savoir. Alors, qu'il coure, bon sang, car il ne trouvera pas d'aide avant trois milles. Il est bien trop affolé d'ailleurs pour aller chercher du secours là où il pourrait en trouver.

Les bandits volèrent alors aux conducteurs de bœufs tout ce qui avait quelque valeur et prirent dans les chariots tout ce qui pouvait leur être utile, après quoi Foxley les conduisit par une route détournée jusqu'au pied des montagnes, à l'endroit où elles sont baignées par la rivière Nepean, à l'extrémité nord d'Emu Plains. Là, juste à l'aube, ils firent halte et prirent leur premier repas sérieux depuis quarante-huit heures, puis examinèrent leur butin.

Ils avaient une demi-caisse de thé, un sac de sucre, un panier de tabac du Brésil et une quantité de vêtements, châles et mouchoirs, sans compter une provision de porc et de farine, de quoi les mettre à l'abri de la famine pour une semaine au moins. Ils passèrent la plus grande partie de la journée à dormir, mais, au crépuscule, Mac Coy fut de nouveau envoyé en explo-

ration. Il revint bientôt et les conduisit à un endroit au bord de la rivière, où attendait une grande barque qu'il avait volée à l'embarcadère d'un colon; ils y montèrent et ramèrent pendant des heures, en restant le plus possible dans l'ombre des montagnes et près de la rive inhabitée. Par moments le bruit inévitable des rames faisait accourir au bord de l'eau les chiens des fermiers, qui aboyaient si féroceement que leurs maîtres et maîtresses réveillés apparaissaient sur la rive opposée, s'éclairant avec des torches d'écorce et appelant pour savoir qui était sur la rivière. Les lumières qu'ils portaient les aveuglaient sur tout ce qui n'était pas le faisceau lumineux, et les bandits circulèrent sans encombre jusqu'au point du jour qui les engagea à se cacher de nouveau... Ils poussèrent la barque dans les roseaux, la déchargèrent, et, après avoir soigneusement caché leur butin, s'enfoncèrent dans un fourré épais, et s'endormirent.

Le soir les trois bandits tinrent un conciliabule, après quoi Smith resta pour garder Rashleigh pendant que les deux autres s'en allaient vers la rivière. Smith expliqua à son prisonnier qu'ils étaient dans les Roches du Nord, près de Richmond, et que les deux autres étaient partis pour se défaire du butin. Ils revinrent tard dans la matinée, rassemblèrent toutes les marchandises et les tinrent prêtes pour l'acheteur qu'ils attendaient d'un moment à l'autre.

Quand cet homme parut, Rashleigh reconnut que c'était le policier du district, un gaillard connu dans toute la colonie comme le fléau de tous les petits délinquants. Il s'appelait Sobersides et avait été libéré quelques années auparavant. Il avait commencé par être le pire vaurien de la région et connu de tous comme tel, puis, brusquement, renonçant à son langage grossier, il avait hypocritement affiché une dévotion exagérée et si bien mis des écailles sur les yeux

des autorités que le pasteur du village l'avait pris pour sacristain et que le magistrat lui avait confié le poste d'agent de police pour le district. Derrière cet extérieur honorable il s'enrichit comme recéleur et en touchant des pots-de-vin de ses clients et autres coupables, tout en jouant le rôle qu'il s'était donné avec une adresse diabolique. Ses procédés pour soutenir son double personnage étaient si subtils et si sûrs que Foxley et ses compagnons avaient mis des masques pour le recevoir, tant ils se méfiaient de lui et de son talent à jouer un double jeu. Le marché fut rapidement conclu, après quoi ils se retirèrent dans une cachette encore plus sûre, où Smith et Rashleigh durent monter la garde pendant que les deux autres dormaient.

A la nuit ils transportèrent sur la rive les marchandises que Sobersides avait achetées; il arriva bientôt, seul dans un canot, paya, embarqua ses acquisitions, et repartit, après quoi les trois bandits s'étant consultés se dirigèrent brusquement vers la rivière, qu'ils traversèrent sur un radeau. Sur l'autre rive ils marchèrent en silence, Foxley et Mac Coy encadrant étroitement Rashleigh jusqu'à ce qu'ils eussent laissé la plupart des maisons derrière eux. Puis Mac Coy s'avança seul et revint faire signe aux autres de gagner une habitation isolée où brillait de la lumière et où l'on entendait chanter une voix de femme. Foxley frappa à la porte et toute la bande fut reçue.

Une jeune et jolie femme accueillit Mac Coy en l'embrassant, et la petite troupe pénétra dans une vaste pièce comme en comportait toujours la demeure d'un colon à son aise. Quelques minutes après entrèrent deux autres jeunes femmes, puis un homme et une femme âgés qui firent assaut d'amabilités avec les arrivants. Rashleigh vit Mac Coy*prendre à part une des jeunes femmes et lui donner de l'argent :

elle sortit et revint bientôt, une cruche sur la tête, accueillie par toute l'assistance avec des cris d'enthousiasme, et tous, sauf Rashleigh, s'installèrent autour d'une table pour jouer aux cartes en buvant du rhum. Lorsqu'il était entré, Foxley avait ordonné à ce dernier de s'asseoir en un certain coin, menaçant de lui brûler la cervelle s'il bougeait.

A la table, les camarades bientôt ivres devenaient bruyants et la pièce retentissait de chansons et de cris. Bientôt Foxley, après avoir contemplé Rashleigh d'un air morose, se leva et vint à lui en titubant.

— Pourquoi diable ne bois-tu pas? demanda-t-il d'une voix épaisse. Monsieur est trop distingué pour me tenir compagnie?

En vain Rashleigh désigna du doigt une tasse à thé qu'il venait de vider d'un mélange de rhum et d'eau, et assura Foxley qu'il en avait fait autant chaque fois qu'on l'avait remplie.

— Une tasse... à thé! s'écria l'autre avec un hoquet. Au diable les tasses!

Il se traîna jusqu'à la cheminée, y prit un quart vide et, après avoir renversé beaucoup de liquide, réussit à le remplir de rhum, puis il le tendit à Rashleigh.

— Tiens, sacré pleurnicheur, prends ça et avale-le d'un coup. Je n'entends pas que tu gardes ta tête pendant que nous nous saoulons, pour que tu puisses aller chercher les cognes qui nous fourraient dedans. Allons, bois ça immédiatement.

Le malheureux prit donc le quart et se mit à boire le rude alcool; quand il secoua le pot vide, il tomba par terre sans connaissance.

Quand il revint à lui, il était torturé par la soif et dans une affreuse détresse. Il essaya de se lever, mais retomba aussitôt; de parler, mais ne put proférer un son, et il restait étendu en proie à d'intolérables souffrances,

frances, mais les idées très nettes. Il entendait la voix de Foxley, à laquelle répondait celle d'une femme, qui essayait de lui démontrer quel énorme butin il ferait s'il voulait suivre ses avis pour l'exécution d'un certain coup.

— Si tu m'aimais vraiment, Phil, lui disait-elle, est-ce que tu me laisserais aller avec une robe de coton pendant que cette chienne effrontée de Nancy Doughboy en a une de soie? Voilà l'occasion de montrer que tu m'aimes vraiment. Saisis-la.

— Je t'aurai toute une garde-robe, dit Foxley, toujours hébété par l'ivresse.

Le cerveau de Rashleigh, encore troublé par les fumées de l'alcool, s'épouvantait à l'idée des nouvelles atrocités qui se préparaient, et il se reprochait de rester lâchement associé à ces misérables... oui, plutôt mourir que de... Mais la souffrance qui lui martelait les tempes ne lui permettait pas d'assembler deux idées.

Avant l'aube, le lendemain, les bandits, entraînant Rashleigh, quittèrent la maison pour retourner à leurs exploits, et, tout en trébuchant dans l'obscurité avec ses impitoyables compagnons, il suppliait la mort de mettre fin à ses souffrances, car l'aventure dans laquelle on le lançait — il n'en doutait pas d'après les propos surpris la veille — devait être encore pire que celles auxquelles il avait participé malgré lui. Foxley avançait avec plus de précautions encore que d'habitude, et on en comprenait nettement la raison en entendant presque continuellement aboyer des chiens de garde qui prouvaient à quel point la région était peuplée. Ils arrivèrent enfin à une large clairière au milieu de laquelle s'élevait dans l'obscurité un groupe de huttes. Les rôdeurs s'y dirigèrent hardiment et pénétrèrent dans le bâtiment principal, en refermant la porte derrière eux juste à temps pour

empêcher les chiens de la maison de sauter sur eux. Comme Mac Coy faisait de la lumière, un homme sortit en chemise de nuit d'une chambre voisine en grommelant d'une voix endormie des imprécations contre ces intrus bruyants qui le dérangent dans son sommeil. Mais avant de savoir où il en était il avait sur l'épaule la main de Foxley et sur le front le canon d'un pistolet. L'homme, tressautant, commençait à crier quand Foxley d'une voix basse, mais rude, lui jeta :

— Silence, ou je te mets deux balles dans la tête.

Et entraînant le propriétaire de l'autre côté de la pièce, il demanda combien il y avait encore d'hommes couchés dans la maison.

— Mes deux fils et un étranger, lui répondit-on.

— Où sont-ils ?

— Là, répliqua le vieux tout tremblant, en désignant une autre porte que celle par laquelle il était sorti.

Foxley, laissant Smith surveiller le colon, entra avec Mac Coy dans la chambre voisine et Rashleigh entendit sa voix brutale réveiller les occupants, et au bout de quelques instants trois hommes en chemise étaient venus rejoindre le premier prisonnier.

— Maintenant, enjoignit Foxley au vieux, appelez votre femme et vos filles, et, attention, s'il y a d'autres hommes, ne fût-ce qu'un, je l'abats et vous tous avec.

Les femmes parurent, pâles, tremblantes, vêtues à la hâte; Mac Coy les engagea à n'avoir aucune crainte, car on n'en voulait pas à leur sécurité personnelle; Foxley confirma ces paroles rassurantes et ordonna aux femmes de préparer à manger pour lui et ses hommes. Elles obéirent et Foxley revint au maître de maison qui, immobile, contenait son indignation.

— Eh bien, monsieur Shannavan, dit le bandit, j'ai appris que vous êtes revenu l'autre jour de Sydney

avec un gros magot, et je suis venu en prendre ma part. Apportez-nous-le ici à la lumière, et faites bien attention à ne pas en oublier un brin, sinon je le saurai, et je vous fouetterai à mort. Où est l'argent ?

Le vieux ne répondit pas, jetant quelque temps autour de lui des regards désespérés.

— Dans ma chambre à coucher, balbutia-t-il enfin.

— Alors, venez avec moi, dit Foxley, sur un tel ton que le colon prit la lampe et le guida vers la chambre.

Smith cependant n'avait pas cessé de dévisager l'étranger qui était entré avec les deux fils du propriétaire, et qui paraissait tout déconcerté par cet examen, changeant à plusieurs reprises de place pour éviter ce regard.

Foxley revenait avec le colon, dont Mac Coy portait les vêtements et les objets qu'il avait été obligé de livrer, et Smith s'adressa aussitôt à lui.

— Dites donc, Foxley, qui croyez-vous que nous avons enfin pincé ?

— Je n'en sais rien... qui est-ce donc ? répondit le chef tout en examinant l'étranger qui, délibérément, se cachait la figure. Smith fit un pas en avant, le prit par l'oreille et d'un coup brusque lui fit tourner la tête.

— Allons, monsieur Mac Guffin, dit-il sur un ton de grosse plaisanterie, laissez-nous voir votre jolie petite gueule. Vous n'étiez pas si timide d'ordinaire.

Foxley poussa un cri de triomphe.

— Comment, c'est Mac Guffin le bourreau !

— C'est bien le nom qu'il mérite, dit Smith. Parbleu, la dernière fois que je l'ai vu il a fait fouetter toute notre équipe — nous étions quinze — cinquante coups pour chaque ouvrier et cent pour le surveillant, sans qu'on eût aucune faute à nous reprocher et sans l'ombre d'un jugement. Et quand Jack Bunn, le sur-

veillant — jamais meilleur homme n'a habité cette terre — lui demanda la raison de ce châtiment, cette vermine répondit : « Mais pour vous secouer les puces, tout simplement. »

Jamais Rashleigh n'avait vu dans des yeux d'homme briller autant de haine que dans ceux de Smith.

— Ah ! je le connais bien de réputation, déclara Foxley. N'est-ce pas ce bel inspecteur pour lequel le major Fireplace avait obtenu du gouverneur le droit de faire fouetter tous les hommes des équipes sous ses ordres sans les faire passer en justice ? Et est-ce qu'il ne circulait pas partout à cheval, avec un fouetteur sur ses talons, comme un valet de pied, distribuant des estafilades à tous et à chacun ? Et maintenant, mon bon monsieur, *je vous tiens*, et je vais voir si je ne peux pas battre tous vos records. Vous avez distribué vos derniers coups de fouet !

L'accent de haine intense avec lequel le bandit avait prononcé ces mots sembla d'abord accabler Mac Guffin, homme grand, au teint hâlé, aux traits durs, mais à la fin de la tirade il retrouva son énergie et la maîtrise de soi.

— Eh bien, coquin, dit-il, que pouvez-vous faire après tout, sinon m'enlever la vie ? Faites-le donc et soyez damné. Oui, j'ai fait fouetter des centaines de crapules aussi répugnantes que vous et vos complices. Mais j'ai pour me reconforter une pensée, c'est que personne, pas même Dieu, ne peut vous soustraire beaucoup plus longtemps à la potence, car le diable en a presque fini avec vous, et Jack Ketch (1) touchera bientôt son dû pour vous avoir étranglé, vous et vos acolytes. Ainsi, vous pouvez faire de votre mieux, je vous défie.

Cette audace indomptable sembla d'abord paralyser

(1) Le bourreau.

les bandits, quoique, presque dès ses premiers mots, Foxley eût résolument armé un pistolet et l'eût braqué sur la tempe de Mac Guffin. Tandis qu'il continuait à parler, Foxley semblait hésiter, mais l'orage qui s'amassait sous ses sourcils froncés révélait sa fureur sans cesse grandissante tandis que Smith et Mac Coy restaient bouche bée, comme médusés par la hardiesse de leur prisonnier. Pourtant, dès qu'il eut fini de parler, Mac Coy, soudain livide de rage, le frappa avec la crosse de son fusil, sur quoi une des femmes présentes poussa un cri perçant et tomba par terre évanouie.

— Ma foi, par l'espoir que j'ai d'une vengeance sanglante, dit Foxley, je me félicite que tu aies abattu ce bravache vantard, car j'étais sur le point de lui faire sauter la cervelle, et c'eût été bigrement dommage qu'il ait une mort si douce. Est-ce qu'il est très atteint ? Mac Coy assura à son chef qu'il n'était qu'étourdi. — Et cette fille, qu'est-ce qu'elle a ? demanda Foxley à la femme du colon.

— Elle a eu peur pour son soupirant, répondit-elle en tremblant.

— Son soupirant ?

— Oui, ils doivent se marier bientôt.

Foxley frappa sur la table avec un geste de joie mauvaise.

— De mieux en mieux, cria-t-il. C'est fameux ! Les amis, nous allons avoir une vraie fête tout à l'heure. Ranimez-moi la donzelle aussi vivement que possible.

Et il arpenta la salle à grands pas, comme sous le coup de quelque émotion extraordinaire.

— Mac Coy, ordonna-t-il, lance un baquet d'eau sur cet animal rampant. Et maintenant, la patronne, à souper, sur-le-champ.

Mac Guffin, ranimé par sa douche, fut solidement attaché à un pilier d'un côté de la pièce, puis on lia

le père et ses fils ensemble, de sorte qu'ils ne pussent faire un mouvement.

Alors les bandits se mirent à table en face de leurs prisonniers et invitèrent Rashleigh à en faire autant, mais il avait le cœur si remué qu'il refusa de manger. Il redoutait que Foxley n'eût l'intention de commettre quelque horrible atrocité, infiniment pire que toutes celles dont il s'était souillé jusque-là, et il restait là, tremblant d'angoisse, cherchant un moyen d'échapper à une scène qui lui serait intolérable, mais complètement terrifié par les regards et les gestes menaçants que Foxley ne cessait de diriger sur lui.

Le bandit exigea que la fiancée de Mac Guffin le servit à genoux, et, tout en goûtant à tout ce qui était sur la table, il la harcelait et l'insultait cruellement.

— Vous ferez bien de me maintenir en belle humeur, dit-il d'un ton goguenard ; le précieus gredin que vous avez ehoisi pour mari est entre mes mains...

Après le souper les femmes furent obligées de servir de l'alcool aux bandits et Foxley ordonna à l'une d'elles d'emplir de blé une des trémies du moulin d'acier et Mac Coy, après avoir en partie délié Mac Guffin, lui commanda de broyer le grain.

— Pas avant de vous avoir vu tous en enfer, dit le prisonnier.

— Oh ! oh ! de la rébellion fit Foxley, en bondissant. Nous allons voir si tu as de la résistance.

Et prenant une étrivière de cuir, il déchira la chemise de Mac Guffin et se mit à frapper son torse nu avec la lourde boucle. Le malheureux lutta vaillamment, mais, incapable de se débarrasser de ses liens solidement noués, il se remit à outrager son tourmenteur avec des mots qui blessaient son orgueil aussi profondément que la boucle lui déchirait le dos.

Foxley, au comble de la rage, frappa avec un redoublement de fureur, lacérant le dos de sa victime, jusqu'à

ce que le sang coulât à flots par terre et qu'il fût contraint de s'arrêter, à bout de souffle et de force.

— Ah ! brute, continuait Mac Guffin, lâche, je savais bien, rien qu'à ta tête, que tu n'étais qu'un chien de fouettard, mais moi on ne peut pas dire que j'aie jamais fouetté un homme moi-même.

Foxley grinçant les dents sous cette injure — car dans la Nouvelle Galles du Sud un fouetteur est sur le même plan qu'un bourreau — jeta l'étrivière et, grommelant qu'il avait bien pris sa revanche, le laissa tranquille.

Foxley poussa Rashleigh devant lui jusqu'à un hangar où était un cheval.

— Selle-moi cette bête et amène-la à la maison, ordonna-t-il.

Le cheval prêt, quand ils furent tous deux revenus avec lui, Foxley cria à Mac Coy d'amener Mac Guffin qui arriva, les mains solidement liées derrière le dos. Foxley se mit alors en selle et ordonna à Rashleigh de lui apporter un gros ballot de butin. Celui-ci refusa résolument, son énergie revenue, et résista à la grêle de coups que Smith et Mac Coy firent pleuvoir sur lui. Ils finirent par lui attacher le ballot sur le dos et par le lier lui-même par les poignets à l'étrier de leur chef.

Pendant cet épisode on avait laissé Mac Guffin seul et Rashleigh vit la fiancée du prisonnier se glisser hors de la maison un couteau à la main et couper les liens du malheureux, puis disparaître vivement avec lui par la porte aussitôt refermée. Foxley, très occupé à diriger la capture de Rashleigh, leva les yeux à ce moment précis.

— Par tous les diables, hurla-t-il, empoignez-moi ce coquin qui se sauve, et il enfonça les talons dans les flancs de sa monture. Celle-ci, qui était jeune, bondit en avant, entraînant Rashleigh sur une petite

distance, puis ruant et se cabrant, elle lança Foxley par-dessus sa tête et au même moment l'étrivière libéra Rashleigh. Pendant que le cheval s'échappait à toute vitesse, Foxley, se relevant sans avoir de mal, vit que Mac Guffin, après avoir traversé la maison, atteignait presque, en courant comme un fou, le bord de la rivière. Les trois bandits firent feu en même temps, mais sans l'atteindre et Foxley et Mac Coy se lancèrent à sa poursuite.

Le fugitif parvenu à la rivière y plongeait juste à l'instant où les bandits tiraient de nouveau sur lui, et avant qu'ils pussent recharger, il avait grimpé sur la rive opposée, et, avec un cri de défi, disparaissait dans un fourré.

Foxley et Mac Coy revinrent lentement vers la maison, l'air sombre, et furieux de leur échec ; ils tombèrent alors sur Rashleigh qu'ils rouèrent de coups, comme s'il en était cause.

— Allons, maudit animal, je crois que cela suffira pour l'instant, fit enfin Foxley haletant. Et puis nous ferons bien de filer avant d'avoir tout Richmond à nos trousses.

Portant chacun une part du butin divisé en quatre, la petite troupe gagna la rive, et la suivit, s'enfonçant dans les roseaux, avec parfois de l'eau jusqu'à la taille afin de ne laisser aucune trace.

La nuit était déjà avancée quand les bandits se risquèrent enfin à reprendre la route de leur caverne dans les Roches du Nord. Ils y trouvèrent les trois jeunes femmes dans la maison desquelles ils avaient passé la nuit précédente et qui depuis la veille au matin les attendaient pour avoir leur part du butin, car c'est leur vanité qui avait fait décider cette expédition. Leur amour de la parure leur avait fait envier les jolies choses qui, on le savait, avaient été achetées pour le prochain mariage Shannavan. L'entreprise

avait bien réussi pour elles, et quand robes et beau linge furent étalés à leurs yeux admiratifs, elles ne tarirent pas en éloges et en expressions de reconnaissance pour ces hommes qui avaient risqué leur vie et commis de telles infamies afin de satisfaire leur désir.

XIV

Il faisait grand jour quand les bandits furent réveillés par de violents aboiements de chiens. Immobiles, tendant l'oreille, ils entendirent des voix et se rendirent compte qu'ils étaient assiégés par des poursuivants qui savaient que Foxley était dans la caverne. La voix d'un homme, qui semblait le chef, fit taire les chiens puis on l'entendit demander si quelqu'un connaissait la caverne. Une autre voix répondit qu'elle était grande mais n'avait que cette issue.

Puis la voix du chef retentit de nouveau.

— Foxley, nous savons que vous êtes là. Sortez, car nous emporterons plutôt toute la montagne par poignées, s'il le faut, mais nous vous prendrons cette fois, je le jure.

Aucun des bandits ne répondit, mais tous s'empresèrent de charger leur fusil et se postèrent du côté de l'entrée, si basse qu'un homme ne pouvait la franchir qu'en rampant sur les mains et sur les genoux.

La sommation de se rendre fut répétée plusieurs fois, mais Foxley et ses camarades restèrent muets. Puis on aperçut une forme humaine qui se glissait dans la caverne. Rashleigh, toujours sans armes, observait, fasciné par les mouvements qu'il surprénait ; au moment où la tête arrivait en vue, ses oreilles furent assourdies par trois détonations de mousquet simultanées.

Quand la fumée se fut dissipée, il reconnut que la prétendue tête n'était qu'une casquette au bout d'une perche qu'enveloppait de vieux vêtements, et que l'on n'avait évidemment poussée que pour s'assurer si l'ouverture était libre d'obstacles. Une violente et joyeuse clameur leur arriva du dehors, saluant le succès du stratagème.

— Allons, Foxley, cria de nouveau la voix du chef, sortez, sinon nous allons vous enfumer comme des rats.

— Essayez, et que le diable vous emporte, grommela Foxley.

L'homme n'avait qu'une parole, et, quelques minutes après, des nuages de fumée envahissaient la caverne, si vite que, pour éviter l'asphyxie, les habitants ne purent que se jeter à plat ventre, la bouche et le nez tout contre le sol.

Les femmes terrifiées réussirent à garder le silence malgré leur anxiété et bientôt les hommes et elles trouvèrent, bien au delà de l'étroite fente qui servait de cheminée, un endroit où ils étaient à l'abri de la fumée. On entretint le feu dehors pendant près de deux heures avant que ne diminuât la masse de fumée introduite dans la caverne, et on entendait des voix discutant s'il pouvait y avoir encore quelqu'un de vivant. On renouvela la ruse de la perche et de la casquette, mais cette fois les bandits ne s'y laissèrent pas prendre et on la retira. Ensuite on lança une salve de mousqueterie par l'ouverture, mais personne ne fut atteint, car les bandits, prévoyant cela, s'étaient étendus par terre. Alors les assaillants s'enhardirent. Rashleigh vit trois formes ramper par l'ouverture, une un peu en avant des deux autres. Foxley, debout, se glissa à côté de l'entrée et dès que parut la première tête l'écrasa d'un coup de crosse. En même temps Smith et Mac Coy tiraient sur les compagnons du mort,

dont les cris de douleur les firent aussitôt retirer par leurs camarades, tandis que le cadavre restait dans le passage.

Foxley ordonna aux autres de s'étendre et de tirer avec lui par l'ouverture. Après cela on ne perçut plus qu'un murmure de voix mais le feu fut rallumé et la fumée recommença à envahir la caverne. Foxley avait les yeux fixés sur la pente du sommet; ils se mirent, lui et Mac Coy, à façonner de grosses chevilles avec ce qui leur restait de bois à brûler et les enfoncèrent dans les parois pour former des appuis pour les mains et les pieds et permettre de grimper. Quand ce fut achevé, Foxley monta et disparut, puis revint quelques minutes après, tout joyeux.

— Grâce à ce vieux diable, Sophie, dit-il, en pinçant l'oreille d'une des femmes, nous pouvons tous sortir de ce piège aussi aisément que je te baise la main. J'ai été jusqu'au sommet, et je pouvais voir tous ces gredins en dessous de moi, très occupés à entasser du bois dans leur sacré feu, mais eux ne pouvaient me voir. Et il y a un ravin à moins de cent mètres de ce trou. Que nous puissions y arriver sans être aperçus, et nous sommes sauvés.

Sans perdre une seconde il donna ses ordres, monta le premier pour aider les femmes qui suivirent avec Mac Coy derrière elles pour les pousser. Ensuite venait Rashleigh, chargé des provisions, et en dernier Smith.

Dès qu'ils furent dehors, les femmes disparurent, et les bandits avec Rashleigh descendirent vivement par le ravin et ne s'arrêtèrent qu'après avoir mis la colline entre eux et leurs assaillants. Toute la journée, sans halte ni repos, ils allèrent à travers une contrée déserte sans rencontrer une âme. A la nuit ils se jetèrent par terre pour se reposer dans le sombre abri d'un ravin rocheux, n'osant même pas allumer de feu pour se préparer un repas. Ils étaient obsédés par la terreur

d'être découverts, et la lueur des flammes aurait pu trahir leur retraite. En pleine nuit Rashleigh fut réveillé par la voix de Foxley.

— Au secours, à l'assassin ! hurlait-il. J'étouffe, enlevez cette main qui me serre la gorge... Oh !

Ils coururent tous à lui et le trouvèrent en proie à une crise, les yeux grands ouverts, l'écume aux lèvres, les dents serrées et grinçantes, balbutiant, poussant des sons incohérents. Ils lui jetèrent de l'eau, mais à peine cela l'eût-il un peu ranimé qu'il bondit et s'enfuit à toute vitesse. Mac Coy, recommandant à Smith de surveiller Rashleigh, courut après leur chef qu'ils croyaient tous soudain devenu fou. Smith, avec force coups et injures, poussa Rashleigh sur la trace des autres, et cette course insensée dura un jour et une nuit, Foxley allant devant comme s'il avait tous les diables de l'enfer à ses trousses, et forçant les autres à le suivre à une allure épuisante. Ils firent enfin halte au bord de la vallée du Cumaroy, à plus de cent milles du lieu où ils avaient attaqué les Shannavan.

Toute la bande était complètement à bout de forces, et, pour ajouter à leurs misères, le temps se gâta brusquement et la pluie se mit à tomber en véritable déluge. Le tonnerre gronda et l'éclair foudroyant abattit d'énormes arbres, menaçant leur vie à toute minute.

Les misérables, privés d'abri, n'avaient même pas le moyen de détacher des troncs des feuilles d'écorce, ressource ordinaire des broussards australiens, et il leur était absolument impossible d'allumer du feu. Épuisés de fatigue, ils ne pouvaient se reposer que sur un sol inondé ou en s'appuyant contre des arbres qui pouvaient à chaque instant être frappés de la foudre. Leurs vêtements étaient transpercés, tous leurs vivres gâtés, mais ces calamités, ces désagréments n'étaient rien comparés à leur profonde dépression morale.

Rashleigh avait lu jadis qu'une croyance superstitieuse avait été répandue au moyen âge dans la plupart des pays, et assurait que les grands criminels endurcis, arrivés à l'apogée de leur perversité, étaient rejetés comme indignes de la miséricorde divine, en sorte, que durant le reste de leur existence, ils avaient un avant-goût des supplices des damnés après leur mort. C'est de cette façon que Rashleigh, dans les années qui suivirent, interpréta l'étonnante et effroyable conduite de Philip Foxley pendant les trois jours qu'il passa dans les montagnes du Cumaroy. L'âme souillée de crimes, cet homme avait vécu, semblait-il, sans craindre ni Dieu, ni les hommes, puis soudain avait paru plongé dans un abîme de remords. Une phrase de l'Écriture revenait à Rashleigh : « Le méchant fuit quand nul ne le poursuit. » Foxley restait assis, le regard vide et fixé dans l'espace, un violent frisson le secouait tout entier, ou bien il s'abattait sur le sol, délirant qu'on l'étranglait, que des chiens le mettaient en pièces... Vingt fois par jour il avait de ces crises. Smith et Mac Coy le remontaient de leur mieux, il jetait alors sur eux un coup d'œil égaré puis se précipitait droit devant lui à une allure folle, jusqu'à ce que, à bout de forces ou se heurtant à quelque obstacle, il s'effondrât par terre. Pendant trois jours il ne prononça pas une parole raisonnable. L'un ou l'autre de ses complices s'approchait-il de lui, il fixait sur lui un œil vitreux, sans le reconnaître. Cherchaient-ils à l'apaiser par des paroles amicales, son expression devenait furieuse et brusquement il se précipitait sur eux comme pour les assommer.

À la fin du troisième jour, tandis que Foxley était pour un moment tranquille dans un état de demi-conscience, Rashleigh surprit une conversation entre Smith et Mac Coy, d'où il conclut que, persuadés que leur chef était incurablement fou, ils délibéraient pour

savoir s'il ne serait pas expédient de le supprimer. L'idée de Smith était qu'ils devraient tirer à pile ou face pour décider qui d'entre eux le tuerait, puis, la chose faite, ils trancheraient la tête de Foxley et la remettraient aux autorités, en racontant quelque histoire plausible sur la peine qu'ils auraient eue à capturer le fameux bandit. Ce plan, soutenait-il, pourrait assurer la grâce de l'un d'eux au moins. Mac Coy hésita quelque temps mais finit par consentir à réfléchir à ce projet jusqu'au lendemain. La pluie tombait toujours sans discontinuer et les deux conspirateurs se retirèrent dans l'abri primitif qu'ils s'étaient fait avec des branchages.

Rashleigh s'en était construit un à part, mais ne l'eut achevé que le soir du troisième jour et, quand les deux autres se furent installés pour la nuit, il s'étendit et dormit profondément jusqu'au lendemain matin. Il fut réveillé par un bruit formidable et, à travers les parois de sa cabane, il vit Foxley qui saignait abondamment et jurait, en sorte qu'il crut commis le crime comploté la veille. Mais il apprit que le bandit avait fait une fugue insensée, buté contre une racine et était tombé la tempe sur une pierre pointue. Smith et Mac Coy s'efforçaient d'arrêter le flot de sang; mais Foxley en avait bien perdu un quart de litre avant que leur bandage primitif ne fit son effet.

Pendant trois heures Foxley resta étendu, plongé dans la torpeur. Puis il rouvrit les yeux, et il sembla que ce choc lui eût rendu la raison. Il demanda à Mac Coy d'une voix douce et faible où ils étaient, quel jour c'était, et une fois renseigné parut stupéfait de la grande distance parcourue depuis qu'ils s'étaient échappés de la caverne assiégée. La pluie avait enfin cessé, et comme Foxley, après avoir bu un peu d'eau, s'endormit aussitôt profondément, les autres l'imitèrent.

Ils ne se réveillèrent que le lendemain matin. Ils n'avaient eu qu'un vrai repas depuis la caverne, et Foxley, affaibli par sa perte de sang, avait une faim terrible. On décida donc de tâcher de trouver une habitation pour se procurer des provisions. Ils gravirent les rives de la Cumaroy, comptant arriver à un des élevages de moutons qu'ils savaient être disséminés çà et là à droite de la région de Bathurst. Ce ne fut que le lendemain vers midi, après avoir suivi pendant plusieurs heures le cours de la rivière vers le Sud, qu'ils atteignirent une petite hutte entourée d'une cour au milieu d'une clairière naturelle. La porte était ouverte, de la fumée sortait de la cheminée, et les bandits discutèrent la meilleure manière d'approcher sans être vus et de surprendre les habitants. Finalement ils contournèrent la maison jusqu'à ce qu'ils fussent derrière : alors Foxley et Smith, ne prenant que leur fusil et leurs pistolets, se mirent à ramper avec précaution dans l'herbe.

Resté sous la garde de Mac Coy, et couché derrière un tronc d'arbre, Rashleigh voyait nettement la hutte et toute la clairière. Il suivait des yeux les bandits qui approchaient, et, juste au moment où ils atteignaient un coin de la cour, il vit paraître un homme tenant un fouet, qui, allant à une écurie, en fit sortir un cheval tout sellé et bridé. Comme il mettait le pied à l'étrier Foxley et Smith se redressèrent et le visant de leurs fusils lui enjoignirent de s'arrêter sous peine de mort. Mais l'homme, après leur avoir jeté un coup d'œil, sauta en selle légèrement, éperonna son cheval et partit. Il passa à vingt mètres des agresseurs qui, lui criant encore de s'arrêter, firent feu ensemble. Le chapeau du cavalier sauta de sa tête mais il continua sa route sans paraître blessé et disparut bientôt dans les arbres. Les bandits, après avoir rechargé leurs armes et crié à Mac Coy d'amener Rashleigh, pénétrèrent dans la hutte.

Quand ces deux derniers arrivèrent à la porte, les trois habitants étaient déjà à genoux devant Foxley qui, un pistolet dirigé sur eux dans chaque main, les menaçait d'une mort immédiate. Smith, du regard et du geste, indiqua à Mac Coy le dégoût que lui inspirait la conduite de Foxley, et lui fit signe de tirer par derrière sur leur chef. Mais Mac Coy secoua la tête pour exprimer une énergique désapprobation, et se rapprocha de Foxley.

— Dis donc, Phil, prononça-t-il d'une voix calme, ne te mets pas en colère : c'est pour chercher de la nourriture que nous sommes venus. Obligeons ces cochons à nous préparer à manger, car j'ai une sacrée faim.

— C'est toi, Sandy? demanda Foxley, les yeux égarés et fixes ; je croyais que ces cochons-là t'avaient eu et j'allais les abattre pour les en punir.

— Oh ! non, répliqua Mac Coy en riant, je ne suis pas encore pris. Allons, les gaillards, levez-vous et voyons un peu ce que vous avez comme provisions.

Les trois hommes, tremblant, se mirent debout et commencèrent à préparer de la nourriture pour leurs hôtes indésirables. L'un d'eux, très grand, avait une expression rébarbative et lugubre et Foxley fixait sur lui son regard de dément, comme s'il tâchait de se rappeler où il l'avait déjà vu.

— Hé toi, le grand, cria-t-il, comment t'appelles-tu?

— Allen, répondit l'autre en sursautant, William Allen.

— Tu mens, scélérat, gronda Foxley. Tu es le grand Hemenstall qui pendait les rebelles en Irlande, il y a longtemps.

— Sûrement pas, monsieur, répliqua le fermier épouvanté. Je n'ai de ma vie été en Irlande.

— Écoute ça, Sandy, n'est-ce pas un peu raide que

cette grande chenille essaie de me faire passer pour un menteur? Je te dis, continua-t-il les yeux fixés sur Allen, que tu es le gibet ambulante. J'ai entendu mon père parler de toi quand j'étais petit et raconter comment tu circulais avec des cordes, et quand les soldats attrapaient un couple de rebelles, ils les attachaient par le cou et te les jetaient sur l'épaule pour qu'ils fussent étranglés.

— Comment cela pourrait-il être moi, murmura l'autre, je n'ai que vingt-deux ans!

— Répète ça et je t'arrache ta maudite langue, gronda Foxley avec un geste menaçant vers Allen.

— Allons, Phil, intervint encore Mac Coy, laisse tranquille ce grand diable de spectre et viens déjeuner.

Foxley consentit à se mettre à table en posant un pistolet devant lui avant de commencer à manger. Le repas fini, son obsession de dément recommença. Il appela Allen, qu'il persistait à nommer Hemenstall, le força à chanter puis le frappa avec un bâton, sous prétexte qu'il faisait des grimaces. Bientôt, las de ce divertissement, il obligea les trois hommes à danser une gigue et méchamment il leur cinglait les jambes avec un fouet pour activer leur pas et animer la danse. Il continua ainsi jusqu'au coucher du soleil, sourd aux prières de Smith et de Mac Coy, disant qu'ils devraient se hâter de partir avant l'arrivée des forces de police que le cavalier qui s'était sauvé allait sûrement ramener ou envoyer. Il ne répondit d'abord à leurs conseils de fuite qu'avec un rire d'idiot, mais quand, la nuit tombée, ils insistèrent plus énergiquement, il se mit en fureur et leur dit de partir tout seuls. Rashleigh espérait que Foxley s'obstinerait dans son idée et qu'ils seraient pris tous les quatre, mais celui-ci finit par consentir à s'en aller et il sembla que la fastidieuse course de crime en crime fût sur le point de recommencer. Pourtant

quand ils eurent fait environ un mille, le chef dément insista pour passer la nuit dans un fourré confortable et toutes les supplications, tous les avertissements des autres ne purent l'ébranler.

Ils repartirent de bonne heure le lendemain mais, après quelques minutes de marche, ils tombèrent sur un campement d'indigènes dont l'attitude prouvait clairement qu'ils avaient vu approcher les blancs et étaient préparés à les attaquer. Néanmoins les armes à feu des bandits leur donnaient un avantage considérable sur les flèches et les *boomerangs*, et, après un rude combat, les noirs se retirèrent et les rôdeurs continuèrent leur fuite, non sans que les indigènes, les suivant par derrière et sur leurs flancs, ne lançassent à l'occasion une flèche, sans d'ailleurs blesser personne.

Dans l'après-midi les noirs parurent fatigués de cette poursuite, et, quand deux heures se furent écoulées sans qu'ils donnassent signe de vie, la bande fit halte pour la nuit et prépara en hâte un repas. Mais à peine avaient-ils commencé à manger que l'air s'emplit soudain de cris sauvages et qu'une grêle de flèches et autres projectiles s'abattit sur eux. Rashleigh et Smith tombèrent, sans être sérieusement blessés. Mac Coy et Foxley bondirent et tirèrent sur les buissons où se cachaient les noirs. Des cris de douleur prouvèrent que les coups avaient porté et les bandits rechargèrent leurs armes et firent feu de nouveau. Le danger et l'excitation de l'action semblaient avoir dissipé la folie de Foxley. Avec une grimace de satisfaction il prit un brandon dans le feu du camp et, invitant les autres à l'imiter, il incendia l'épais fourré où étaient tapis les noirs.

Smith et Mac Coy ramassaient des branches enflammées et, courant çà et là, mettaient le feu en différents endroits des broussailles, si bien que le feu

jaillit sur une douzaine de points du sous-bois desséché. Le vent qui soufflait propageait rapidement l'incendie qui enveloppait les indigènes, dont les hurlements d'épouvante dominaient la rafale. Les arbres flambèrent bientôt comme des torches gigantesques, et le feu ronflait, crépitait et sifflait, provoquant par moments des explosions qui ajoutaient à la terreur et aux angoisses de la scène.

Quelques-uns des indigènes plus hardis s'élançèrent hors de la fournaise. Deux ou trois furent abattus et le reste, pris de panique, s'enfuit dans la direction du camp. Quand le feu eut dévoré les environs immédiats, on le vit gagner vers l'Est où sa lueur éclairait le ciel sur des milles de longueur.

Tandis que Rashleigh contemplait ce spectacle, épouventé de voir jusqu'où allaient ces hors-la-loi, bouleversé à la pensée des souffrances humaines probables et des pertes dues au sinistre, Foxley éclata de rire.

— On dit que chat échaudé craint l'eau froide, fit-il durement, si c'est vrai nous pouvons souper sans craindre que ces noirs reviennent nous déranger.

— Ce n'est pas si sûr que ça, objecta Mac Coy. Ils pourraient bien vouloir se venger. J'ai entendu dire que les noirs dans cette région poursuivent un ennemi sur des centaines de milles pour avoir chance de lui rendre la pareille.

— Eh bien, peut-être, répondit Foxley d'un ton léger; nous n'avons qu'à nous tenir bien sur nos gardes. Mais je ne crois pas probable qu'ils essaient encore de nous surprendre à travers les fourrés après la leçon qu'ils ont reçue. — Et en effet le reste de la nuit ne fut pas troublé.

Ils furent sur pied de bonne heure le lendemain matin, et vers dix heures ils s'inquiétèrent d'entendre les aboiements de plusieurs chiens. Tous les hommes, sauf Rashleigh, savaient quelle menace c'était pour

leur sécurité. Ils connaissaient le pays et n'ignoraient pas qu'il n'y avait pas une habitation de blanc dans un rayon de trente milles.

— Par Dieu, s'écria Smith, le vent souffle du Sud, c'est-à-dire du côté de Bathurst. Ces chiens viennent de cette direction-là, et à Bathurst ils ont des limiers dressés pour la chasse à l'homme. J'ai aidé moi-même à suivre avec eux des noirs à la piste. Voilà ce que ça signifie : ils sont à notre recherche avec des limiers.

Les aboiements qui devenaient de plus en plus forts confirmaient cette supposition, mais tout ce qu'ils pouvaient faire c'était de se tenir prêts à affronter quiconque pouvait marcher contre eux. Leurs hésitations cessèrent bientôt quand ils virent paraître plusieurs hommes bien armés qui avançaient derrière des chiens de meute, et des noirs dont les cheveux brûlés, les cicatrices prouvaient qu'ils faisaient partie de la tribu qui avait attaqué les bandits la veille.

Foxley, sans laisser voir aucune crainte, surveillait l'approche des poursuivants avec une expression de haine et de défi.

— Ils ont en effet des limiers, dit-il, et jetant un regard aigu sur les cavaliers, il ajouta : — Voici à la tête de la troupe ce maudit Mac Guffin flanqué des jeunes Shannavan.

Une expression désespérée s'alluma dans ses yeux.

— Je ne sais pas ce que vous comptez faire, dit-il aux autres d'une voix que la fureur contenue rendait rauque, mais ils ne m'auront jamais vivant et je ne serai pas le seul tué.

Mac Coy et Smith jurèrent tous deux de mourir en combattant, et les trois bandits se serrèrent la main et se préparèrent à la bataille. Ils ne s'occupèrent pas de Rashleigh qui gagna en rampant un fourré et s'étendit derrière un tronc d'arbre, d'où il pouvait tout observer sans être vu.

Le point qu'ils avaient choisi était élevé, une vallée peu profonde les séparait de leurs adversaires et le terrain devant eux était presque complètement nu. Mac Guffin le premier aperçut les hommes qui l'avaient torturé.

— Les voilà enfin, ces chiens de ravisseurs... hurrah ! cria-t-il d'une voix joyeuse. Abattons ces brutes, mes amis.

Et tout en parlant il déchargea son fusil sur Foxley mais le manqua, car chacun des bandits avait choisi un arbre pour se mettre à couvert.

Les deux jeunes Shannavan et les deux policiers montés qui les suivaient s'associèrent au cri de joie de Mac Guffin. Ils tirèrent une salve puis, jetant leurs carabines, les agents tirèrent leurs sabres et se lancèrent au galop sur les bandits qu'attaquaient en même temps par derrière une troupe de noirs armés de lances et de *boomerangs*. Peu leur importait d'ailleurs que la retraite leur fût coupée, car ils ne songeaient pas à la fuite. Foxley, sans céder un pouce de terrain, lança à son tour un cri de sa façon en réponse à celui de Mac Guffin.

— Ne tirez pas avant que ces gueux-là ne soient tout près, ordonna-t-il à ses deux compagnons.

Il attendit que Mac Guffin fût sur le point de lui passer sur le ventre pour décharger son arme et renversa ainsi la monture et le cavalier. Celui-ci, cependant, n'était pas blessé, car, devinant l'intention de Foxley il avait, en l'arrêtant brusquement, fait cabrer son cheval, en sorte que l'animal reçut la charge en plein dans la tête qui fit bouclier devant son maître.

Mac Guffin était encore à genoux quand Foxley se rua sur lui pour l'assommer d'un coup de crosse. Mais le cadet des Shannavan lui fit sauter le fusil des mains et le renversa à terre avec le sien qu'il agitait comme une massue.

Mac Guffin bondit sur Foxley et ce fut une lutte acharnée. Le jeune Shannavan tournait autour d'eux dans l'espoir de donner le coup de grâce, mais il n'osait ni frapper ni tirer, craignant d'atteindre son ami. Les deux hommes luttèrent plusieurs minutes sans qu'aucun pût prendre l'avantage, jusqu'à ce que Foxley réussit à saisir Mac Guffin à la gorge et à le maintenir sous lui. Mais ce succès causa sa perte. Tandis qu'à genoux il s'efforçait d'étrangler son ennemi gisant, un des policiers lui asséna de son lourd sabre un coup qui lui fendit le crâne : Foxley mourut sans pousser un gémissement, mais si forte était son étreinte sur la gorge de Mac Guffin qu'il fallut lui trancher le poignet droit et desserrer les doigts un à un.

Pendant cette lutte, Smith avait abattu l'autre policier mais avait reçu lui-même un coup de sabre mortel du premier, celui dont l'intervention opportune avait sauvé Mac Guffin. Mac Coy, qui avait légèrement blessé l'aîné des Shannavan, fut renversé par le plus jeune, et, après une furieuse résistance, désarmé et arrêté.

Mac Guffin fut assez long à se remettre de l'étreinte de Foxley et quand il put se relever, il apostropha le cadavre du bandit : — Misérable, dit-il avec véhémence, je me suis enfin acquitté de mon vœu.

Et dans la violence de son exaltation il frappa le cadavre du pied, puis apercevant Mac Coy, un flot de haine l'envahit au souvenir de la terrible nuit et de ses atrocités : ramassant le fusil de Foxley il se précipita sur son complice. L'homme qui tenait celui-ci le lâcha et Mac Coy aussitôt, tirant un pistolet caché sur sa poitrine, fit feu à bout portant sur Mac Guffin qui s'écroula, tandis que le policier renversait Mac Coy. Cela mit fin au combat.

Les noirs n'avaient pas pris part à la bataille après avoir lancé leurs premiers projectiles, mais ils

avaient cherché alentour le quatrième homme qu'ils savaient faire partie de la bande. Ils trouvèrent Rashleigh et l'amènèrent juste au moment où le jeune Shannavan et le policier achevaient de soigner la blessure de Mac Guffin. Aussitôt reconnu, il eut beau protester qu'il n'était qu'un prisonnier aux mains des bandits, on lui passa les menottes.

On attacha les corps de Foxley et de Smith sur un cheval, celui de l'agent tué sur un autre. Mac Guffin et Mac Coy, leur blessure sommairement bandée, furent pris en croupe chacun par un cavalier et les deux Shannavan fermèrent la marche.

Le sinistre cortège atteignit Bathurst le troisième jour, et Rashleigh et Mac Coy furent emprisonnés séparément.

L'enquête eut lieu deux jours après ; Mac Guffin y parut sur un brancard et Mac Coy attaché dans un fauteuil. On rendit un verdict de légitime défense pour la mort de Foxley et de Smith, de meurtre volontaire pour celle du policier, contre Philip Foxley, Christophe Smith et André Mac Coy, ce dernier devant être jugé à la prochaine session de la Cour criminelle suprême à Sydney.

Rashleigh, qu'aucun des témoins n'avait vu durant la rixe, et qu'on avait trouvé sans armes une fois tout terminé, fut ensuite interrogé par un magistrat et cité à comparaître en même temps et au même lieu que Mac Coy, pour banditisme et vols, crimes punis de mort par pendaison.

XV

Il s'écoula des semaines avant que Mac Coy fût assez bien pour entreprendre le dur voyage de Sydney et Rashleigh resta en prison jusqu'à ce que les doc-

teurs eussent déclaré le premier en état de partir. On les fit alors monter, chargés de lourdes chaînes, dans un chariot, escorté d'un peloton de police montée et Rashleigh fut surpris de l'attitude bienveillante de la foule assemblée pour assister à leur départ. Les femmes en particulier semblaient profondément touchées par la pâleur de Mac Coy et son évidente faiblesse, et on les combla de cadeaux, d'argent, de tabac, d'alcool et de provisions.

On ne pouvait voyager que lentement à cause de l'état de Mac Coy, et le trajet de trois cents milles jusqu'à Sydney dura dix jours ; on passait les nuits dans les cachots des baraquements qu'occupaient les équipes des forçats occupés aux routes qu'on ouvrait alors dans tout le pays. A tous les camarades qui lui témoignaient leur sympathie pour le sort qui l'attendait, le bandit, qui n'avait aucun repentir, répondait :

— Je l'aurai eue courte mais bonne, et j'aime cent fois mieux être pendu que de peiner comme un esclave ainsi que vous le faites. Pourquoi ne vous conduisez-vous pas tous en hommes ? C'en serait bientôt fini de vos tyrans.

Un surveillant demanda au caporal commandant l'escorte pourquoi il ne s'opposait pas à des propos de ce genre, à ces provocations ouvertes à la révolte.

— Bah ! répondit l'autre avec un bon rire, le pauvre bougre n'a plus si longtemps à vivre et à parler. Qu'il débite donc tout ce qu'il lui plaît. Et puis, camarade, tu ne sais donc pas que plus il y a de fugitifs, plus on touche de primes pour les reprendre ? Qu'est-ce que deviendrait la police montée sans les rôdeurs de brousse ?

Et Rashleigh, en entendant cela, se souvint de l'exploitation des évadés à laquelle il avait assisté à Emu Plains.

Ils passèrent une nuit dans le cachot de Penrith où on reconnut Rashleigh pour un homme récemment parti d'Emu Plains. La foule s'était amassée pour voir ce qui restait de la fameuse bande de Foxley, et parmi les spectatrices étaient les trois femmes qu'ils avaient vues à Richmond, toutes habillées des dé-pouilles des Shannavan. S'approchant du chariot elles exprimèrent leur sympathie à Mac Coy et leurs regrets de la mort de Foxley et de Smith. Les prisonniers furent alors emmenés à la prison et pour la première fois enfermés dans la même cellule.

Au bout de quelque temps un geôlier se présenta et demanda lequel d'entre eux s'appelait Mac Coy.

— C'est vous ? dit-il au bandit avec un sourire engageant. Que donneriez-vous pour qu'une des jolies filles qui étaient tout à l'heure là dehors vienne vous rendre visite ?

Mac Coy offrit une livre, ce qui parut satisfaire l'autre, qui se retira. Dès qu'il fit complètement noir, la porte de la cellule se rouvrit et une jeune femme entra un panier au bras, suivie du gardien, chargé d'objets de literie.

— Voilà votre sœur, jeune homme, dit-il, en se débarrassant de son fardeau, et voilà tout ce que je peux vous fournir en fait de lit. Il faudra donc vous en arranger pour le mieux.

Et il ressortit en verrouillant soigneusement la porte. Rashleigh se tint à l'écart dans un coin pendant que Mac Coy et la jeune fille s'entretenaient quelque temps à voix basse. Bientôt ils allumèrent une bougie et la femme sortit de son panier des vivres et deux bouteilles d'alcool dont elle invita Rashleigh à venir prendre sa part. Il refusa d'abord avec brusquerie.

— J'espère pourtant que vous n'êtes pas fâché contre moi, dit-elle, et si Sandy et vous avez échangé quelques mots et quelques coups, ce n'est

rien. Vous pouvez sûrement oublier tout ça, d'autant que vous n'avez plus bien longtemps à être ensemble, ni avec personne d'ailleurs.

Mac Coy ajouta son invitation à celle de la femme et Rashleigh finit par consentir à partager leur repas, au cours duquel elle dit que cela lui rappelait la dernière nuit d'un ancien ami à elle, nuit qu'elle avait passée avec lui dans la prison de Windsor avant d'apprendre qu'il avait été tué d'une balle, le lendemain matin, comme il tentait de s'évader. C'était un type de femme comme Rashleigh n'en avait jamais rencontré, acceptant avec calme et comme une chose toute naturelle l'idée que, bientôt, l'homme qu'elle était venue voir serait pendu. Elle parlait franchement de son sort et l'exhortait « à mourir comme un brave garçon, sans dénoncer personne. »

Rashleigh en conclut que sa visite était inspirée tout autant par le souci de sa propre sécurité et de celle de ses amis que par amitié pour Mac Coy. Elle était très anxieuse d'avoir l'assurance qu'aucun des deux hommes ne révélerait qu'elles avaient reçu les bandits chez elles et accepté les objets volés aux Shannavan, objets dont elle portait une partie sur elle. Quand Mac Coy lui eut promis le silence là-dessus, elle essaya de lui persuader de parler haut et clair en faveur de Rashleigh, en établissant la vérité sur sa situation dans la bande de Foxley.

— Le diable m'emporte si j'en fais rien, dit Mac Coy avec un juron. Non, non, Sophie, que cette sale vermine meure et ne puisse ainsi pas raconter d'histoires.

La femme n'insista pas, satisfaite d'avoir gagné l'amitié de Rashleigh en faisant cette proposition et de s'être ainsi assurée qu'il ne la dénoncerait pas. Quand ils eurent vidé les deux bouteilles d'alcool, tous trois s'étendirent pour dormir.

Le lendemain matin la femme prit gaiement congé de Mac Coy, promettant de le rejoindre à Sydney dans un jour ou deux; Rashleigh lui jura qu'il ne deviendrait jamais un indicateur pour la police et elle partit.

Deux jours après, les prisonniers arrivaient à la prison de Sydney où ils rejoignaient le pire rebut de l'armée du crime. Newgate était déjà assez sinistre, mais était propre et luxueuse en comparaison du séjour où se trouvait maintenant Rashleigh. Cent vingt hommes s'entassaient dans une salle de quarante pieds de long sur vingt de large. La plupart étaient aussi souillés de corps que d'âme et, à la pensée que, s'il échappait au gibet, il aurait sans doute à passer le reste de sa vie dans un endroit de ce genre, Rashleigh sombra dans le plus affreux désespoir.

Un matin qu'il prenait de l'exercice dans la sombre cour de la prison, il entendit crier son nom et fut conduit au parloir. Il y trouva Mac Guffin accompagné d'une jeune femme qu'il croyait reconnaître, et celui-ci vint en aide à sa mémoire :

— Voici ma femme, mon garçon, qui, jeune fille, s'appelait miss Shannavan.

— Oui, ajouta celle-ci avec empressement, et je suis venue vous voir parce que je n'ai pas oublié quel affreux coup vous avez reçu de ce misérable qui a été tué, pour avoir essayé de nous sauver ma sœur et moi.

Elle éclata en sanglots au souvenir de cette épouvantable nuit, et son mari, l'entourant de son bras, dit à Rashleigh :

— Nous vous avons apporté quelques douceurs. Je n'ai pas vu porter le coup dont parle ma femme, mais je la crois parce que je n'aurais pas échappé, je le sais, à cette bande si vous n'aviez pas fait l'entêté avec Foxley. Si je peux vous être bon à quelque chose dans votre procès, comptez que je le ferai avec plaisir.

Après leur départ Rashleigh se mit à espérer, car le témoignage de Mac Guffin lui semblait devoir être d'une grande utilité.

Le jour du procès arriva enfin. Mac Coy comparut le premier, et, loin de se défendre ou de s'excuser, vomit les injures les plus grossières contre le tribunal, interrompant par ses outrages la lecture de la sentence, jusqu'à ce qu'enfin quatre vigoureux agents l'entraînassent dehors.

Puis ce fut le tour de Rashleigh, accusé d'avoir assisté et aidé à un vol à main armée, alors qu'il était un forçat en rupture de ban.

On reçut alors la déposition d'un des habitants de la hutte sur le Cumaroy, et elle fut renforcée par celle de Mac Guffin au sujet de son arrestation. Rashleigh, invité à se défendre, raconta comment il avait été, en s'évadant, capturé par les bandits, et en appela à Mac Guffin pour déclarer tout ce qu'il avait vu prouvant qu'il n'était qu'un agent contraint et forcé de ceux-ci. Mac Guffin rapporta ce qui s'était passé chez les Shannavan et jura que Rashleigh ne portait pas d'armes au moment de la lutte qui avait abouti à son arrestation.

Le président résuma les débats et laissa au jury le soin de décider s'il était possible que l'accusé eût été forcé de rester si longtemps avec ces scélérats contre son gré, et qu'il n'eût pas pu se sauver. Après une très brève délibération le jury rapporta un verdict de culpabilité, qui fit sur Rashleigh un effet tout à fait analogue à celui de sa première condamnation capitale.

Ses sens furent engourdis au point qu'il n'entendit pas un mot de l'éloquent discours du juge prononçant la sentence, et que, perdant toute notion de temps et de lieu, il suivit docilement le geôlier qui l'emmenait. Il resta quinze jours dans cet état de prostration, et ne put jamais se rappeler le moindre incident de cette

période. Il ne reprit pleinement conscience que le jour fixé pour son exécution.

C'est par une matinée radieuse que l'aumônier vint le prendre à sa cellule pour l'accompagner à l'échafaud. Jusque-là son esprit était engourdi, mais la vue du bourreau qui passait lui donna une secousse qui le réveilla : il entendit et comprit ce que lui disait le religieux, et quand le gardien chef vint le prendre doucement par le bras pour l'emmener, il ne fit aucune résistance.

Il sortit au soleil et pendant quelques moments contempla, ébloui, la mer bleue et le paysage lumineux qui entourait Port Jackson, puis le lugubre cortège se forma et se mit en mouvement. Mac Coy marchait le premier, soutenu par deux ministres presbytériens, Rashleigh suivait, accompagné du pasteur protestant et du brave geôlier; avec eux marchaient aussi le shérif et les fonctionnaires de la prison ainsi que quelques personnes venues pour assister à l'exécution. Avec les ecclésiastiques, qui ne cessaient de les exhorter, les condamnés pénétrèrent dans l'enceinte du gibet qu'entouraient des rangées de prisonniers enchaînés, amenés là pour voir pendre leurs camarades.

Ils atteignirent le pied de la potence et le geôlier, qui avait soutenu Rashleigh à bout de nerfs, le quitta un instant. Aussitôt celui-ci chancela, pris de vertige, et serait tombé si le bourreau ne l'avait pris par le bras, en lui disant doucement :

— Du courage, mon vieux, ce ne sera pas long.

Cette rude exhortation et le contact de l'odieuse exécuter rendirent du moins un peu d'énergie à Rashleigh. Mac Coy était déjà sur la plate-forme et Rashleigh, dans un dernier effort pour se montrer un homme, gravit les marches presque en courant.

A quelques pieds de lui se dressait le mur de la pri-

son en dehors duquel était massée une foule d'habitants venus là comme à un divertissement. Leurs propos et leurs rires se mêlaient aux paroles des aumôniers très occupés à persuader aux condamnés qu'ils pouvaient espérer le salut. Rashleigh regardait ces gens les yeux troubles, sans ressentiment, mais se demandait pourquoi ils étaient là.

En tournant la tête, il vit que Mac Coy avait déjà la corde autour du cou et que, suivant l'usage, l'exécuteur lui tendait la main pour serrer la sienne. A sa grande stupeur il vit Mac Coy lancer tout le poids de son corps en avant contre le bourreau avec une telle force que celui-ci vacillant tomba de la plate-forme sur le dallage, à seize pieds plus bas.

— Voilà, hurla Mac Coy, et j'espère bien t'avoir cassé le cou.

Des applaudissements éclatèrent parmi les forçats assemblés, et, sans autre avertissement, la trappe s'enfonça sous les pieds de Mac Coy.

Le bruit qu'elle fit en s'ouvrant fut le dernier qu'entendit Rashleigh de bien des semaines. Il revint à lui dans un lit de l'hôpital de la prison pour apprendre qu'il avait été gracié sur l'intervention de Mme Mac Guffin qui avait été en personne implorer le gouverneur en sa faveur. Sa peine avait été commuée en trois ans de travaux forcés au pénitencier de Newcastle.

XVI

Ce ne fut qu'après une seconde session que Ralph Rashleigh fut trouvé en état d'être envoyé à Newcastle. Le jour venu, avec cent trente autres malheureux, il fut chargé de fers pesants et rivé à une longue chaîne, puis conduit sous une forte escorte au quai

d'embarquement où un petit caboteur colonial, appelé l'*Alligator*, était amarré.

Les prisonniers furent embarqués et dépouillés de leurs vêtements avant d'être envoyés dans la cale, lestée d'une couche de galets. A mesure que chaque homme arrivait en bas, il était rivé par ses fers à une chaîne solidement fixée aux poutres. Il lui était impossible de marcher ou même de se tenir debout, la cale n'ayant pas plus de trois pieds et demi de haut, et elle était si petite que tous les condamnés entassés ne pouvaient que se tenir étendus sur le côté, corps contre corps. La chaleur y était intense et la vapeur qui s'exhalait de tous ces malheureux en transpiration montait en nuage à travers l'écouille, comme d'un brasier.

Rashleigh, qui avait lu des récits sur la traite des esclaves, savait maintenant qu'on n'en avait pas exagéré les horreurs. Sa seule consolation était de penser que le voyage n'étant que d'une centaine de milles, sa torture ne durerait pas longtemps.

La traversée de l'*Alligator* fut de quarante-huit heures par gros temps, si bien que les malheureux dans la cale furent presque constamment dans l'eau qui embarquait. Pour toute ration ils eurent un demi-biscuit moisi par tête et de l'eau, et restèrent rivés à leur chaîne, sans répit d'aucune sorte, gisant dans leurs excréments, dans un état qu'on aurait jugé malsain pour du bétail.

Les prisonniers furent enfin débarqués, infects et puants, à Newcastle où ils furent heureux de faire dans la mer les ablutions obligatoires, après quoi on leur rendit leurs vêtements. Puis ils furent passés en revue par le commandant militaire, homme d'une sévérité si impitoyable qu'elle lui avait valu le surnom de « Roi de la rivière du charbon ». L'inspection terminée, les hommes furent divisés en équipes et en-

voyés à différents endroits ; Rashleigh fut désigné avec soixante-dix autres pour travailler dans la « vieille mine », ainsi appelée pour la distinguer d'une autre récemment ouverte.

Un surveillant à l'air rébarbatif les reçut à l'entrée de la fosse et appela son scribe pour qu'il prit le signalement de ses nouvelles victimes. Celui-ci, créature d'aspect misérable, remplit son office en tremblant de peur sous les menaces de son supérieur, après quoi les hommes furent descendus au fond dans une cage.

Rashleigh ouvrait de grands yeux dans l'obscurité, très surpris par l'étrangeté de la scène. A la base du puits s'ouvraient sept galeries basses vaguement éclairées par de petites lampes, mais à l'extrémité de chacune brillait une lueur, et il apercevait dans la pénombre, tels des tableaux de l'enfer, des groupes d'hommes qui travaillaient fiévreusement, et redoublaient d'effort à la vue du surveillant exécuté qui avait amené les nouveaux ouvriers. A peine sorti de la cage, cette brute critiqua la façon dont avait été chargée une berline, frappa les hommes, en les injuriant, d'un énorme gourdin, les renversa, puis les força à se remettre au travail sous les coups. Après cela, hors d'haleine, il divisa les nouveaux venus en équipes de seize et donna à chacune une berline. Il les conduisit alors par une galerie à un large espace découvert, où brûlaient de grands feux de charbon à la lueur desquels des mineurs cassaient des masses de minerai. Devant un énorme tas, le surveillant appela le porion de cette section.

— Prenez-moi en main ces nouveaux copains, ordonna-t-il brièvement, et mettez-les au travail.

Leur besogne consistait à emplir les berlines, à les trainer jusqu'au puits et à les y décharger. Ils s'y mirent sur-le-champ et continuèrent sans arrêt jusqu'à la nuit, sous les coups et les menaces de leur contre-

maître ; alors chacun reçut une petite ration de maïs bouilli, un morceau de bœuf salé et de l'eau. Ils dormirent nus, n'importe où dans les galeries ; la chaleur était si forte que le moindre vêtement eût ajouté à leurs souffrances. Aucune couchette ne leur était fournie, mais ceux qui n'étaient pas trop épuisés pour en faire l'effort pouvaient amasser assez de poussier pour s'arranger un lit confortable. Les mineurs forçats restaient au fond toute la semaine ; le samedi après-midi on les remontait pour qu'ils pussent se laver eux et leurs vêtements dans l'eau de mer. Leurs habits une fois secs, on les conduisait aux baraquements des forçats et on les y enfermait jusqu'au lundi matin.

A son premier bain du samedi, Rashleigh remarqua qu'il n'y avait guère d'anciens dont le dos ou les fesses ne portassent des marques de fouet. Aussi dit-il à l'un des hommes que les punitions semblaient abondantes à Newcastle.

— Ah ! ça c'est une chose qui ne manque pas, répondit l'autre en riant, et tu t'en apercevras bientôt, car c'est demain jour de paye.

Rashleigh ne posa pas d'autres questions et bientôt, avec environ cinq cents autres, il fut enfermé dans une grande salle où ils passèrent la nuit par terre. Le dimanche, dès l'aube, les cris violents d'un fonctionnaire les réveillèrent, et on les conduisit dans la cour autour d'une série de triangles où l'on attachait les hommes qui devaient être fouettés. Un scribe se tenait assis devant une table et quatre fouetteurs restaient debout à côté des triangles, chacun gardant une quantité de mèches posées sur un banc. La signification de cette réunion était claire pour Rashleigh et il attendit plein d'appréhension, tandis qu'un cliquetis d'armes et un roulement de tambour annonçaient l'approche du commandant. On fit ouvrir les rangs des forçats, et l'officier en grande tenue,

escorté par la garde, gagna sa place à la table.

— Ouvrez l'œil, les gars, chuchota un copain à côté de Rashleigh, le singe a mis son uniforme de campagne, alors ça va être un vrai jour de bataille.

Le scribe ouvrit son registre et on appela le surveillant des mineurs. Celui-ci salua gauchement le commandant et tendit sa liste de punitions.

— Charles Chattey, appela un des fouetteurs.

Un petit Londonien aux jambes de basset s'avança.

— Qu'a-t-il fait? interrogea le commandant.

— Il a négligé son travail, Votre Honneur, répondit le surveillant.

— Cent coups.

— Le petit « cockney » fut dépouillé de ses vêtements et attaché à l'un des triangles, tandis que trois autres forçats étaient jugés en trois minutes et liés, nus, aux autres triangles. A un signal, le tambour se mit à battre lentement, marquant le rythme pour les coups de fouet qu'appliquaient les plus vigoureux des forçats tombés assez bas pour s'offrir volontairement comme fouetteurs. Méprisés et exécrés par leurs camarades, ces hommes étaient tenus en suspicion par les autorités, qui ordonnaient toujours à un agent de police de se tenir derrière chacun d'eux, avec mission d'intervenir vigoureusement avec un bâton, si le fouetteur semblait se relâcher et frapper moins durement le condamné.

Cette orgie de punitions continua pendant des heures jusqu'à ce qu'au moins cinquante hommes eussent été flagellés; la plus faible punition était de soixante-quinze coups; le commandant prit un plaisir évident à stimuler, par des menaces de châtiments, les fouetteurs harassés. Quand, un peu après neuf heures, les forçats furent congédiés, on leur donna comme déjeuner du blé bouilli et une demi-livre de viande préparée tant bien que mal, ce qui représen-

tait la ration complète de chacun pour une journée.

Rashleigh remarqua que, dans ces prétendus examens, on se dispensait de la formalité du serment et que les pauvres diables accusés d'un crime n'étaient même pas invités à se défendre. Les surveillants formulaient simplement leurs plaintes, que l'on tenait pour prouvées, et la condamnation au fouet suivait automatiquement. On leur refusait à la fois toute justice et toute humanité.

Pendant une semaine encore, Rashleigh continua sa tâche fastidieuse, chargeant et charroyant du charbon au fond de la mine, stimulé par les coups et les menaces des surveillants, puis il remonta avec les autres le samedi et vit donner quatre mille coups de fouet le dimanche. La troisième semaine il passa dans un groupe qui avait pour besogne de livrer chaque jour, à l'ouverture du puits, une quantité fixée de charbon; s'il en manquait, les hommes étaient fouettés jusqu'à ce qu'ils eussent fourni la moyenne demandée. Il passa ainsi neuf mois dans un labeur misérable, recevant en tout six cent cinquante coups de fouet, pour des fautes surtout inventées par le caprice de ses surveillants, jusqu'au jour où, à l'habituelle cérémonie du dimanche, il fut traîné devant le commandant et accusé par le surveillant chef de la mine de paresse incorrigible. Par habitude, et sans pouvoir se défendre, il reçut cent coups et fut envoyé le lendemain travailler nu, de l'autre côté de la rivière, dans l'équipe des chauffourniers.

Le lendemain donc, en exécution de la sentence, Rashleigh fut mis nu, sauf un lambeau de chemise qu'on l'autorisa à garder pour la décence, et fut chargé d'une seconde paire de fers aux jambes, qui s'ajouta à ceux qu'il portait depuis son arrivée à Newcastle. On l'embarqua sur un chaland à chaux, sous la garde d'un agent, et il fut conduit sur la rive nord de la

rivière à charbon, région stérile et rébarbative, composée de dunes de sable tachetées çà et là d'une couche d'herbe rare et de buissons rabougris. La situation des chauffourniers était encore plus misérable que celle des mineurs, car dans le quartier des mineurs la nudité du sol était du moins égayée par un ou deux jardins.

Le camp des chauffourniers se composait de deux rangées de hangars entourés d'une haute palissade faite de bois d'arec (palmier d'Amérique). Ces forçats-là étaient des exilés, des parias parmi les criminels dont ils provenaient, car on n'envoyait là que les débiles, les vicieux, les indomptables. Quand Rashleigh arriva, ils étaient occupés à charger des bateaux de coquilles que l'on brûlait, pour faire de la chaux vive. Cela se faisait au moyen de paniers que les forçats remplissaient puis portaient, à travers les brisants, jusqu'aux bateaux où on empilait les coquilles.

On remit aussitôt un panier à Rashleigh avec ordre d'accompagner ses camarades. Il demanda au surveillant l'autorisation de faire un autre travail, donnant comme raison l'état douloureux de son dos, encore à vif après les cent coups de fouet reçus la veille. Celui-ci, affectant la bienveillance, demanda à voir la plaie dont Rashleigh souffrait, et quand Rashleigh enleva doucement le lambeau d'étoffe dont il s'était pansé, la brute lança sur les cicatrices une poignée de chaux et lui appliqua un violent coup de bâton au même endroit.

— Au travail, sale chenille, hurla-t-il, si tu ne veux pas que je t'arrange encore dix fois mieux.

Rashleigh ramassa son panier et entra dans l'eau salée qui fit siffler la chaux dans ses blessures envenimées, tandis que le sel semblait mordre les coupures à vif laissées par la mèche du fouet. Presque fou de souffrance il n'en fut pas moins obligé de faire le

va-et-vient jusqu'à près de dix heures du soir, quand les derniers bateaux furent chargés et que les malheureux épuisés, affamés, qui avaient été occupés à cette besogne depuis seize heures furent enfin autorisés à aller se reposer dans leurs misérables hangars. Quelques-uns de ces cent cinquante hommes étaient parvenus tant bien que mal à se faire des couchettes d'algues sèches, mais la grande majorité dormait à même sur le bois.

Les conditions d'existence faites aux pauvres êtres émaciés qui étaient condamnés à travailler au camp des chauffourniers étaient à cette époque d'une sévérité incroyable. Le seul vêtement autorisé, aussi bien pendant les chaleurs de l'été que pendant l'âpre froid de l'hiver, était la guenille qu'imposait la décence. Ils portaient tous des doubles fers aux jambes — beaucoup en avaient jusqu'à quatre ou même six, en punition de fautes graves — et à toutes les heures, selon les marées, ils étaient contraints de travailler dans l'eau jusqu'à la poitrine pour décharger leurs paniers dans les bateaux qui avaient de trois à quatre pieds de tirant d'eau. En été tout leur corps pelait, en hiver ils étaient gelés et gercés, réduits à se serrer les uns contre les autres la nuit pour se réchauffer. Leur ration de nourriture par semaine était de trois livres et demie de balle de maïs avec le même poids de mauvais bœuf salé, et encore était-elle réduite par les commissaires surveillants qui volaient librement sur la masse. Les forçats n'avaient aucun moyen de se plaindre de ces détournements à leurs supérieurs immédiats, qui avaient le droit de les punir avec une violence sans frein. Il n'y avait pas d'heures de travail fixes, car les surveillants avaient tout pouvoir de contraindre les hommes à travailler tant qu'ils pouvaient tenir debout, et quatorze heures de labeur par jour étaient chose habituelle.

Mais le comble de la misère pour les chafourniers, c'était le traitement que leur valaient les visites périodiques du commandant du district en tournée. Rashleigh avait appris à Newcastle la passion presque démente de ce despote pour les souffrances à infliger aux malheureux sous ses ordres, et il se doutait que la rigueur des châtimens serait encore pire de ce côté de la rivière, habité certainement par les coquins les plus incorrigibles de tous les déportés.

Le commandant venait toujours avec deux fouetteurs armés chacun de trois ou quatre « chats-à-neuf-queue » et sa méthode était d'aller, dès son arrivée, d'un groupe de travailleurs à un autre, de cueillir le premier pauvre diable venu qui, épuisé, travaillait avec moins d'ardeur que ses camarades, de l'attacher à la barrière voisine et de lui faire administrer au moins cinquante coups. Puis, le dos tout ruisselant de sang, les victimes recevaient l'ordre de reprendre immédiatement leur travail.

Rashleigh avait l'impression que cet homme était absolument pervers. Des scènes et des cris qui éveillaient pitié et répulsion chez tout homme ordinaire étaient pour lui une source de jouissance mauvaise et il avait l'habitude de sauter brusquement sur le fouetteur et de le zébrer de coups de son fouet de chasse afin de frapper plus durement le patient attaché. Il éprouvait un plaisir tout spécial à choisir des hommes dans les équipes qui chargeaient les bateaux et à les faire fouetter jusqu'à ce qu'ils eussent le dos à vif, pour avoir l'amusement de les voir se tordre et d'entendre leurs cris quand il les obligeait à mettre leur panier sur leur dos et à entrer dans l'eau salée qui les brûlait. Ses yeux brillaient devant la douleur causée par la chaux s'éteignant dans le sang des blessures. Plusieurs fois pendant son séjour en ce lieu, Rashleigh vit des hommes se noyer volon-

tairement sous les yeux de leur tortionnaire qui, pour tout commentaire, déclarait que c'était une économie de corde pour le gouvernement et de besogne pour le bourreau.

Ce commandant était, en un sens, victime du système de punitions corporelles poussé à l'extrême qui était généralement pratiqué à cette époque. Le fouet était un procédé de châtimement admis dans l'armée et dans la marine, et depuis quelques années seulement la condamnation d'un marin au fouet avait été abolie. On avait certainement affecté ce commandant à son poste actuel à cause de la réputation qu'il possédait de pratiquer la discipline la plus sévère de toute l'armée; sans parler de la joie étrange qu'il éprouvait à assister à ces exécutions, il croyait sincèrement que le seul moyen sûr de maîtriser les deux mille hors-la-loi qu'il avait sous ses ordres était de les briser corps et âme. Son principe était de les terroriser, et il n'hésitait jamais, quand on lui présentait un nombre insuffisant de délinquants, à choisir dans le tas quelques innocents qu'il faisait frapper en prévision de crimes, qu'ils étaient, à son avis, presque certains de commettre dans l'avenir.

Sa méthode réussissait dans la plupart des cas. Les hommes du camp des chafourniers étaient juste assez nourris pour ne pas mourir de faim, on les faisait toujours travailler au delà de leurs forces débilitées, et leur esprit était continuellement abruti par le système de punitions qui ne leur laissait pas une minute de répit. En trois mois la plupart étaient physiquement brisés et moralement domptés, et devenaient de pauvres débris d'humanité dominés par un seul instinct, le besoin de nourriture. Beaucoup ne cessaient de gémir et de se lamenter pour des aliments et dévoraient n'importe quoi : en plus d'une occasion Rashleigh vit des malheureux retirer des grains des

bouses de vache et avaler avidement ces morceaux nauséabonds.

Tout homme qui avait la chance de recevoir dans sa ration de viande un os à moelle courait un danger. Les yeux avides et envieux de ses camarades le surveillaient pendant qu'il y enfonçait les dents avec voracité et quand, la mâchoire fatiguée, il jetait un fragment de l'os, c'était une lutte sauvage pour s'en emparer. Le second jour de son internement Rashleigh apprit quelle chose terrible peut être la faim.

Il avait jeté un os et, dans la rixe qui s'ensuivit, deux hommes s'en saisirent chacun par un bout, et comme ni l'un ni l'autre ne voulait admettre que son adversaire eût un droit de priorité, on demanda à Rashleigh de décider entre eux. L'homme qui avait perdu et le gagnant s'écartèrent du groupe, et l'heureux possesseur de l'os l'écrasa à moitié entre deux pierres puis, s'asseyant le dos contre un hangar, se mit à le croquer.

Rashleigh regardait ce malheureux avec pitié, se demandant combien il lui faudrait de temps pour être réduit à cette voracité bestiale, quand il aperçut l'autre, le perdant, dressé au-dessus du mangeur et prêt à frapper avec un grand râteau de fer. Rashleigh poussa un cri d'avertissement et bondit en avant pour arrêter le coup, mais arriva trop tard : le râteau s'abattait déjà sur la tête du pauvre diable qui ne s'attendait à rien, avec une telle force qu'il fendit le crâne et fit jaillir la cervelle.

— Ah! ah! Je l'ai maintenant, cria le meurtrier, saisissant l'os à demi rongé, souillé du sang de la victime et, tout en le mettant dans sa bouche, il tendait les mains aux surveillants qui accouraient pour lui passer les menottes. Sa faim était apaisée pour le moment, que lui importait le châtime et la potence?

Rashleigh fut bouleversé d'apprendre, en ques-

tionnant ses camarades, que pareilles atrocités n'étaient pas du tout rares, et l'un d'eux, — venu d'Angleterre sur le même vaisseau que lui — l'engagea à ne jamais réserver une partie de sa nourriture pour un autre repas, car il y en avait plus d'un parmi les vieux forçats qui n'hésiterait pas à le tuer pour une poignée de maïs ou une bouchée de viande pourrie.

Un jour, peu après cet incident, Rashleigh faisait partie d'une équipe occupée à couper du bois pour les fours à chaux, quand un des bœufs attelés à un chariot tomba d'épuisement. Le conducteur essaya, avec force coups et injures, de le faire relever, mais la bête, complètement usée, n'en put rien faire; aussi, la détachant du joug, la laissa-t-on crever sur place, tandis que l'autre bœuf traînait seul le chariot jusqu'aux fours. Rashleigh et les autres, qui avaient guetté la scène, cachés dans le fourré, à peine le chariot fut-il hors de vue, se précipitèrent sur l'animal, l'achevèrent avec leurs haches et découpèrent toute la chair mangeable. Ils firent bien vite disparaître la viande et nettoyèrent leurs haches avant que le surveillant n'arrivât avec le conducteur, et ils contemplèrent, ravis, l'ébahissement des deux hommes qui ne trouvaient que la tête, les pieds et les entrailles de ce qui, une demi-heure avant, était un bœuf maigre mais entier. Toutes les recherches ne firent pas découvrir la cachette de la viande et on n'eut aucune preuve que l'équipe de Rashleigh eût participé au vol, aussi purent-ils pendant plusieurs jours s'accorder le luxe de mâcher subrepticement cette chair dure et crue.

Avant d'être maté par cette terrible discipline, Rashleigh se demandait comment les forçats ne se concertaient pas pour se révolter, quand bien même la tentative devrait entraîner la mort de plusieurs d'entre eux, tout valant mieux que l'existence qu'ils

enduraient. Le suicide, sinon par noyade sous les souffrances affolantes causées par la chaux et l'eau de mer sur les blessures à vif, était aussi inconnu ici qu'il l'avait été dans la vie rude, mais moins effroyable, d'Emu Plains. Les hommes, si désespérée que fût leur misère, étaient trop abattus moralement pour se mutiner ou se supprimer. Leur seule manifestation d'énergie était celle d'hommes affolés par la faim. L'enquête prudente que mena Rashleigh sur les chances possibles de fomenter une révolte lui révéla vite qu'un des grands obstacles au succès était le manque de confiance des déportés les uns envers les autres. On faisait fréquemment des plans d'évasion, mais presque toujours avant que ne fût venu le moment d'agir, l'un ou l'autre des camarades dans la confiance dénonçait ceux qui s'étaient fiés à lui. Un indicateur pouvait d'ordinaire compter sur une récompense quelconque de la part des autorités, et certains même organisaient des tentatives d'évasion avec le ferme propos de trahir leurs camarades, dans l'espoir d'être nommés surveillants ou casés dans quelque autre poste avantageux.

XVII

Un peu plus tard, Rashleigh se trouva un jour au nombre des forçats qu'on avait envoyés couper du bois de manglier destiné à une manufacture de maillets pour casser les pierres à Sydney. La nécessité de choisir les branches convenables obligeait les hommes de l'équipe à errer séparément dans le marais, enfoncés souvent dans l'eau jusqu'au cou. Au cours de ses recherches Rashleigh arriva au bord de la rivière, où il fut saisi de voir une barque à sec sur un banc de

sable, et un peu inclinée sur un côté : ni dans le bateau ni autour il n'aperçut personne.

L'endroit était dérobé à la vue par une pointe de terre qui avançait, couverte de mangliers, Rashleigh put donc avancer tranquillement en rampant et regarder dans le bateau. Il y vit au fond un homme profondément endormi et constata que l'intérieur de cette barque était beaucoup plus spacieux qu'il ne l'avait cru à première vue. Il y avait place de chaque côté du demi-pont pour deux ou trois hommes étendus et pouvant dormir confortablement, et l'embarcation paraissait bien munie de provisions. Le mât, avec sa voile enroulée autour, était allongé sur les bancs de nage et il aperçut dessous les crosses de plusieurs fusils. Son cœur se mit à battre plus vite : il voyait une possibilité d'évasion.

Rapidement et sans bruit il alla retrouver quelques camarades et leur parla de cette occasion miraculeuse ; tous décidèrent de risquer le coup. L'émotion leur échauffait le sang et redonnait du nerf, semblait-il, à leurs carcasses efflanquées, tandis que, les yeux brillants, ils suivaient Rashleigh vers l'endroit où reposait le bateau avec son occupant toujours endormi. Sans perdre un instant ils remirent la barque à l'eau, relevèrent l'ancre et commencèrent aussitôt, grâce au courant rapide, à dériver vers l'embouchure. Ils dressèrent alors le mât et déroulèrent la voile que gonfla une brise fraîche, mettant le cap sur la rive sud pour avoir une île entre eux et le camp des chauffourniers. Dès qu'ils furent ainsi couverts, ils réveillèrent le navigateur qui fut terrifié en se voyant entouré par plus d'une demi-douzaine de squelettes décharnés, de corps nus couverts de boue et de saleté dont la tête était envahie par une broussaille de poils. Un des fugitifs, qui s'était armé d'un fusil, ordonna au pauvre diable de se dévêtir, et ses hardes passèrent

immédiatement à un autre, nommé Roberts, qui, connaissant quelque chose à la navigation, avait été désigné pour manœuvrer le bateau. Les autres s'étendirent sous les plats-bords pour que leur nudité n'attirât pas l'attention de quelque spectateur qui aurait immédiatement lancé la garnison à leur poursuite.

Le timonier, se trouvant suffisamment loin de la baie des chauffourniers, retraversa la rade pour conserver la plus grande distance possible entre le bateau et l'établissement. Les cloches commençaient à sonner dans la ville l'heure du dîner des forçats, et, en les entendant, les fugitifs se rendirent compte que la plupart des habitants de Newcastle seraient chez eux à table quand le bateau traverserait la ville et qu'ainsi il y avait pour eux bien moins de danger d'être vus.

Le vent continuait à être favorable. En réponse à la grêle de questions de ses camarades toujours étendus, leur pilote pouvait leur dire qu'ils passaient devant l'appontement des mines de charbon et que tout semblait bien marcher. Ils furent bientôt par le travers de l'île Nobby, rocher escarpé situé presque au milieu de l'embouchure de la rivière Hunter.

— Souffle, bonne brise, murmura le barreur, encore un mille et nous sommes sauvés.

Il avait à peine dit ces mots avec émotion que de l'île une voix de tonnerre lança : « Ohé, du bateau ! » Oubliant toute prudence dans leur anxiété en entendant cet appel impérieux, deux des fugitifs nus se dressèrent au-dessus du plat-bord pour voir qui les hélait.

L'homme de l'île, un officier venu chasser des oiseaux de mer, les vit et se rendit compte de ce qui se passait.

— Amenez votre voile, cria-t-il, ou je tire sur votre barque.

Les fugitifs ne firent aucune attention à cet ordre et ne répondirent rien à cette menace, l'homme à la barre maintenant soigneusement sa direction.

— Holà ! A l'aide ! Mutinerie !

Tout en criant ainsi l'officier épaula son arme et fit feu, sans résultat, car les plombs firent jaillir l'eau bien en arrière.

Il ne servait plus à rien de se cacher, aussi tout le monde se leva-t-il et Rashleigh constata que tout était maintenant en mouvement autour d'eux. La détonation du fusil de l'officier avait alerté les sentinelles placées aux postes-vigies qui déchargèrent leur fusil, dont le bruit fit accourir du palais du gouvernement le commandant redouté. Il sauta en selle et descendit au galop vers la plage où on le vit nettement, à en juger par ses gestes, injurier un groupe d'hommes affairés à mettre à l'eau un bateau, et leur enjoindre d'aller plus vite.

Un peloton de soldats descendit la colline en courant pour rejoindre son officier, et Rashleigh vit un autre détachement, qui vraisemblablement s'était à la première alerte rendu à la prison, se diriger vers la hauteur derrière l'île Nobby. Les cloches d'alarme sonnaient sans discontinuer et les deux canons placés sur une bande de gazon devant le palais du gouvernement furent chargés à la hâte et tirèrent sur le bateau : un des boulets effleura juste le haut du mât en sifflant, et, après plusieurs ricochets, alla se perdre dans le sable de la rive nord.

Quand ses yeux eurent fini de suivre la course du projectile, Rashleigh remarqua un canot qui, monté par deux hommes, démarrait de l'ilot et se lançait à leur poursuite : c'étaient l'officier qui avait le premier donné l'alarme et évidemment son domestique, mais il était clair qu'ils n'avaient qu'une arme à feu, le fusil dont ils se servaient pour tirer les oiseaux de

mer. Les deux hommes ne leur en donnaient pas moins la chasse, ignorant que les fugitifs étaient bien armés ou ne tenant hardiment aucun compte de ce fait. Leur canot, plus petit et construit pour la course, gagna rapidement sur la barque plus lourde des fuyards, où six d'entre eux étaient maintenant armés des mousquets trouvés à bord. Rashleigh héla l'officier et l'engagea, s'il tenait à la vie, à renoncer à la poursuite, attirant son attention sur les six fusils braqués sur lui. Le jeune enseigne, estimant sans doute qu'il s'était trop avancé pour se retirer sans déshonneur, ne répondit à l'avertissement bien intentionné de Rashleigh qu'en déchargeant son arme dont le projectile atteignit le barreur au bras gauche. Les six forçats tirèrent ensemble et l'ardent jeune homme tomba ensanglanté par-dessus bord. Son domestique fut forcé de renoncer à la poursuite pour repêcher son maître, si bien que les fugitifs purent s'occuper de leurs autres poursuivants.

Les plus rapprochés montaient une baleinière à huit rameurs portant aussi une grande voile. Rashleigh était terrifié par la vitesse à laquelle elle avançait et la confiance qu'il avait dans le succès de son évasion commençait à faiblir. Le commandant, tête nue et lançant alternativement des imprécations et des promesses, debout à l'avant, une carabine à la main, épaulait toutes les deux minutes, comme incapable de contenir sa rage jusqu'au moment où il serait à bonne portée de son gibier. Il ne tirait pourtant pas, se contentant de montrer le poing aux forçats et de vomir des injures à leur adresse.

Trois autres bateaux arrivaient, presque de front, dans le sillage de celui du commandant, contenant tous des soldats, et deux d'entre eux garnis de voiles pour aider les rameurs. Les fugitifs reconnurent bien vite le troisième à son grément particulier pour le redouté bateau-pilote, connu pour le plus rapide de

Newcastle, réputation qu'il soutenait en ce moment par la façon dont il devançait les autres.

A cinq milles environ dans la direction nord que le barreur fugitif suivait résolument, malgré son bras blessé, s'avancait l'extrême pointe de terre qui forme la baie où se jette la rivière Hunter. Partant de ce promontoire une ligne de rochers s'étend vers le large sur près d'un mille, rochers visibles à marée basse et, par gros temps, révélés par des remous et des brisants. La mer était alors pleine mais, même pour l'œil inexpérimenté de Rashleigh, le danger qu'il y avait à courir droit sur les récifs était évident. Rashleigh, épouvanté des conséquences qui semblaient inévitables, se tournant vers Roberts toujours à la barre, lui suggéra qu'il vaudrait mieux gouverner vers le large.

— Je sais ce que je veux, répondit-il avec calme, et je fais pour le mieux.

Sur cette assurance, Rashleigh regarda où en étaient les poursuivants et constata que le bateau-pilote accostait un instant l'embarcation du commandant, prenait celui-ci à son bord, puis se relançait à la poursuite à toute allure. La brise allait fraîchissant à mesure qu'ils s'éloignaient de la côte et le bouillonnement des récifs n'était plus qu'à une faible distance devant eux quand Roberts cria soudain : « Tout le monde à plat ventre ! » Lui-même prouva l'urgence de cet ordre en s'étalant sur le demi-pont, sans lâcher la barre ni quitter des yeux une hauteur qui se dressait juste devant eux.

Une salve de mousquetterie partit du bateau-pilote, quelques-unes des balles déchirèrent la voile des fugitifs puis la voix impérieuse du commandant tonna :

— Amenez votre voile, coquins, et rendez-vous, ou nous vous coulons !

Roberts se redressa sur un genou, passa la barre à

un autre dont il prit le fusil et examina avec soin le silex et l'amorce.

— Maintenant, dit-il, les gars, si nous étions de l'autre côté de ces écueils nous serions sauvés. Il n'y a qu'un passage pour les franchir et je ne crois pas qu'il y ait dans ces bateaux un homme qui le connaisse comme moi. Il faut trouver le moyen d'arrêter ce bateau-pilote : je vais viser le commandant et vous autres tirez sur les élingues de ses voiles. Si une de vos balles touche juste ils seront forcés de s'arrêter. Dites-moi quand vous serez prêts.

Et il attendit leur signal. Alors il cria :

— Et maintenant les élingues, attention ! Feu !

Quand la fumée de la salve se fut dissipée, Rashleigh vit le commandant chanceler, laisser tomber sa carabine à la mer, et s'affaisser dans les bras d'un de ses marins. La voile d'arrière battit un moment au vent puis tomba sur la tête du timonier et des soldats qui se tenaient sur la poupe. Le bateau fit une embardée, ce qui lui évita de se briser sur un rocher qui n'était pas à une longueur d'aviron de son avant.

Le canot fugitif était maintenant en plein dans les brisants et l'eau sautait, écumait et fouettait tout autour si bien que Rashleigh pensait qu'ils touchaient à leur fin. Aucun bateau ne pouvait tenir dans une pareille mer avec des rochers à cinq mètres de chaque côté. Roberts reprit la barre à son remplaçant et dirigea sa barque d'après des points de repère pris sur le rivage, à travers l'ouverture dans les récifs, et la mit relativement en sécurité. A leur gauche s'étendait la terre, à leur droite la pleine mer et Rashleigh éprouva un tel soulagement que, s'adressant à Roberts, il le félicita spontanément de son courage et de sa maîtrise à manœuvrer. A quoi l'autre répondit avec un sourire :

— Nous allons voir immédiatement comment les flics passent, car, par Dieu, ils vont essayer.

Rashleigh vit le canot à huit rameurs se diriger vers la passe dans les récifs et ne put s'empêcher d'admirer le courage de l'équipage qui tira sur les avirons sans broncher dans l'agitation du ressac. Un moment le bateau fit bonne route dans la passe, puis tous ses occupants poussèrent une affreuse clameur que suivit un craquement de poutres, car il était jeté sur les rochers. Des cris pitoyables, des appels éperdus remplirent l'air, dominant le fracas des brisants. Roberts jeta un regard sur la mer en furie. — Ah ! dit-il comme pour lui-même, je pensais bien que l'ardeur de quelques-uns d'entre vous se refroidirait là.

Puis il s'assit tranquillement, la main sur la barre, et demanda à un de ses camarades de bander la blessure de son bras, cependant que Rashleigh se retournait pour surveiller les autres bateaux qui arrivaient pour recueillir les hommes tombés à l'eau. Cela fait, les canots de l'établissement doublèrent les récifs pour gagner la haute mer, après quoi ils disparurent presque complètement aux yeux des forçats. Se sentant relativement en sûreté ils se préparèrent un repas avec les provisions dont le bateau était largement pourvu. L'homme qui en avait la garde leur expliqua qu'il avait été équipé à Sydney pour deux riches messieurs récemment arrivés d'Angleterre pour s'établir dans la colonie. Ils avaient remonté la rivière Hunter pour choisir des terrains et avaient abordé à Newcastle pour passer la journée avec le commandant qui leur avait envoyé sa yole avec une invitation.

Après leur repas, le meilleur qu'aucun d'eux eût fait depuis longtemps, les fugitifs discutèrent leur plan pour l'avenir. Ils finirent par se mettre d'accord pour suivre la côte vers le nord, car Rashleigh se rappelait avoir lu que le capitaine Blight et son équi-

page avaient pris cette direction après la fameuse révolte du *Bounty*, un vaisseau de guerre britannique, dans les mers du Sud. Les forçats espéraient atteindre un des établissements hollandais de l'archipel Indien, où ils comptaient se faire passer pour des matelots naufragés. Ils cachèrent ce projet à leur prisonnier qu'ils déposèrent à terre, en lui indiquant de suivre le rivage qui l'amènerait sur le port en face de Newcastle.

Rashleigh trouva tant de charme à la liberté qu'il ne dormit qu'une heure ou deux cette nuit-là, préférant rester à causer avec Roberts de leurs plans et des problèmes qui se posaient à eux. Au bout de quelque temps il persuada à Roberts de faire un somme et de lui laisser le gouvernail, ce que fit celui-ci après lui avoir donné une leçon élémentaire de navigation, lui indiquant de mettre toujours le cap sur une certaine étoile, et d'appeler tout le monde si le vent venait à changer ou à tomber, et surtout si des brisants étaient en vue.

A l'aube, ayant perdu de vue l'étoile sur laquelle il se dirigeait, il appela Roberts qui examina soigneusement la côte et les hautes montagnes qui se dressaient dans le lointain.

— Nous avons fait un fameux trajet, dit-il joyeusement. Nous sommes plus loin que la côte que je connais, ce qui veut dire au moins à cent milles au nord de Newcastle.

Quand le soleil fut monté et que la brume matinale se fut dissipée, ils virent que le bateau-pilote avait continué la poursuite et était presque à leur hauteur, à l'extrémité de la ligne des récifs, à peu près à un mille et demi de distance. En avant le fracas des brisants les avertissait qu'ils approchaient de l'extrémité du goulet, et, pour comble d'ennui, la brise diminua rapidement et finit par tomber, les laissant dans un calme plat. Ils tirèrent la barque dans un bas-fond,

parmi des buissons de mangliers, et jetèrent l'ancre.

La conduite des hommes du bateau-pilote était troublante. Ils avaient pris les avirons et ramaient lentement le long des récifs comme s'ils cherchaient un passage. Les fugitifs, craignant que leurs poursuivants n'en trouvassent un, enlevèrent du bateau tout ce qu'il contenait et l'enfouirent dans le sable, au-dessus de la limite des hautes marées. Alors, sur la proposition de Rashleigh, ils emplirent le bateau et le coulèrent sur un bas-fond, après avoir abaissé le mât, espérant par ce moyen dérouter leurs poursuivants et peut-être leur faire perdre leur trace.

Chaque homme garda une petite provision d'aliments, un fusil avec des munitions, et le groupe s'enfonça alors dans un épais fourré, à travers lequel ils n'avancèrent qu'avec grande difficulté, mais au bout d'un mille environ ils atteignirent une colline d'où ils pouvaient voir l'océan. On n'apercevait pas les poursuivants au delà des récifs : ils en conclurent qu'ils avaient trouvé un passage et que le bateau-pilote explorait le goulet pour trouver trace des fugitifs.

XVIII

La bande des évadés, qui comprenait six hommes en dehors de Rashleigh et de Roberts, s'était mise à considérer ce dernier, dont l'habileté seule avait rendu l'évasion possible, comme leur chef et leur guide.

Les six hommes étaient dans l'ensemble de rudes et désespérés compagnons. Il y avait un certain Mac Clashin, natif de Belfort, qui avait acquis parmi les forçats une réputation peu enviable, parce que, pour sauver sa vie, il avait dénoncé quatre camarades, ses complices dans un vol, si bien qu'ils avaient tous été

pendus. Phelim Hennessey, de Tipperary, avait été déporté à vie pour un crime alors commun en Irlande, ce qu'on appelait « gruger aux cartes un dîmeur ». Il avait coutume de se vanter de ses méfaits avec la satisfaction tranquille d'un homme naturellement sanguinaire ; on l'avait soupçonné de trois meurtres depuis son arrivée dans la colonie et transféré à Newcastle pour une attaque brutale contre un surveillant. Les quatre autres — Perkins, Shaw, Hando et Owen — n'étaient ni meilleurs ni pires que la moyenne des forçats que leur conduite avait fait reléguer dans l'enfer des chauffourniers.

Roberts avait été batelier à Nottingham et déporté pour destruction de machines. En arrivant il avait été d'abord employé sur un des bateaux du gouvernement à Sydney, puis condamné à sept ans de Newcastle pour tentative d'évasion.

Voilà les hommes qui passèrent la journée à guetter anxieusement sur la mer des traces de leurs poursuivants. Ce ne fut qu'au coucher du soleil qu'ils aperçurent enfin le bateau-pilote s'éloignant vers le large en remorquant la barque qu'ils avaient si malicieusement coulée le matin. Leur colère, en voyant disparaître ignominieusement l'instrument de leur évasion, aboutit à des cris de réprobation contre Rashleigh qui avait suggéré de le couler. Il leur riposta froidement et leur demanda avec mépris pourquoi ils n'avaient pas eux-mêmes imaginé un meilleur emploi de la barque. Ils ne trouvèrent rien à lui répondre, sauf Hennessey, qui jura que ç'avait toujours été son opinion que la seule chose à faire était de se frayer un passage à travers les récifs, malgré les soldats. Roberts se tourna tranquillement vers lui :

— Si tu crois que nous pouvons battre l'équipage du bateau-pilote, dit-il, il n'est pas trop tard pour nous en fourrer jusque-là. Tu peux parier ta chemise que

si nous descendons sur la plage et nous montrons, les tuniques rouges ne seront pas en retard pour nous flanquer un coup de torchon.

Cela fit taire Hennessey et les hommes se mirent à discuter le problème immédiat : que fallait-il faire ?

Mac Clashin, Hanlon et Hennessey voulaient s'enfoncer dans l'intérieur du pays jusqu'à ce qu'on arrivât à la région colonisée de la rivière Hunter, puis, après avoir pillé les colons dans le voisinage de Wallis Plains, ils projetaient de descendre vers le sud et de rejoindre une des bandes de rôdeurs qui terrorisaient les parages de la rivière Hawkesbury. Ensuite, disait Mac Clashin, ils pourraient s'emparer d'un bateau à l'embouchure de la rivière et réaliser leur premier projet d'aller à Timor Conpang.

Rashleigh, dont l'horreur pour l'existence de bandit était encore toute fraîche, protesta énergiquement contre ce projet, et proposa de continuer à suivre la côte le long de la baie, que l'équipage du bateau-pilote eût ou non découvert leurs provisions. Si pourtant ils trouvaient les outils cachés, ils pourraient, soutenait-il, se construire avec les premiers cèdres qu'ils rencontreraient un double canoë grâce auquel ils continueraient leur route vers le nord sans avoir à faire, comme le proposait Mac Clashin, une marche de cinq cents milles.

Les hommes attendaient ce que suggérerait Roberts et leur attitude montrait nettement que la majorité se rallierait volontiers à sa proposition quelle qu'elle fût.

— Notre direction est vers le nord, dit-il enfin résolument, et pourvu qu'un de vous veuille m'accompagner, je suivrai la côte. Ceux qui veulent aller de l'autre côté ont, à mon avis, perdu la tête, car ils sont sûrs de se faire pincer avant d'avoir parcouru la moitié de la distance dont ils parlent. Non, ici nous

sommes déjà sur notre route, nous avons pour nous le bord de la mer et nous ne mourrons pas de faim tant qu'il y aura du poisson dans l'eau. En outre j'ai entendu dire qu'il y a quantité de bateaux échoués sur cette côte, et nous avons chance d'en trouver un aussi bon, sinon meilleur, que celui que nous avons perdu.

Les trois hommes qui n'avaient pas exprimé d'opinion se déclarèrent aussitôt prêts à suivre Roberts : soit cinq voix pour ce plan et deux contre. Après avoir longuement essayé d'amener Roberts à leur manière de voir, Mac Clashin et les deux autres se résignèrent de mauvaise grâce à rester avec la majorité. Les moustiques leur firent une nuit pénible et ils furent bien aises de se mettre en mouvement de bonne heure le lendemain pour voir si le matériel enfoui était toujours dans la cachette. Ils le retrouvèrent intact, bien que les buissons saccagés tout autour et le terrain piétiné prouvassent des recherches rigoureuses. Chacun se façonna une sorte de sac pour porter sa part de fardeau puis ils se distribuèrent également les provisions, les outils, deux voiles et quelques cordages. Ils enfouirent de nouveau un baril d'eau et un de salaisons dans l'intention de les reprendre s'ils réussissaient à construire un canoë à distance raisonnable de là.

Il était midi quand ils eurent achevé leurs préparatifs et, après avoir déjeuné, ils se mirent en route en suivant la plage. Faibles et épuisés comme ils étaient, ils n'avançaient que lentement au prix de grandes fatigues et au coucher du soleil ils n'avaient fait que six milles. Ils reprirent un peu courage, en faisant halte pour la nuit, à voir dans l'intérieur une petite colline sur laquelle, au dire de certains, poussaient des cèdres. Peut-être, après une autre journée de marche pénible, pourraient-ils se mettre à essayer de construire un canoë.

Un peu avant la halte Rashleigh s'était arrêté pour

arranger son paquetage en sorte que les autres étaient assez en avant de lui. Comme il remettait son fardeau sur son dos, il crut voir un noir se cacher dans un buisson, et, en regardant plus attentivement, il l'aperçut qui se glissait sous le couvert comme pour se dérober à la vue.

Il rapporta le fait à Roberts dès qu'il eut rejoint le groupe et le chef prescrivit toutes les précautions possibles : il décida de modifier l'organisation pour la nuit, choisissant un endroit découvert, sans aucun buisson, et fit allumer de grands feux, puis on régla le tour de veille de chacun.

Les heures de la soirée s'écoulèrent sans incident, mais en pleine nuit l'homme de garde vit remuer des formes noires sur le sable autour du camp. Il crut d'abord que c'étaient des animaux sauvages, mais à la lueur du feu il reconnut des indigènes armés qui espéraient surprendre les blancs endormis. La sentinelle réveilla ses camarades avec précaution et Roberts aussitôt prit le commandement et chuchota aux autres de ne pas bouger mais de tenir leurs armes prêtes jusqu'à ce qu'il lançât pour signal le mot « maintenant », auquel ils devraient faire feu.

Les sauvages avancèrent en rampant jusqu'à être tout près, puis tous restèrent étendus sans un mouvement, sauf leur chef qui se traîna encore quelques mètres, se souleva un peu et poussa un cri guttural. Il indiquait probablement que leurs ennemis dormaient, car les noirs se remirent à ramper jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les paquetages que les fugitifs avaient disposé en cercle autour d'eux. Alors avec un hurlement aigu qui sembla déchirer la nuit ils bondirent sur leurs pieds.

— Maintenant ! jeta Roberts.

Les détonations des huit mousquets éclatèrent, soutenues d'une clameur guerrière des blancs. Plu-

sieurs des noirs tombèrent, et les autres, un instant paralysés par la surprise, détalèrent vers la forêt à une allure de kangourous. Hennessey, exaspéré par les cris des blessés, alla les assommer l'un après l'autre.

Les fugitifs ne dormirent pas davantage cette nuit-là mais restèrent à surveiller les torches avec lesquelles les noirs circulaient maintenant dans la brousse à une distance qui révélait leur respect des fusils. La lune se leva et, à l'aube, Roberts, aidé d'un des hommes, creusa des trous dans le sable au-dessous du niveau de la pleine mer pour y enfouir les cadavres, dans la crainte que leur vue au grand jour n'incitât ceux de leur tribu à prendre une terrible revanche. Mais on n'aperçut pas un indigène et les fugitifs purent prendre en paix leur premier repas, puis se remirent immédiatement en marche le long de la côte. Au bout de deux milles environ ils arrivèrent à un espace que dominait des falaises. Rashleigh, redoutant une embuscade — une attaque venant de ces hauteurs eût été dangereuse, — suggéra que l'un d'eux devrait, en grim pant sur une roche élevée, s'assurer s'il n'y avait pas trace d'indigènes. On repoussa cet avis, sous prétexte que cet éclaireur risquait fort d'être tué avant qu'on ne pût venir à son secours. On poursuivit donc la route aussi près que possible du bord de l'eau pour être hors de portée des armes indigènes. A un demi-mille de là environ, comme les fugitifs arrivaient à une petite baie parsemée de grosses roches plates, le silence fut brusquement rompu par les cris de guerre des indigènes dont une troupe surgit soudain de derrière les blocs de pierre, lança ses javelines et disparut instantanément dans sa cachette. Ceux des blancs qui n'étaient pas blessés se lancèrent aussitôt à leur poursuite mais trouvèrent une autre bande de rusés indigènes qui leur coupaient la retraite : ils

étaient pris entre deux groupes dont chacun les dépassait en nombre.

Roberts était étendu, la jambe traversée d'un javelot, et Hanlon gisait atteint par une massue. Le chef se redressa, brisa la pointe du javelot qui avait traversé la chair et en arracha courageusement la hampe.

— Ne vous en faites pas, les gars, cria-t-il d'un ton de défi, nous viendrons bien à bout de ces sacrés noirs.

Maintenant qu'ils avaient lancé leur attaque par surprise, les noirs semblaient craindre de se présenter comme cibles aux mousquets meurtriers des forçats. Roberts se dirigea vers un rocher plat qui se dressait à quelques mètres de là et haut de huit pieds environ et, grim pant dessus, jeta un coup d'œil d'ensemble sur la situation. Il reconnut quels étaient les points les plus dangereux, redescendit et proposa aux autres de se frayer un chemin en combattant jusqu'à un endroit que surplombait une ligne de rochers sous lesquels ils ne pourraient être attaqués que de front. Il n'y avait pas à choisir : ils acceptèrent. Hanlon, soutenu par un camarade, fut placé au centre de la petite troupe désespérée, dont quatre marchaient face à leur but, et trois à reculons, formant arrière-garde, tout prêts à faire usage de leurs armes.

Ils arrivèrent soudain au bord d'un ravin escarpé creusé par un torrent resserré et dans lequel se cachaient une vingtaine de noirs. La surprise fut réciproque et, tandis que les blancs s'arrêtaient, les indigènes dégringolèrent la pente donnant juste à leurs ennemis le temps de tirer une salve précipitée. Six noirs tombèrent mais les autres avancèrent sans hésiter et engagèrent une lutte corps à corps. Les fugitifs prirent peu à peu le dessus, car la lourde crosse de leurs mousquets était une arme plus efficace que les massues de leurs adversaires qui se mirent à reculer

dans l'intention de se reformer pour un nouvel assaut. Profitant aussitôt de l'accalmie, les blancs rechargèrent leurs fusils et d'une seule salve meurtrière transformèrent la prudente retraite en une fuite épouvantée vers l'abri des rochers les plus proches, laissant treize tués ou blessés. Parmi les forçats Shaw avait été tué et Hanlon avait reçu une grave blessure à la tête. Les autres ne purent que s'élancer vers la position favorable choisie par Roberts, en entraînant Hanlon avec eux.

Ils eurent à peine le temps de se mettre en position de repousser les attaques : déjà les indigènes avec de furieux hurlements de vengeance se ruaient sur eux. Les malheureux tinrent pourtant bon et d'une salve, en visant avec soin, abattirent plusieurs des assaillants. Après un instant d'arrêt les survivants bondirent en avant, et ce fut bientôt une mêlée furieuse. Les forçats, adossés aux rochers, assommaient les noirs à coups de crosse.

Rashleigh, ayant à faire face à quatre noirs vigoureux, eut grand'peine à sauver sa vie. Il les frappait aux jambes avec frénésie et en abattit deux mais en portant un coup il s'éloigna d'un pas du rocher. Instantanément un de ses agresseurs, le saisissant à bras le corps, entreprit de l'emporter hors de la mêlée, mais, lâchant son fusil, Rashleigh ouvrit son couteau et en frappa son ennemi jusqu'à ce qu'il le lâchât et tombât. Les appels de celui-ci se perdirent dans le bruit de la bataille et Rashleigh ramassant son fusil en fit pleuvoir des coups sur un groupe de noirs qui avaient renversé Roberts. Cette attaque inattendue par derrière les fit retourner, ce qui permit à Roberts de se relever et de se joindre à Rashleigh pour repousser l'ennemi dans un dernier effort. Accablés par ce combat acharné, les indigènes cédèrent du terrain et, voyant les deux blancs recharger leurs armes meur-

trières, tous ceux qui en étaient capables firent demi-tour et disparurent en courant. Les forçats restaient enfin maîtres du terrain, mais la bataille leur avait coûté trois morts, et tous les autres, sauf Rashleigh, étaient blessés.

XIX

Les forçats n'avaient guère à se réjouir de leur victoire... Hanlon, Shaw et Perkins étaient morts, Roberts dangereusement blessé, Owen assez gravement et les deux Irlandais légèrement. Les noirs, momentanément repoussés, renouvelleraient certainement leur attaque à la première occasion et continueraient à les harceler jusqu'à ce qu'ils eussent vengé leurs morts. Une autre sérieuse préoccupation était la question de l'eau : il n'y en avait pas en cet endroit, et l'état de Roberts suffisait à les empêcher de se déplacer ; d'ailleurs le risque de tomber dans une embuscade les obligeait à rester où ils étaient.

Mac Clashin et Hennessey s'en prirent à Rashleigh comme étant la première cause de leurs malheurs et de cette tuerie, parce que c'était lui qui leur avait fait prendre cette route le long de la côte. Ils écoutèrent à peine ses arguments : il affirmait qu'ils auraient été dans n'importe quelle direction aussi exposés aux attaques des indigènes, et, comme il leur tournait le dos, se rendant compte qu'il était inutile de discuter, Hennessey épaula son fusil et le visa. Roberts, que sa blessure empêchait d'intervenir, cria pour avertir Rashleigh qui, faisant volte-face, se jeta aussitôt sur Hennessey dont par bonheur l'amorce fit long feu. Il arracha l'arme des mains de l'Irlandais et le soulevant, avec la force que donne la colère, il le jeta à terre, puis le foula aux pieds tandis qu'il

demandait grâce, et enfin avec un geste de mépris se détourna pour soigner les blessures de Roberts.

Le chef paraissait s'affaiblir rapidement tant il avait perdu de sang par quatre blessures de javelines et tant il souffrait de contusions à la tête et sur tout le corps. Rashleigh retira avec soin les tronçons de javelots qui étaient encore dans les plaies, banda celles-ci du mieux qu'il put avec ce qu'il avait, puis transporta Roberts dans un coin où il ne serait pas dérangé.

Son premier souci fut ensuite de reconnaître leur position et de trouver de l'eau. Il se glissa avec précaution à quelque distance de leur abri, armé de son fusil chargé, mais il ne vit pas trace d'indigènes et pendant un bon moment ne découvrit pas une goutte d'eau. A la fin pourtant, dans une crevasse au pied de la falaise, il aperçut une plante d'apparence aquatique autour de laquelle le sol était humide. Creusant alors un trou avec un bâton, il constata qu'il se remplissait peu à peu d'un liquide dans lequel il reconnut de l'eau pure. Il réussit à en emplir en partie un quart qu'il avait sur lui et, après avoir bien élargi le trou, il retourna en hâte près de Roberts. Le chef but l'eau avec reconnaissance, et les autres réclamèrent à boire, n'acceptant que de mauvaise grâce l'explication de Rashleigh : il fallait un certain temps pour que s'amasât dans ce puits primitif assez d'eau pour eux tous. Après quoi il s'occupa d'enlever les cadavres de leurs camarades encore gisants qu'il traîna jusqu'à un trou dans les rochers et recouvrit de sable.

Il travailla ensuite à rendre leur campement aussi sûr que possible, enfonçant des pieux dans des fissures de rochers et entrelaçant les cordes apportées du bateau, de manière à faire, en y attachant des branches épineuses, des sortes de chevaux-de-frise primitifs. Cela les protégerait toujours, pensait-il,

contre une attaque brusquée et retiendrait en tout cas les noirs assez longtemps pour leur permettre à eux de recharger leurs mousquets. Cela fait, il alla chercher de l'eau et prépara un repas auquel d'ailleurs ni Roberts ni Owen ne purent toucher. Mac Clashin et Hennessey par contre y firent largement honneur et essayèrent manifestement de renouer amitié avec Rashleigh, mais celui-ci surprit les regards significatifs et menaçants qu'échangeaient les deux sournois et résolut de se tenir sur ses gardes. Aussi, le repas achevé, et quand il eut veillé au bien-être des blessés, chercha-t-il un endroit sûr pour y dormir à l'écart.

Il trouva à quelque distance une fissure dans le rocher remplie d'algues jetées là par les tempêtes précédentes et dont la couche supérieure était sèche. Il décida d'y passer la nuit, mais, avant de s'y installer, il voulut par précaution jeter encore un coup d'œil aux blessés et fumer une pipe avec Roberts. Ramassant donc une brassée d'algues sèches, pour faire une couche plus moelleuse au chef, il retourna à leur abri. En approchant, il entendit des voix qui chuchotaient et reconnaissant celles des deux Irlandais, il laissa tomber doucement ses algues et avança en rampant jusqu'au rocher devant lequel ils étaient assis.

— Je t'assure qu'il est fort comme un bœuf, disait la voix d'Hennessey, et il nous tiendrait facilement tête à tous les deux

— Eh bien, alors, répondait Mac Clashin, il faut employer l'autre moyen, voilà tout.

Sur quoi les deux hommes se levèrent et se dirigèrent vers la caverne où étaient couchés les blessés. Intrigué par ce que pouvait signifier ce qu'il venait de surprendre, Rashleigh était convaincu que c'était à lui qu'en voulaient les deux coquins. Ramassant ses

algues il entra avec circonspection dans la grotte mais y trouva les Irlandais bavardant tranquillement devant le feu.

— Je vois que tu as de quoi faire un lit, dit Mac Clashin ; y a-t-il encore de ces algues faciles à prendre quelque part ?

— En quantité, sur la plage, répondit sèchement Rashleigh.

— Alors, nous allons en ramasser, dit Hennessey en s'éloignant avec son copain.

A peine furent-ils partis que Rashleigh enleva les amorces de leurs mousquets et cacha toutes les autres armes à feu, sauf la sienne. Ensuite il fit des lits d'algues pour Roberts et pour Owen, alluma sa pipe et s'étendit près des blessés qui s'endormirent bientôt.

Les deux amis revinrent chacun avec une botte d'algues

— Avec ça nous aurons une bonne nuit, dit Mac Clashin, et, comme Rashleigh ne répondait pas, il continua sur un ton qui s'efforçait d'être cordial : — Pourquoi ne veux-tu causer avec personne ? Sûrement tu ne nous boudes pas encore parce qu'on a eu quelques mots ensemble, hein ? Faut pas faire attention à Hennessey ou à moi, nous ne sommes que deux vieilles bêtes d'Irlandais.

— Eh ! par Dieu, ajouta Hennessey en riant, je suis assez bête en tout cas pour me chamailler quelquefois avec mon meilleur ami, mais c'est oublié la minute d'après, et v'là comme je suis.

Rashleigh doutait fortement de leur sincérité mais, réprimant l'envie qu'il avait de le leur dire, il déclara simplement qu'il n'était pas fâché mais très fatigué et qu'il avait grand besoin de dormir.

— Et ça n'a fichtre rien d'étonnant, dit Mac Clashin, après le coup de torchon que nous avons eu

aujourd'hui. Par ma foi, je t'ai vu embrocher ce grand diable noir qui voulait t'emporter, comme on jette une tête de cheval dans un feu de joie. Ah ! pour sûr, c'était du beau travail ! Et puis, ce que tu leur as administré sur le crâne à ceux qui voulaient tuer le pauvre Roberts ! Ça, je le dis, si tu n'étais pas revenu nous aider, nous serions tous morts... et Dieu sait ce qui nous attend encore !

Rashleigh sentait la fausseté qui se cachait sous ces éloges faits d'un ton pleurard et il décida d'ouvrir l'œil et de rester sur le qui-vive en prévision des violences que pouvaient méditer les deux Irlandais. En dépit de sa volonté il s'aperçut qu'il s'assoupissait, aussi se leva-t-il et se glissa-t-il dans l'obscurité hors de la caverne sans être aperçu des deux autres qui, il le devinait, devaient s'être endormis. Dans son gîte, confortablement allongé sur des algues, il dormit profondément jusqu'au matin. Au jour il retourna avec précaution à la caverne où il trouva des compagnons dormant encore et ses défenses intactes. Il se mit aussitôt à préparer un déjeuner et Mac Clashin se réveillant proposa de l'aider. Au bruit de leurs voix Hennessey se leva à son tour et adressa à Rashleigh un bonjour hésitant, furtif, qui contrastait fortement avec sa prétendue cordialité de la veille.

— Et comment as-tu dormi ? demanda Mac Clashin à Rashleigh tout en déjeunant.

— Assez bien, répondit Rashleigh, ne voulant pas se laisser entraîner dans une conversation.

— Et moi aussi, dit l'Irlandais ; il n'y a que les moustiques qui ont été embêtants.

Rien d'autre ne trahit les arrière-pensées des deux coquins, et le reste de la journée s'écoula tranquillement, sans rien qui fit prévoir une nouvelle attaque des noirs. A la tombée de la nuit, laissant Hennessey de garde, Mac Clashin et Rashleigh allèrent pêcher

et revinrent à la caverne dès qu'ils eurent pris de quoi assurer deux bons repas. Les deux malades prirent un peu de poisson grillé et, après avoir de son mieux nettoyé et rebandé leurs blessures, Rashleigh fuma une pipe près de Roberts puis regagna son gîte. Mais il eut grand'peine à s'endormir et son sommeil fut troublé par d'affreux cauchemars. Impressionné, incapable de retrouver le repos, craignant quelque malheur menaçant, il se dirigea vers la caverne pour voir si tout allait bien. Arrivé devant l'ouverture, il fut surpris de voir la lueur d'un feu qui éclairait les rochers à plusieurs mètres à l'entour. Sa première idée fut que les noirs avaient surpris ses compagnons endormis et, après avoir incendié son rempart improvisé, guettaient la sortie des fugitifs engourdis de sommeil pour les massacrer.

Après avoir armé son fusil il rampa avec précaution et vit Mac Clashin penché et alimentant le feu pendant qu'Hennessey paraissait ahuri, courbé sur la place où Rashleigh s'était d'abord étendu. Un frisson le secoua tout entier quand il comprit le sens de leurs mouvements.

— Rashleigh est introuvable ici, entendit-il dire à Hennessey sur un ton de rage et de déception.

— Tant pis maintenant, répondit Mac Clashin, nous lui réglerons son compte quand il viendra. Débarrassons-nous toujours des deux autres.

Rashleigh s'avança vivement jusqu'à être tout près de Hennessey qui se penchait sur Owen. Un cri étouffé... l'éclair d'une lame tachée de sang dans la main de Hennessey et avant que Rashleigh ait pu s'interposer le meurtre était commis. L'Irlandais en se relevant trouva le canon du fusil de Rashleigh à moins d'un mètre de sa tête : son hurlement de terreur fut couvert par la détonation et la seconde d'après la cervelle du meurtrier jaillissait à la figure

de son complice. Mac Clashin, qui jusque-là n'avait pas vu Rashleigh, était trop surpris pour opposer une résistance effective et un terrible coup de crosse le renversa à terre. Bouleversé par la soudaineté de ce drame, Rashleigh contempla les brefs soubresauts de sa victime jusqu'à ce qu'elle demeurât immobile, et alors se sentit malade, atterré. Il était là seul avec trois — peut-être quatre cadavres autour de lui, dont deux frappés de sa main, et au delà de la vague lueur du feu la menace d'innombrables noirs.

Pendant quelques instants il eut des haut-le-cœur, mais, se rendant compte qu'il était indispensable de se dominer immédiatement, il se ressaisit et ranima le feu. A sa lueur il constata avec joie que Roberts n'avait pas été attaqué et était toujours vivant. Il allait parler à son chef, pénétré d'horreur, quand il entendit Mac Clashin appeler d'une voix faible et se retourna stupéfait, car il le croyait bien mort. Il alla à lui et, se penchant pour entendre ce que l'Irlandais avait à lui dire, il vit la terrible blessure qu'il lui avait faite. A voix basse, Mac Clashin, repentant en face de la mort, lui dit comment Hennessey et lui avaient comploté de tuer leurs trois camarades survivants, de leur trancher la tête ainsi qu'aux trois déjà enterrés. Ils avaient l'intention ensuite de rapporter les têtes à Newcastle et de se livrer au commandant en lui racontant que, forcés contre leur gré de se joindre à leurs camarades pour s'emparer du bateau, ils avaient profité d'une occasion pour se saisir des armes à feu et les tuer à bout portant. Ils avaient espéré ainsi obtenir leur liberté, sachant que pour une conduite analogue bien d'autres avaient reçu cette récompense.

Mac Clashin mourut avant l'aube.

Rashleigh et Roberts restèrent plusieurs jours dans leur abri sans être inquiétés, jusqu'à ce que ce dernier

eût recouvré assez de forces pour marcher. Quoique encore très faible il céda aux supplications de Rashleigh, anxieux de quitter cet endroit dont l'atmosphère même lui paraissait souillée par tant de meurtres et de violences.

Enterrant la plupart des outils, armes et autre matériel dans le sable, ils reprirent leur dangereuse et pénible marche, emportant avec eux deux mousquets, des munitions, une hache, une scie passe-partout, et une petite quantité de vivres. Leur intention était toujours d'atteindre les cèdres et d'essayer de construire un canoé, mais Roberts était si faible qu'il leur fallut trois jours pour faire les trente milles qui les séparaient des arbres.

Ils virent que les cèdres croissaient sur une île, dans une baie étroite qui était l'estuaire d'une rivière torrentueuse, et ils furent d'abord très embarrassés pour savoir comment traverser ce courant. Rashleigh se rappela enfin le moyen employé par Foxley pour franchir la rivière Nepean. Ils remontèrent donc assez haut au-dessus de l'île et construisirent un radeau primitif à un coude de la rivière. Après avoir éprouvé sa solidité, les deux hommes le traînèrent à l'eau et s'y embarquèrent, Rashleigh muni d'une perche pour le guider. Heureusement pour eux le torrent était aussi peu profond que rapide, et Rashleigh réussit à maintenir le radeau dans la bonne direction en maniant sa perche comme une pagaie, et en quelques minutes ils abordaient sains et saufs dans l'île.

D'épaisses broussailles descendaient jusqu'au bord de l'eau et les cèdres se dressaient sur le centre élevé de la petite île. Ils virent avec inquiétude que les troncs étaient énormes, et Rashleigh, instruit par son expérience de bûcheron, se demandait si leur scie serait assez longue pour couper fût-ce le moindre

d'entre eux. En tout cas il faudrait du temps pour que Roberts eût recouvré assez de force pour exécuter un si dur travail, et Rashleigh devrait, semblait-il, recourir au procédé lent et fastidieux d'abattre un arbre uniquement à coups de hache.

D'ailleurs le mauvais état de santé de Roberts imposait comme première tâche la construction d'un abri contre les intempéries. Rashleigh, avide d'une occupation qui écarterait de lui les pénibles souvenirs des drames récents, se mit à l'œuvre et, en trois jours, eut élevé une jolie hutte avec des murs en claies d'osier et un toit de roseaux.

Il décida alors de laisser Roberts dans cet abri tandis qu'il retournerait chercher les outils enfouis, dont il aurait besoin pour la construction d'un canoé, ainsi que tout ce qu'il pourrait rapporter de cordages. Il traversa donc le torrent un matin après avoir formellement recommandé à Roberts de rester dans la hutte pour ne pas risquer d'être vu par des indigènes errants.

Comme il ne portait que son fusil, Rashleigh put marcher d'un si bon train qu'il arriva à destination avant la fin du jour. Il ne rencontra personne sur la route, mais, en approchant du lieu de la tragédie, il aperçut une épaisse colonne de fumée qui paraissait sortir de l'emplacement même de leur campement précédent. Il grimpa à un arbre situé sur une éminence et vit sur la plage, en face de la caverne, une quantité de noirs absorbés par la célébration de rites religieux et probablement funèbres. Il avait entendu dire que les indigènes ont horreur de rester longtemps dans un endroit où quelques-uns des leurs ont péri de mort violente, aussi résolut-il d'attendre patiemment qu'ils se retirassent. Des heures passèrent, consacrées à une série de cérémonies et de danses, et le soleil était presque couché quand enfin les noirs s'éloignèrent et que Rashleigh crut pouvoir avancer sans danger.

Il frissonna en constatant quels rites monstrueux avaient été accomplis là. Les noirs tués avaient tous été exhumés puis réenterrés, assis ou debout, suivant les coutumes de chaque tribu, dans une série de fosses creusées en cercle au-dessus du niveau de la pleine mer, et au centre de ce cimetière primitif avaient été plantés des pieux, sur lesquels les têtes des blancs massacrés étaient accrochées par les mâchoires, dont toutes les dents avaient été arrachées et emportées. Dans leur fureur de vengeance ils avaient démembré les cadavres des forçats, et placé des débris sur chacune des tombes, puis jeté n'importe où sur la plage les restes inutiles.

Une fois l'horreur qui le souleva à cette vue un peu calmée, Rashleigh ne voulut pas que les noirs, revenant à ce charnier, pussent repaire leur vue des restes de ses anciens compagnons. Si répugnante que fût la tâche, il rassembla tous ces restes sur un énorme amas de broussailles et y mit le feu, sachant bien que la superstition le mettait à l'abri de toute attaque des indigènes qui seraient morts plutôt que de revenir en cet endroit après la nuit tombée.

Il retrouva les outils et autres objets dans leur cachette et, prenant tout ce qu'il pouvait emporter, partit pour atteindre l'île avant le lever du jour. Mais le soleil était déjà haut quand il y arriva pour trouver Roberts déjà mieux portant, mais très tourmenté de sa longue absence.

Quand Roberts fut enfin assez fort pour faire sa part de travail, ils choisirent un fort cèdre, qui finalement n'était pas trop gros pour leur scie, l'abatirent, le coupèrent à la longueur d'un canoé et le dépouillèrent de son écorce. Ils fendirent ensuite le tronc au moyen de coins, et se mirent à creuser, en les brûlant, les deux moitiés. Mais il leur fallut des semaines pour achever leur besogne et mettre enfin

à l'eau leurs embarcations, qu'ils garnirent ensuite de cordages, de voiles et de rames.

Le temps était devenu accablant, le soleil était obscurci par une légère brume jaunâtre, et un lourd silence pesait sur la contrée. Un matin les deux hommes travaillaient activement à gréer leurs canots quand Rashleigh sentit trembler le petit bateau, à la suite, semblait-il, d'un tressaillement de la terre contre laquelle il était appuyé. Puis il y eut un gémissement, un bruit qui se rapprochait, semblant provenir des montagnes voisines. Rashleigh pâlit, étrangement effrayé.

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit effroyable, Roberts? demanda-t-il nerveusement.

— Un coup de tonnerre lointain, répondit l'autre d'un ton léger.

— Du tonnerre, s'exclama Rashleigh en regardant le ciel, du tonnerre dans un ciel sans nuages. Bon Dieu, regarde...!

Il désignait du doigt avec épouvante le coude de la rivière où, avec un grondement de plus en plus violent, une énorme vague qui paraissait d'une hauteur fabuleuse se précipitait vers l'île. Roberts eut à peine le temps de lever la tête pour regarder ce que lui signalait son camarade : hommes et canots étaient déjà engloutis et emportés dans ce flot mugissant qui balayait tout. Le fracas des canoés écrasés fut la dernière chose dont Rashleigh eut conscience avant de perdre connaissance.

XX

Rashleigh revint à lui sur une plage aride où il était étendu entouré d'une horde d'indigènes. A peine ouvrit-il les yeux qu'une querelle éclata entre ces noirs, qui s'étaient donné grand mal pour le ranimer

et qui maintenant semblaient se disputer le privilège de l'emmener. La dispute allait sans doute dégénérer en combat quand la brusque apparition d'un nouveau personnage arrêta toute contestation.

L'indigène dont l'arrivée eut un effet si saisissant était l'être humain le plus épouvantable à voir qu'eût jamais imaginé Rashleigh. Son crâne poli était complètement chauve, sauf au sommet une étroite couronne de cheveux blancs clairsemés ; une longue barbe touffue encadrait son visage. Il avait perdu un œil dont l'orbite était à vif et sanglant, l'autre semblait recouvert d'une pellicule et toute sa face était balafrée. Son corps, d'une incroyable maigreur, était également couvert de cicatrices et, même parmi ces tribus fameuses par leur saleté, il était le plus dégoûtant de tous. A son approche les autres s'éloignèrent un peu de Rashleigh qui s'était à chaque instant attendu à être tué par une des massues que les noirs brandissaient en se querellant, comme pour donner du poids à leurs arguments inintelligibles.

Quand le hideux vieillard fut à côté de Rashleigh, un silence absolu régna sur la horde dont la plupart des membres restaient, la massue dressée, dans la posture où son arrivée les avait surpris, et tous les regards étaient fixés sur ce sauvage décrépit. A ces marques de respect et de crainte Rashleigh devina que c'était un de ces étranges personnages appelés *carandjies*, qu'il avait entendu décrire depuis son arrivée en Australie. Ces hommes possédaient une influence et un pouvoir singuliers même, sur les tribus les plus farouches, réunissant en leur personne les caractères du docteur, du prêtre et du magicien. Tout semblait confirmer l'idée du prisonnier que ce sauvage si étrangement cousu de cicatrices était le *carandjie* de la région, fort éminent parmi ses congénères.

Le vieillard soutenait ses pas chancelants et son corps affaibli avec une branche d'arbre qu'il tenait d'une main, tandis qu'il avait dans l'autre un rameau d'eucalyptus. Sur un geste de lui les noirs reculèrent et se prosternèrent en cercle, pendant que le *carandjie* tournait plusieurs fois autour de Rashleigh en balançant l'eucalyptus et en chantant une mélodie triste et monotone, qui semblait n'être que la répétition de deux ou trois mots. Enfin il se tut et s'assit à la tête du captif qui surveillait avec appréhension ses moindres mouvements. Le vieillard fit ensuite une sorte de discours, que l'auditoire, maintenant calmé, écouta avec une attention marquée, saluant sa fin par un chœur de grognements gutturaux. Cela fait, le *carandjie* se leva et tourna de nouveau trois fois en chantant autour de Rashleigh.

Deux noirs gigantesques s'avancèrent ensuite et aidèrent Rashleigh à se mettre debout, lui faisant signe qu'il devait marcher avec eux. Il ne pouvait être question de résistance, il fit donc ce qu'on lui ordonnait, et, soutenu par ses deux guides, il parvint au camp de la tribu dans une clairière de la forêt. Il consistait simplement en un certain nombre de petits feux, à côté desquels reposaient les *djins* (les femmes) et les chiens des guerriers, gardant les *dilleys* (filets) contenant les ustensiles de pêche et les armes que les hommes n'emportaient pas avec eux. Les guides de Rashleigh, sur les indications du *carandjie*, le conduisirent à une place près des trois feux auxquels le vieillard avait droit d'après la coutume, à côté des trois *djins* dont chacune entretenait son foyer. Quel que soit le nombre des femmes que possède un indigène, chacune d'elles doit soigner un feu et fournir une certaine quantité de nourriture pour son maître, car l'usage des hommes est d'envoyer leurs épouses chaque jour à l'aube en expédition

alimentaire, tandis qu'ils dorment ou flânent en attendant le retour des *djins*, qu'ils accueillent avec des caresses ou des coups suivant la quantité de vivres qu'elles rapportent. A cette époque-là les femmes indigènes étaient traitées en esclaves par les hommes qui, eux, se bornaient à chasser le kangourou et l'opossum quand ils ne guerroyaient pas.

On étendit Rashleigh par terre, et une des *djins* du *carandjie* remplaça les gardiens par une quantité de cordes, tressées, à ce qu'il supposa, avec des filaments d'écorce. Elle lui lia solidement les bras le long du corps et lui attacha les pieds de façon qu'il ne pût faire un mouvement, après quoi les gardiens s'éloignèrent le laissant avec le vieux et sa *djin* de service. Le bonhomme s'assit encore tout près de sa tête et se mit à bavarder très vite, avec un flux de paroles auquel son auditeur ne pouvait rien comprendre.

Une autre *djin* s'approcha, portant quelques feuilles de fougère fraîches et du poisson qui venait, semblait-il, d'être grillé. Après avoir échangé quelques mots avec son époux, elle assit Rashleigh, mit le poisson en morceaux avec ses doigts et en fit manger des bouchées au captif, qui les goûta avec plaisir malgré leur fadeur. La *djin*, ensuite, lui donna de l'eau à boire dans une cabebasse, et ce repas étrangement servi prit fin. Puis elle l'étendit de nouveau sur le dos, le couvrit de peaux d'opossum et lui fit comprendre par signes qu'on comptait qu'il allait dormir : et, en effet, malgré son anxiété, il fut bientôt plongé dans un profond sommeil.

Il se réveilla dans l'obscurité au coassement monotone des grenouilles, et les douleurs sourdes qu'il éprouvait dans tous ses membres serrés par des liens l'empêchèrent de se rendormir. Avant l'aube les *djins* partirent en chasse pour la nourriture de leurs hommes, et un noir s'approchant de Rashleigh détacha ses

cordes et le fit lever. Il obéit et vit que tous les mâles de la tribu étaient assemblés, en armes, le corps et la figure terriblement barbouillés de terre jaune, blanche et rouge.

Un cortège se forma, conduit par le vieux *carandjie*, que soutenaient deux vigoureux guerriers. Une douzaine d'autres suivaient, balançant des branches vertes, et chantant une incantation sur un ton grave. Ensuite venait Rashleigh entre deux gardes armés de lances, de boucliers et de massues, et les cheveux ornés bizarrement de plumes rouges et bleues parmi des touffes d'herbe à coton. Ils avaient des os dans le lobe de l'oreille et dans les cartilages du nez. Ils étaient suivis d'un autre détachement portant des branchages, et l'arrière-garde était formée par un groupe d'environ cent cinquante guerriers bien armés.

La bizarre procession avança lentement jusqu'à ce qu'elle atteignit un espace découvert planté d'herbe et qui dominait la mer. Rashleigh remarqua que le ciel s'éclairait à l'est d'une lueur annonçant le lever du soleil. Au centre de cette place se dressait un tertre et on y fit asseoir Rashleigh face à la mer, tandis que les guerriers prenaient place derrière lui et sur les côtés. Les noirs qui portaient des branches les mirent par derrière dans leur ceinture, les feuilles en bas, si bien qu'elles faisaient l'effet de queues, et se mirent à exécuter une danse magique dont les mouvements parurent au spectateur dériver de ceux du kangourou.

Le *carandjie* cependant s'approcha du prisonnier et posa devant lui un paquet de peaux d'opossum. Puis il prit une branche et l'agita d'une façon particulière au-dessus de ce paquet avec accompagnement d'un chant marmotté. Ces rites préliminaires achevés, il ouvrit enfin le paquet mystérieux qui contenait, Rashleigh le vit, une quantité de dents humaines,

un instrument en tôle vert qui ressemblait à un ciseau et une pierre plate de forme irrégulière.

Sur un geste de l'ancien, deux guerriers saisirent les bras de Rashleigh, et l'expression du *carandjie* devint si démoniaque qu'il fut certain que sa fin était imminente. Sa façon d'agir, néanmoins, montra clairement que la mort ne devait pas être immédiate. Le magicien prit le ciseau et la pierre et, tout en parlant avec un sérieux évident, il s'approcha de Rashleigh, indiquant par signes qu'il souhaitait qu'il ouvrit la bouche. Celui-ci fit ce qu'on paraissait lui demander, et le vieillard plaça la pointe du ciseau contre une des dents de devant, en dirigeant son regard sur l'océan. A ce moment le bord du soleil apparut au-dessus de l'horizon et, comme si c'eût été un signal, le *carandjie*, frappant vigoureusement le ciseau avec la pierre, fit sauter la dent.

Là-dessus toute l'assistance poussa une violente clameur et la dent passa de main en main pour être examinée, chacun faisant un mouvement comme s'il crachait dessus. Elle fut ensuite rendue au *carandjie* qui la plaça solennellement avec les autres dents dans le paquet qu'il rattacha en grande cérémonie. Ensuite vint une danse exécutée par les hommes sans armes, danse que les coloniaux désignent sous le nom de « *corroberee* » ; les guerriers accompagnaient les danseurs avec des cris et en frappant leurs armes les unes contre les autres, et, quand ce fut fini, Rashleigh fut saisi et étendu face contre terre, tenu ainsi, à ce qu'il lui sembla, par la moitié de la tribu. A peine avait-il eu le temps de se demander quel bizarre traitement il allait encore subir, qu'il sentit qu'on lui faisait plusieurs entailles dans le dos et il se résigna avec calme à son destin qui ne faisait plus de doute. Endurci comme il l'était aux souffrances de ce genre par les centaines de coups de fouet qu'il avait reçus

à Emu Plains et à la rivière du charbon, il ne laisserait paraître de la douleur éprouvée.

On le retourna bientôt pour l'étendre sur son dos ensanglanté, et il vit que chaque guerrier portait une petite coquille tranchante rouge de son sang. Ses bourreaux, lui jetant des regards furtifs, se penchèrent sur lui et lui entaillèrent la poitrine pendant qu'une grande clameur s'élevait. Puis on le redressa et il constata qu'il avait une double rangée de neuf coupures allant des épaules à la taille, et il se douta qu'il en avait autant dans le dos. Le sang s'échappait des blessures et il le sentait couler, tiède, le long de son corps et jusque sur ses jambes. Après une autre danse, le *carandjie* vint à lui avec une coquille remplie d'une préparation visqueuse avec laquelle il oignit soigneusement toutes les blessures qui cessèrent presque aussitôt de couler. Rashleigh fut alors étendu sur une litière de branchages que quatre hommes portèrent sur leurs épaules, et le cortège retourna au camp dans le même ordre qu'il en était venu, mais en poussant de grands cris, en frappant les boucliers avec les massues, et certains groupes se mettant à danser, comme des furies déchainées.

Au camp, les *djins* toutes réunies faisaient griller des poissons, des racines et des graines et s'occupaient avec agitation des préparatifs pour une grande fête. Deux d'entre elles étaient fort occupées à écraser des condiments entre des pierres puis versaient le mélange dans unealebasse. Les hommes s'accroupirent en formant un large cercle, et on plaça Rashleigh à côté du *carandjie*, puis immédiatement les femmes servirent des racines et des poissons grillés et, comme raffinement, certains de ces gros vers que l'on trouve dans le bois pourri, bien rôtis. Le vieillard mangeait lui-même fort peu mais ne cessait de passer sa part à Rashleigh, qui commençait à se rassurer

sur son avenir. Malgré son désir de faire bonne impression sur les sauvages, il fut incapable de manger autre chose que du poisson et encore celui-ci, accommodé sans sel, lui parut-il assez insipide.

Par moments les *djins* faisaient circuler des calebasses remplies d'une boisson chaude et modérément sucrée, mais elles n'avaient pas la permission de s'asseoir ni de prendre part au festin, et, aussitôt la réjouissance finie, elles se retirèrent : Rashleigh n'en vit plus une de toute la journée.

Une fois les femmes parties, on remit au *carandjie* la calebasse contenant les racines qu'avaient érasées les deux *djins*, et il en divisa le contenu en un grand nombre de parts qui furent mises en de plus petites calebasses. On remplit celles-ci d'eau et on chauffa le mélange en y mettant des pierres rougies au feu. Alors on but le liquide brûlant à l'aide de coquilles plongées dans les récipients, et quand Rashleigh y goûta cela lui rappela les liqueurs fermentées espagnoles, avec, en plus, une âcreté piquante qui persistait longtemps sur le palais. En somme toute la tribu fut bientôt ivre, dansant, hurlant, se battant et chantant pendant des heures, si bien que, lorsque Rashleigh put s'enrouler dans une couverture de peaux d'opossum et s'étendre pour dormir, tous les sauvages étaient couchés çà et là, ivres morts.

Le lendemain, Rashleigh, bien qu'il eût à peine bu, souffrit toutes les conséquences d'une nuit de débauche, mais son état pouvait faire envie comparé à celui de la plupart des noirs qui semblaient positivement à moitié morts. Le vieux *carandjie* paraissait souffrir plus que personne, gisant, plongé dans la torpeur, la tête sur les genoux de sa *djin* favorite qui toute la journée lui fit absorber des boissons rafraîchissantes.

Quelques jours après la fête les blessures de Rash-

leigh commencèrent à se cicatriser et sur chaque entaille se formait un bourrelet épais comme le doigt. Le vieux sorcier lui donna alors une quantité de teinture foncée en lui indiquant par signes de s'en oindre la peau. Il obéit et répéta l'opération chaque jour pendant une quinzaine environ, après quoi tout son corps, sauf la paume de ses mains et la plante de ses pieds, avait pris une teinte terne et foncée. Le chef lui remit une sorte de boule de graisse pour s'en frotter et fixer ainsi la couleur sombre de son épiderme, en sorte que finalement Rashleigh aurait pu passer pour un indigène.

Pour assurer le complet bien-être de l'étranger ainsi adopté, le *carandjie* lui offrit ensuite une *djin* et une quantité d'armes indigènes, et les deux hommes prenaient toujours leurs repas ensemble et dormaient à quelques mètres l'un de l'autre. Il ordonna aussi à un guerrier noir d'instruire le blanc dans les mystères de la vie sauvage, et ainsi celui-ci apprit les diverses méthodes de chasse au javelot et de pêche au harpon. Il était bien aise de se plier à la condition que le destin lui avait si étrangement imposée, convaincu qu'elle était bien plus sûre et bien meilleure que ce qui l'attendait s'il retournait vivre parmi les blancs. Il s'appliqua donc avec une extrême bonne volonté à s'assimiler à fond tout ce que son professeur noir avait à lui enseigner, et il devint bientôt aussi adroit que pouvait l'espérer un homme qui n'était pas un indigène.

Pendant les quatre ans qu'il mena cette vie de sauvage, content de son sort, son existence fut calme et sans incidents. Le matin, sa *djin*, nommée Lorra, allait pêcher et déterrer des racines, comme toutes les femmes noires, pendant qu'il allait chasser les rats géants et les kangourous. Sa chasse était plus variée s'il avait la chance de rencontrer un iguane

ou un opossum, qu'il poursuivait suivant la méthode indigène, faisant des entailles au tronc de l'arbre auquel grimpeait l'animal jusqu'à ce qu'il fût perché sur une branche trop mince pour porter le poids d'un homme. Alors, avec sa hache de silex, il coupait ce mince rameau en sorte que sa proie tombait par terre, ou restait morte ou trop étourdie pour bouger avant qu'il ne se fût laissé glisser de l'arbre et ne l'eût capturée; il l'emportait au camp et en faisait son déjeuner.

Souvent, sa meute de chiens à demi sauvages l'accompagnait, chassant le rat ou le kangourou jusqu'à ce qu'il se fût réfugié dans une souche creuse; alors Rashleigh, bouchant une des ouvertures avec de l'argile, faisait du feu à l'autre extrémité, si bien que l'animal, sous peine d'être asphyxié, devait accepter la lutte avec les chiens qui ne manquaient jamais de le tuer. Il avait acquis une parfaite connaissance de la forêt et si loin que l'entraînât la chasse dans les fourrés épais, il avait le même don que les indigènes pour retrouver son chemin sans se tromper. Quand il arrivait au camp, Lorra avait nettoyé et préparé les racines, bouillies ou rôties, les autres *djins* du *carandjie* avaient fait cuire du poisson et on y ajoutait le gibier rapporté par lui. Il avait appris aux *djins* quelque chose de l'art du blanc à accommoder proprement les aliments, et il avait ainsi avec le *carandjie* et ses femmes une meilleure nourriture que n'en ont d'habitude les indigènes. Il passait le reste du jour jusqu'au soir à paresser à l'ombre jusqu'à ce que la faim l'amenât, ainsi que son protecteur, au second et dernier repas, ponctuellement préparé par les femmes.

Il y avait des expéditions de pêche nocturne dans des baies ou des anses écartées : accompagnés de *djins* portant des torches d'écorce résineuses, Rash-

leigh et les autres hommes, armés de harpons, entraient dans l'eau jusqu'à la taille, et les poissons, attirés par la lumière, se rassemblaient autour d'eux qui avaient beau jeu à les piquer dans les bas-fonds, puis les *djins* reentraient lourdement chargés.

Une fois au moins par hiver, quand la chute des feuilles rendait les fourrés praticables, on organisait une grande battue. Tous les chiens du camp une fois rassemblés et tenus en laisse, on choisissait pour le battre un cercle de plusieurs milles. Les noirs avançaient en poussant des cris, en frappant sur des objets, en soufflant dans des conques et en faisant tous les bruits possibles pour contribuer à l'affolement général. Les animaux sauvages se retiraient devant ce fracas, et, à la tombée de la nuit, la tribu campait et dormait, avec une garde solide pour repousser toute bête qui tenterait de s'échapper. Au point du jour, ils reprenaient leur marche convergente jusqu'au moment où le cercle était assez diminué pour que les hommes fussent à environ six mètres les uns des autres. Alors les chasseurs les plus expérimentés, lâchant tous les chiens, battaient les buissons où les animaux étaient enfermés, et les forçaient à quitter leur couvert, pour tomber sous les épieux ou les massues des hommes apostés. On emportait le gibier au camp où, le soir, se célébrait une grande fête avec une quantité de mets. Une liqueur fabriquée avec des racines et une sorte d'hydromel circulait de convive en convive, et les réjouissances se terminaient habituellement par des querelles d'ivrognes, qui avaient souvent des issues fatales, jusqu'à ce que toute la tribu glissât peu à peu dans le profond sommeil que procure l'alcool.

Rashleigh eut bientôt acquis une connaissance suffisante de l'idiome des indigènes, qui se bornait aux quelques mots nécessaires pour exprimer les idées

les plus simples. Il s'aperçut qu'ils n'avaient aucune religion mais étaient soumis à la crainte superstitieuse du surnaturel, principalement des spectres des guerriers massacrés transformés en esprits malfaisants, dont la passion était de tuer les femmes, les enfants et les hommes qu'ils pouvaient surprendre sans défense ou endormis. Bien des endroits étaient pour cette raison « tabous » par la terreur, car les noirs les coryaient hantés par des fantômes que de malheureux indigènes à l'imagination vive avaient aperçus sous des formes de démons effroyables. Une de leurs superstitions l'intriguait, mais il n'en apprit jamais l'origine. Une fois que les indigènes s'étaient étendus pour la nuit, rien ne les décidait à quitter leurs feux, fussent-ils mourants, et ils ne faisaient jamais un feu avec des bûches assez grosses pour durer toute la nuit. Pas une fois, durant son séjour parmi eux, il ne les vit employer de fagots dont les branches fussent plus épaisses que le poignet : c'était la mesure qui déterminait le choix des branches devant servir de combustible.

Le gouvernement des indigènes était une sorte de despotisme patriarcal, puisque tout le pouvoir était entre les mains du vieux *carandjie*. Il avait acquis sa situation, autant que Rashleigh put le découvrir, par les hauts faits de guerre qu'il avait accomplis dans sa jeunesse, et il la conservait dans sa décrépitude parce qu'il en imposait à ses sujets ignorants par son habileté comme sorcier. Un des exemples que vit Rashleigh de l'usage que le vieillard faisait de son pouvoir concernait sa propre *djin* Lorra.

Celle-ci, qui avait été la favorite du vieux *carandjie* avant d'être offerte à Rashleigh, se plaignit un jour au chef que Jumba, un noir vigoureux, l'avait frappée parce qu'elle se querellait avec une de ses femmes à lui, tout en détarrant des racines. Le magicien se

mit dans une violente fureur en écoutant son récit et se fit amener Jumba. Le guerrier écouta humblement la tempête d'injures violentes dont l'accabla le *carandjie* hors de lui, et tenta de justifier sa conduite en faisant retomber toute la faute sur Lorra, soutenant que par sa maudite langue elle lui avait fait perdre patience. Le vieux écouta froidement cette défense et adressa à Jumba ces simples mots :

— Va-t'en et flétris-toi.

Rashleigh ne comprit pas cette sentence et en demanda le sens à Lorra ; il apprit qu'elle signifiait littéralement que le coupable était condamné à dépérir et à mourir. Elle lui cita plusieurs cas d'hommes périssant réellement d'épuisement sous le coup de cette sentence, et affirma que ceux qui y survivaient étaient ceux auxquels le *carandjie* pardonnait. Tout d'abord Rashleigh ne vit là qu'une preuve de crédulité chez cette femme, mais plus tard il constata qu'il y avait de la vérité dans ses paroles. Le vieux sorcier était le médecin de sa tribu, connaissait un grand nombre de plantes et de drogues et sa méthode consistait à administrer à sa victime, dans sa nourriture ou dans sa boisson, des substances nuisibles qui, si elles ne le tuaient pas absolument, lui inoculaient une douloureuse maladie de langueur. Jumba, en la circonstance, prouva quelle foi avaient les indigènes dans l'efficacité de cette sentence, car, dès que l'arrêt fut prononcé, l'homme éclata en bruyantes lamentations, arracha les liens et les plumes de sa chevelure et se fit de nombreuses entailles sur tout le corps, tout en implorant, avec ses deux *djins*, par des cris sauvages la pitié du *carandjie*. Enfin, désespérés, Jumba et ses femmes se retirèrent et pendant une semaine, durant laquelle toute la tribu l'évita aussi soigneusement que s'il avait été en quarantaine, l'homme maudit demeura dans un état d'abattement complet, sourd

aux consolations de ses *djins*, bien persuadé que son arrêt était mortel, s'il n'était pas cassé. Lorra elle-même ne cessait de supplier le vieillard de pardonner à Jumba et il finit par céder à ses instances, faisant savoir que la sentence était rapportée en envoyant au malheureux la moitié d'un beau kangourou.

Des fautes plus graves, telles qu'un meurtre ou le vol d'une *djin* de la tribu, étaient punies par le verdict d'un conseil général de tous les guerriers du clan : suivant l'importance du cas ils condamnaient le coupable à se voir lancer un certain nombre de javelines. Au jour fixé pour l'exécution de la sentence, tous les guerriers se rassemblaient un peu avant le lever du soleil à l'endroit où Rashleigh avait subi la cérémonie d'initiation. L'accusé, nu et sans armes, mais muni d'un bouclier, était placé sur le tertre, et le plus proche parent de la victime assassinée ou de la personne lésée se tenait à soixante-dix pas de lui. Dès que le bord du soleil se montrait au-dessus de l'horizon, le premier trait était lancé, suivi de deux ou trois autres, suivant le nombre que spécifiait la sentence. Le coupable se protégeait de son mieux avec son bouclier. Puis chacun des guerriers assemblés lançait à son tour le même nombre de javelots, pour compléter la quantité fixée. Que l'homme mourût ou survécût, il était défendu de jamais reparler de son crime. Rashleigh était émerveillé de l'adresse avec laquelle ces indigènes se défendaient à l'aide de leur bouclier, dont la largeur variait de huit pouces à un pied. Plusieurs fois il vit des criminels parer jusqu'à trois cents javelots et s'en tirer avec simplement quatre ou cinq blessures aux jambes.

Pour les forçats d'une atrocité exceptionnelle, ordre était donné à vingt et un guerriers de lancer ensemble un javelot au coupable, ce qui signifiait une condamnation à mort. Les indigènes étaient si habiles

au lancement du javelot que la plupart étaient capables, à cent pas, d'atteindre un petit oiseau, ou de frapper un tronc d'arbre avec assez de force pour y pénétrer jusqu'à quatre pouces de profondeur. Il ne restait par conséquent aucun espoir à l'homme le plus expert au maniement du bouclier d'éviter une grêle de traits lancés par une élite de guerriers. Rashleigh ne vit pas un homme condamné à ce châtement échapper à la mort.

Les indigènes, il le constata, s'unissaient sans aucune cérémonie de mariage. Dès qu'un jeune homme avait été initié par la cérémonie des entailles et déclaré homme fait, le premier emploi qu'il faisait de ses armes était de se conquérir une épouse. Il se glissait sans être vu vers quelque marais près duquel habitait une autre tribu, et restait là tapi toute la nuit, attendant qu'à l'aube les jeunes *djins* vinssent chercher de la nourriture. Il fixait son attention sur celles dont la coiffure révélait qu'elles n'étaient pas mariées et, en choisissant une dont la circonstance rendait la capture facile, il fondait sur elle et l'emportait malgré sa résistance et ses cris. Réussissait-il à l'amener jusqu'à son camp avant qu'aucun de ses parents mâles pût la sauver, elle devenait sa femme par droit de conquête, et jamais plus elle ne pouvait mettre le pied dans le camp de sa tribu à laquelle elle avait cessé d'appartenir.

Les filles mettaient leur point d'honneur à résister de toutes leurs forces à l'enlèvement, mordant, écorchant et frappant à coups de pied leur ravisseur; de même c'était l'habitude pour l'homme de frapper la femme sur la tête, le corps et tous les membres de coups calculés pour venir sûrement à bout de son énergique résistance. Rashleigh vit souvent arriver de ces couples, la fille pendant sans connaissance sur le dos de l'homme et lui, tout ruisselant de sang

qui coulait des écorchures faites par les dents et les ongles de celle-ci. A cette brutale façon de plaire il n'y avait que de rares exceptions, par exemple le cas du vieux *carandjie*, qui, trop faible pour dompter une *djin*, était obligé de confier à un plus jeune le soin d'exécuter l'enlèvement de rigueur. Il y avait toujours rivalité pour être chargé de cette mission, car le fait d'entreprendre cette tâche pour des personnes supposées douées d'un pouvoir surnaturel passait pour donner du courage.

La mort d'un guerrier, surtout s'il était jeune, était regardée comme une calamité par toute la tribu, qui avait coutume de se faire des entailles dans la chair en témoignage de la douleur qu'ils manifestaient par des gémissements aigus et continuels. La mort d'un chef ou d'un *carandjie* était célébrée par quantité de cérémonies et de rites superstitieux, tandis que celle des femmes, des enfants et des adolescents non initiés passait inaperçue. On ne prononçait plus jamais le nom du mort après l'enterrement, les guerriers étaient enfouis assis, les grands chefs debout, les femmes et les enfants couchés à plat ventre. Des tertres ovales, parfois plantés d'arbustes aromatiques, marquaient l'emplacement des tombes.

XXI

Rashleigh avait été trop accoutumé aux privations et aux épreuves pour souffrir de l'existence primitive qu'il était obligé de mener et qui était du moins exempté des châtiments brutaux qu'il avait eu à endurer depuis son arrivée dans la colonie. Retourner parmi les blancs c'était aller à une mort presque certaine et il était de plus en plus résolu à terminer ses jours parmi les noirs.

Pourtant, au bout de quatre ans et demi environ de ce séjour, un événement se produisit, qui eut des conséquences inattendues. Son père adoptif, le vieux *carandjie*, mourut. Depuis longtemps il dépérissait et il finit par tomber dans un état de torpeur tel que seule sa respiration lente et à peine perceptible prouvait qu'il n'était pas mort. Pendant cette dernière maladie la tribu entière ne cessait de lui prodiguer ses soins et, quand enfin la mort attesta l'inutilité de leurs efforts, guerriers et *djins* éclatèrent en lamentations si violentes et si discordantes que Rashleigh en fut saisi. Les gémissements qui suivirent lorsque fut proclamée la mort du *carandjie* duraient encore lorsqu'un noir vigoureux, désireux de prendre sa succession comme chef, s'abattit de tout son long sur le cadavre, posa ses lèvres sur celles du défunt et aspira fortement pendant quelques instants. Quand il se releva, une des *djins*, se cachant de son mieux, fit une incision dans le dos du mort avec une pierre tranchante, et extrayant les reins les jeta sur la poitrine du cadavre, après quoi elle se sauva en courant. Plusieurs *djins*, poussant des lamentations bruyantes et lançant des reproches solennels, la poursuivirent quelque temps puis revinrent toutes, et la *djin*, auteur du prétendu outrage, ne fut pas davantage inquiétée.

Le nouveau *carandjie* s'était aussitôt jeté sur les reins, les avait de façon écœurante dépouillés de leur graisse jaune, puis replacés dans le corps, dont l'incision fut recousue par Lorra avec des tendons de kangourou enfilés dans une aiguille d'os. Le cadavre fut ensuite enduit de la gomme qu'on employait en guise de goudron pour les canots et les armes, puis la tête fut décorée de plumes multicolores collées avec la même substance sur le crâne chauve. Le corps fut ensuite enveloppé dans une couverture neuve en peaux d'opossum, le poil en dedans, l'extérieur étant bar-

bouillé de dessins fantaisistes en terres de couleur. On érigea alors une sorte de table faite de branches vertes sur laquelle on étendit le mort. Puis, à quelque distance de chaque côté, on alluma un grand nombre de petits feux, et quatre guerriers sans armes se mirent à tourner gravement autour du cadavre en agitant sur lui des rameaux verts, feignant par moments de se précipiter sur quelque être invisible, pour le chasser et chantant sans arrêt une mélodie monotone. Cette cérémonie funèbre se prolongea tout le jour et toute la nuit, jusqu'à l'enterrement qui, comme tous les actes importants de leur vie, devait avoir lieu au lever du soleil.

Un groupe de guerriers fut désigné pour creuser la fosse à l'aide des pelles de bois des *djins*. Personne ne dormit cette nuit-là qui fut remplie par des lamentations sans cesse renouvelées et des danses funèbres, tandis qu'on entretenait brillamment les feux. Quand parut la lueur grise de l'aube, les fossoyeurs vinrent annoncer que tout était prêt, et la tribu s'assembla au grand complet pour les obsèques de son *carandjie*. Les hommes sans armes, le corps affreusement couvert de terres de couleur, où dominaient le blanc et le rouge, portaient chacun une coquille d'une main et de l'autre un rameau vert.

Huit guerriers prirent alors le brancard grossier sur lequel gisait le corps et le portèrent les pieds devant, et le cortège se mit en marche vers la tombe, hommes, femmes et enfants coupant, écorchant leurs corps avec des coquilles, si bien qu'en arrivant près de la fosse ils étaient tout ruisselants de sang. C'était, sembla-t-il à Rashleigh, à qui s'entaillerait le plus profondément pour manifester sa douleur de voir partir le chef.

Le cimetière, comme l'emplacement du conseil, avait vue sur la mer et Rashleigh remarqua que, bien qu'il ne fût pas très boisé, chaque tombe avait été

creusée près d'un arbre. Il fut très surpris de s'apercevoir que pendant son long séjour dans la tribu il n'avait encore jamais vu cet endroit, encore qu'il eût dû passer bien des fois auprès. Son étonnement s'accrut en constatant que sur chaque arbre, près des tombes, l'écorce avait été enlevée sur une surface de deux pieds sur un environ, et qu'on avait gravé dans ces espaces nus des représentations naïves de kangourous, de rats géants, de serpents et d'oiseaux. Les arbres les plus grands avaient plusieurs de ces planches d'images, correspondant au nombre des tombes disposées autour d'eux.

Le cadavre fut déposé sur le sol et on lui mit dans la main droite une branche verte qui lui couvrait la poitrine. Ensuite, chaque membre de la tribu en fit le tour en lui faisant une révérence d'adieu, et en gémissant et s'entaillant de nouveau le corps. La tombe était un puits de cinq pieds carrés environ sur huit de profondeur, dans lequel quatre pieux perpendiculaires formaient avec des feuilles d'écorce une sorte de boîte; d'un côté étaient disposées deux perches pour former une glissière. Rashleigh et le nouveau *carandjie*, plaçant le cadavre sur ces perches, l'y maintinrent jusqu'à la minute où le soleil parut au-dessus de l'horizon; alors ils le lâchèrent et il glissa doucement, restant debout, soutenu par les quatre poteaux, face à la mer. Armés de pelles, de nombreux guerriers lancèrent de la terre dans le puits entre les parois et les murs d'écorce de ce sépulcre primitif, tandis que d'autres sautaient dedans pour fouler la terre, jusqu'à ce qu'elle atteignît le niveau de la tête. Alors on plaça les armes du défunt dans le cercueil d'écorce, que l'on recouvrit d'une autre couche d'écorce, si bien que la terre ne touchait pas le corps. On acheva enfin de combler le puits sur lequel on amoncela un tertre de près de trois pieds de haut, bien égalisé à coups de

pelle. Pour terminer la cérémonie on grava sur l'arbre le plus proche un faucon pêcheur, cet emblème étant destiné à rappeler le nom du *carandjie* qui pourrait se traduire par : « *Le guerrier qui fond sur sa proie.* »

Ralph Rashleigh, tout en sentant bien ce qu'il devait au vieillard, n'éprouva durant toute cette cérémonie que le genre de regret qu'inspire la mort d'un chien ou d'un cheval auquel on était attaché. Il n'avait jamais pu considérer ce hideux et répugnant *carandjie* comme un véritable être humain et il n'y avait jamais eu entre eux d'affection ou de camaraderie véritable. Il ne tarda pourtant pas à découvrir qu'il avait dû sa sécurité et l'absence de tout mauvais traitement à la puissante influence du défunt qui avait réussi à tenir en échec la furieuse antipathie que resentaient les guerriers à son égard, à cause de sa supériorité intellectuelle et de la faveur que lui témoignait leur chef. L'attitude de la tribu envers lui, maintenant qu'il avait perdu son protecteur, lui fit comprendre qu'ils l'auraient tué sans hésiter, n'eût été la croyance superstitieuse que l'esprit du vieux *carandjie* hantait le camp, prêt à punir toute injure qui serait faite à son fils d'adoption blanc.

Ce respect néanmoins commença à faiblir au bout d'un mois, car un jour Terrawelo, le nouveau *carandjie*, déclara à Rashleigh qu'il devait ou bien lui remettre les deux *djins* de son prédécesseur, ou combattre pour obtenir le droit de les garder. La seule raison qu'eût eue Rashleigh de garder les deux *djins* était le désir qu'elles avaient elles-mêmes exprimé de rester avec lui, plutôt que d'aller vivre avec un noir qui les traiterait brutalement, mais maintenant le ton de supériorité méprisante sur lequel Terrawelo formulait sa demande le décida à les conserver. Il savait d'ailleurs par expérience, après avoir soutenu des luttes amicales, qu'il était, au point de vue musculaire, supérieur à

n'importe quel homme de la tribu, car en dépit de leur grande taille, c'étaient de pauvres échantillons d'humanité.

Rasleigh répondit donc au nouveau chef qu'il relevait son défi et combattrait suivant l'usage, qui prescrivait que tout homme possédant deux femmes ou davantage devait les céder toutes sauf une à tout homme qui se serait montré plus fort ou plus habile que lui au maniement des armes. Pour toute réponse Terrawelo essaya de frapper le blanc à la tête avec sa *nullah-nullah* (sorte de casse-tête). Celui-ci, qui avait épié le regard du noir, esquiva le coup, se lança tête baissée entre les jambes de Terrawelo et, le soulevant, le renversa brutalement sur le dos. Ramassant l'arme que le guerrier avait laissé tomber, il lui en porta un coup retentissant qui cassa le bras que le chef avait levé pour se garantir la tête. Il allait redoubler ses coups, mais, reprenant possession de lui-même, il jeta la massue par terre et appela la *djin* du chef pour qu'elle vint aider son mari à s'en aller. Jumba arriva en courant, hurlant que le chef était tué ou à peu près, et essaya de s'emparer de Rashleigh qui, après l'avoir avertie, la renversa d'un coup, sans connaissance, puis s'éloigna tranquillement vers son feu.

Pendant le reste du jour ni Jumba ni Terrawelo n'essayèrent de l'attaquer, mais, après cette querelle, il devint un objet de haine et de crainte pour les noirs. Ses *djins* n'osaient plus aller pêcher ou déterrer des racines avec les autres, qui tombaient sur elles et les battaient sans merci : en somme, la tribu tout entière semblait comploter pour leur rendre la vie aussi difficile que possible, ainsi qu'à leur maître.

Une nuit, huit jours environ après la bataille, Lorra parut à Rashleigh particulièrement silencieuse et déprimée, elle d'ordinaire si gaie et si bavarde. D'habitude elle le pressait de questions sur les manières,

coutumes et vêtements des femmes de sa race, ne se lassant jamais de ce qui lui paraissait si étranger. Ce soir-là, elle parlait à peine mais lançait à chaque instant des regards méfiants autour de leur feu. Il lui demanda si elle était malade, mais elle ne répondit que par une caresse, après quoi ils s'étendirent côte à côte et s'endormirent. Il fut réveillé en sursaut par un cri perçant de Lorra et, se redressant, il la vit se débattre dans les bras de Jumba. Comme il s'élançait à son secours, elle l'avertit en criant :

— Regarde derrière toi, Yaff ; ne t'inquiète pas de Lorra.

Faisant demi-tour, il vit Terrawelo qui venait de lancer une flèche — elle vibrait encore dans le sol à côté de l'endroit où était tout à l'heure couché Rashleigh — et s'apprêtait à en décocher une autre. Le blanc arracha la javeline de terre, et, se précipitant sur le noir avant qu'il pût lancer son second trait, la lui plongea dans le ventre avec une telle force que la pointe ressortit dans le dos à côté de l'épine dorsale.

Cependant les cris de Lorra allaient s'affaiblissant et, se détournant de l'ennemi abattu, Rashleigh la vit étendue par terre tandis que Jumba l'assommait avec sa massue dont le gros bout pouvait peser deux livres. Sans prendre le temps de ramasser une arme, il s'élança sur ce lâche qui lui tournait le dos, et, sautant de telle sorte que ses deux pieds le frappèrent au milieu de la colonne vertébrale, il l'envoya rouler la face contre terre. Avant que Jumba se rendît compte de ce qui arrivait, Rashleigh s'était emparé de la massue que l'autre avait lâchée et d'un seul coup brisa le crâne du noir, vengeant ainsi la pauvre *djin* qui eut juste la force d'essayer de le caresser quand il se pencha sur elle, avant de retomber en arrière, morte.

Alors Rashleigh fut pris de frénésie. Ramassant la massue qu'il avait laissé tomber il se rua sur Terra-

welo qu'entouraient ses amis, discutant s'il serait sage d'essayer de retirer la javeline de sa blessure. Sans s'arrêter au cri de terreur qui s'échappa des lèvres du chef, Rashleigh lui asséna sur la tête un coup de massue qui fit jaillir la cervelle. Les amis du noir l'attaquèrent en foule, mais le blanc furieux en avait abattu trois avant qu'on ne pût le désarmer et s'assurer de lui.

Il fut, le lendemain matin, conduit prisonnier devant la tribu assemblée pour le juger ; les cadavres de Terrawelo et de Jumba étaient étendus entourés de leurs *djins* et de leurs parents qui se lamentaient. On demanda simplement à Rashleigh pourquoi il avait tué ces deux guerriers.

— Il y avait trois morts hier soir, répondit-il ; pourquoi n'y en a-t-il plus que deux ce matin ?

Un guerrier, bondissant comme un furieux, s'adressa au tribunal :

— Le blanc veut demander, frères, où est le corps de sa *djin*, comme s'il prétendait qu'il a tué notre chef et Jumba pour la venger. Que mes frères noirs apprennent à l'étranger au visage pâle qu'ils n'honorent pas assez les faibles femmes pour considérer que la mort de l'une d'elles puisse être une excuse pour le meurtre de deux braves guerriers.

— C'est vrai, riposta Rashleigh, j'ai tué Jumba et Terrawelo parce qu'ils avaient fait mourir Lorra, mais ils avaient aussi essayé de me tuer, et ils y auraient réussi si ma pauvre *djin* n'avait pas donné sa vie pour sauver la mienne.

— Tu ferais mieux de pleurer ta *djin* comme un enfant, cria le guerrier avec ironie, j'aimerais voir les larmes d'un blanc.

— Cela, tu le peux, dit Rashleigh voyant dans cette querelle une chance de sauver sa tête. Essaie si tu peux les faire couler. Délie mes mains, donne-moi une

massue et essaie... Non, tu ne veux pas? Tu as peur, sachant bien que j'aurais vite fait de te rendre plus faible qu'une femme.

Un vieux noir intervint, murmurant quelque chose à l'oreille du guerrier en colère, sur quoi celui-ci fit de la tête un signe d'assentiment et s'assit. Le vieux, alors, rassembla en cercle les guerriers les plus âgés et les consulta à voix basse, puis finalement il retourna s'asseoir à sa place et garda quelque temps le silence.

— Étranger, commença-t-il enfin, tu as été un jour rejeté par la mer sur notre lieu de pêche, et un sage qui n'est plus, mais qui avait été un puissant guerrier dans ses jeunes années, vit sur ta figure la ressemblance d'un fils qu'il avait perdu. Voilà pourquoi il t'a sauvé la vie et a fait de toi un guerrier. En échange de tout ce bien tu as amené le malheur sur notre tribu. Deux hommes vigoureux, qui, hier, auraient pu nous aider à nous défendre contre nos ennemis, sont morts de ta main. Malgré cela la justice nous interdit de t'enlever la vie parce que ces deux-là avaient essayé de te tuer avant que tu n'aies levé ta massue sur eux, mais tu ne peux rester avec nous plus longtemps, sinon l'esprit du défunt, mécontent, tirerait vengeance de la tribu parce qu'elle te laisserait vivre impuni. Alors, va-t'en avec tes femmes, tes chiens et tes armes. Habite où tu voudras, mais ne reviens plus près de notre terrain de chasse. J'ai parlé, fais ce que je dis. Eh bien, frères?

Les guerriers rassemblés poussèrent le grognement d'assentiment qui est d'usage en ces occasions.

— Alors, conclut le vieillard, veux-tu t'en aller et nous laisser en paix?

— Je m'en irai, dit Rashleigh; le soleil est aussi chaud et les poissons aussi gros ailleurs qu'ici.

Sur un signe du vieil orateur on détacha ses liens,

et le noir reprit après un silence et un regard circulaire :

— Si l'un de nos frères noirs n'aime pas la décision des anciens, maintenant que l'étranger est libre, qu'il l'attaque sous les yeux de toute la tribu et venge mieux nos morts en un combat loyal.

Deux guerriers bondirent aussitôt sur leurs pieds, mais celui qui avait invectivé le prisonnier réclama la priorité et on décida que le combat aurait lieu à midi. Après quoi Rashleigh se retira vers son feu où il trouva ses deux *djins* survivantes, se lamentant et se déchirant le visage sur le cadavre de Lorra qu'elles avaient préparé pour l'enterrement.

Rashleigh décida de ne pas enfouir le corps près de la tribu, aussi fabriqua-t-il une sorte de civière sur laquelle il le plaça. Ensuite il ordonna aux deux *djins* de l'emporter le long de la plage, vers le nord, jusqu'à un chenal généralement considéré comme la limite de la zone de pêche appartenant à la tribu. Là elles attendraient son arrivée, et elles auraient avec elles les chiens, ses engins de pêche et ses armes, sauf celle dont il devait faire usage dans son combat à midi.

Toute la tribu s'assembla dans les règles sur le terrain du conseil qui dominait la mer. Le combat commença immédiatement, l'adversaire de Rashleigh présentant sa tête aux coups suivant l'usage.

— Assez de ces bêtises, cria le blanc, car si tu mets encore ta tête à ma portée, tu n'auras pas besoin d'un second coup.

Le noir commença par des feintes maladroitement, auxquelles Rashleigh répondit en menaçant d'abord la tête, puis par un brusque moulinet de sa massue, il lui frappa violemment le genou. Le noir s'abattit, et comme personne ne s'avancait pour l'aider, mais que chacun semblait attendre que Rashleigh assénât le coup mortel, Rashleigh s'écria fièrement :

— Emmenez votre guerrier, je ne veux pas en faire perdre un de plus à votre tribu... et il s'éloigna de l'assemblée stupéfaite dans la direction qu'avaient prise ses *djins*.

Le combat avait duré si peu de temps que Rashleigh rejoignit bientôt les femmes et, enlevant le corps de Lorra de la civière qu'il abandonna, il le porta dans ses bras, ne s'arrêtant qu'à la nuit. Les gémissements des deux *djins* l'irritèrent d'abord et il finit par leur ordonner de se taire, en sorte qu'ils marchèrent en silence jusqu'au bout. Ils allumèrent le feu du campement, bavardant comme d'habitude sur leur besogne journalière. L'une des *djins*, nommée Enee, revint bientôt avec une énorme bonite qu'elle avait tuée dans une mare laissée par la marée en se retirant. Elles en préparèrent et en firent cuire des tranches et invitèrent Rashleigh à en manger. Mais le chagrin qu'il éprouvait de la mort tragique de sa vaillante petite favorite lui avait coupé l'appétit et il les pria rudement de manger et de s'endormir bien vite.

Il passa la nuit à veiller mélancoliquement le corps de la femme qui l'avait assez aimé pour ne pas hésiter à attirer sur elle l'attaque de Jumba, afin de le laisser libre d'en finir avec le lâche Terrawelo. Il réfléchit longuement au dévouement que lui avait témoigné Lorra, agissant toujours envers lui comme s'il était un dieu bienfaisant que l'on devait servir avec amour.

Il l'enveloppa dans son meilleur manteau d'opossum et l'enterra dans une fosse profonde, sur une épaisse couche d'herbe, pour protéger son corps de la terre, à l'ombre d'un acacia aux branches pendantes qui croissait au bord d'un ruisseau. Tandis qu'il jetait des pelletées de terre dans la fosse, des larmes coulaient sur ses joues et le sentiment qu'il avait fait une grande perte l'envahissait. Il resta étendu,

sombre et absorbé, à côté de la tombe tout ce jour-là et la nuit suivante, et les deux *djins* l'observaient en secret avec terreur et admiration. Le lendemain ils reprirent leur route, et Rashleigh se retourna souvent pour jeter un regard sur l'endroit où il avait laissé les restes du seul être qui, en dehors de sa famille, l'eût jamais aimé.

XXII

Pendant près de six mois, après avoir quitté la tribu, Rashleigh et ses *djins* poursuivirent leur marche vers le Nord le long de la côte, traversant les rivières sur des radeaux, dormant sous les falaises, dans des cavernes ou en plein air, suivant les occasions et suivant le temps. Leur alimentation consistait surtout en poissons, qu'ils prenaient aisément à la lueur des torches, avec, pour varier, des coquillages, des huîtres, des patelles et des racines, chaque fois qu'ils pouvaient en trouver.

Il rencontra de nombreuses tribus de la côte avec certaines desquelles il put converser. Il se faisait passer pour un *carandjie* errant, rôle qu'il pouvait jouer aisément grâce à l'expérience acquise dans sa longue association avec son ancien protecteur, car il savait peindre des emblèmes sur son corps et s'orner à la mode traditionnelle des prêtres-docteurs. Aussi n'était-il jamais maltraité par les indigènes dont il traversait les territoires, au contraire on lui donnait toujours cordialement l'hospitalité, on lui permettait de rester autant qu'il le voulait et de partir quand cela lui plaisait. Fréquemment les guerriers s'efforçaient de lui persuader de renoncer à sa vie errante et de rester définitivement avec eux, comme leur *carandjie*.

Pourtant il n'y consentit jamais, poursuivant par une sorte de fatalisme son projet primitif de remonter vers le Nord, plan conçu au départ de son malheureux voyage avec Roberts, Hennessey, Owen et les autres, quand ils avaient réussi à échapper à l'équipage du bateau-pilote de Newcastle. Il finit par atteindre le point le plus septentrional de la côte de la Nouvelle Hollande, à l'entrée du détroit de Torres. De la cime d'une haute montagne il voyait beaucoup de petites îles qui, à ce qu'il supposait, faisaient partie de l'archipel indien, et il aspirait en les regardant à cette civilisation qui y régnait et à laquelle il appartenait. Il se surprit à regretter ses anciens compagnons, car il se rendait compte que si seulement Roberts avait été épargné, ils auraient pu ensemble imaginer quelque moyen de traverser le détroit, qui, malgré des chenaux enchevêtrés formés par des courants contraires, était praticable par endroits.

Il resta presque toute la journée étendu sur la montagne à regarder la mer, tourmenté de vains regrets et d'espoirs déçus, et, quand il retourna à la plage à la nuit tombante, il trouva les *djins* très alarmées de son absence prolongée. Ils reprirent leur marche le lendemain matin et ils n'avaient pas été bien loin quand il aperçut avec un tressaillement d'émotion la carcasse d'un vaisseau naufragé, que, du sommet de la montagne, il avait pris pour un des rochers sur lesquels il était échoué.

La marée descendait et la mer était calme, mais il n'osa pas tenter de nager jusque-là à cause des nombreux requins qui infestaient ces parages. Il n'avait pas de bois sous la main pour construire un radeau, mais il expliqua aux *djins* son intention de se rendre à l'épave et les envoya chercher le long du rivage tous les morceaux de bois qui auraient pu y être

rejetés, pendant qu'il travaillait à tresser en cordes leurs lignes de pêche afin d'attacher ainsi les poutres du radeau qu'il espérait construire.

Il fut interrompu par Tita, une des *djins*, qui le héla à force de voix d'un point assez éloigné de la plage et lui fit de nombreux signes. Il se hâta de la rejoindre et trouva attachés à l'une des hunes du navire perdu les corps de quatre marins dans un état de décomposition avancée. Il trancha les cordages et, creusant un grand trou dans le sable, y enfouit les restes des malheureux. Tandis que les *djins* l'aidaient à traîner les corps, une grande quantité de pièces d'or s'échappa de la poche de l'un d'eux. Les *djins*, séduites par l'éclat du métal, refusèrent de l'aider dans sa tâche répugnante avant d'avoir ramassé tout ce qu'elles purent trouver. Il avait hâte, lui, d'achever de rendre les derniers devoirs aux noyés et savait bien que, dans les circonstances où il se trouvait, l'argent n'était d'aucune utilité.

Quand il eut achevé ces simples funérailles, ils continuèrent leurs recherches et trouvèrent deux solides bouts-dehors que Rashleigh eut vite fait d'attacher avec la hune pour en faire un radeau assez grand pour ses besoins immédiats. Il façonna deux pagaies pour les *djins* avec des planches trouvées là, et enfin pour lui une plus longue qui pouvait servir de gouvernail. Il mit le radeau à la mer dès qu'il fut prêt et en peu de temps, grâce à la marée descendante et au vigoureux pagayage de ses femmes, il atteignit l'épave.

Le malheureux navire, voilier de quelque cinq cents tonneaux, avait perdu ses mâts, ses bastingages et son gaillard d'avant, littéralement balayé par la tempête qui l'avait à peu près coupé en deux derrière les grands porte-haubans. Il gisait incliné sur un flanc, dans une échancrure du récif qui le sou-

tenait aussi solidement que la cale sur laquelle il avait été construit; il parut impossible à Rashleigh d'essayer de monter à bord. Pas un cordage ne pendait, et, le beaupré ayant été emporté au niveau de la tête, il ne restait ni chaîne d'amarrage, ni sous-barbe par-dessus laquelle on put lancer un câble.

La seule chose qu'il vit et qui offrait quelque espoir, c'était un étançon resté près des porte-haubans de l'avant. Il prit la corde qu'il avait faite à terre et attacha à son extrémité une pierre dont Enée se servait comme poids pour faire enfoncer sa ligne de pêche. Il alla alors du côté où l'épave était la plus basse et lança le bout ainsi alourdi vers l'étançon, dans l'espoir qu'il s'enroulerait autour de façon à lui permettre de se hisser sur le pont. Il ne cessa ses tentatives que quand il eut le bras trop fatigué pour lancer et s'assit, désespéré. Il se creusait la tête pour imaginer un autre procédé quand Enée lui toucha le bras, et, prenant la ligne et son poids, lui dit : « Moi essayer, maintenant. » Rashleigh sourit quand elle enroula la corde dans sa main gauche et fit tourner le bout pesant autour de sa tête avec un mouvement particulier. D'une secousse brusque elle fit partir la pierre et l'instant d'après la corde se trouvait solidement fixée à l'étançon.

Après en avoir éprouvé la solidité, Rashleigh grimpa sur le pont incliné et descendit l'escalier qui conduisait à la cabine principale. Tout y était dans un désordre extrême et, en jetant les yeux autour de lui, il fut saisi d'entendre, venant d'une des couchettes à une extrémité, un gémissement sourd comme celui d'un être humain qui souffre. La porte était coincée et il dut, avant de pouvoir entrer, briser deux panneaux. Ce qu'il prit à première vue pour un amas de vêtements posés sur une couchette était, il le constata, une couverture sous laquelle gisaient les corps de

deux femmes et d'un enfant, complètement émaciés et qui semblaient morts.

Il retourna très doucement la femme qui était la plus près de lui : elle entrouvrit les yeux et un gémissement pitoyable lui échappa. Voyant la face barbue d'un noir qui la regardait, elle tressaillit et serra convulsivement son bébé sur sa poitrine maigre. Puis elle regarda Rashleigh dans les yeux avec une expression si touchante, si suppliante qu'il sentit des larmes rouler sur ses joues. Mais, se ressaisissant aussitôt, il partit immédiatement à la recherche de vivres et de boisson pour ranimer les trois malheureux. Il finit par trouver à l'avant du vin et une cruche pleine d'eau qu'il rapporta à la cabine; là, parmi les débris, il découvrit une timbale où il fit un mélange d'eau et de vin dont il humecta les lèvres des trois moribonds, et constata que la seconde femme aussi était vivante. L'enfant commença par boire avidement puis se mit à crier :

— Maman, maman, chasse l'homme noir.

La mère l'entoura de son bras et le rassura d'une caresse, tandis que Rashleigh, les quittant, retournait sur le pont. Il jeta aux *djins* un cordage ramassé dans le poste de l'équipage, en leur disant d'amarrer le radeau puis de monter à bord. Tandis qu'il les attendit il examina anxieusement le ciel pour voir quels étaient les pronostics du temps, car le jour était très avancé et il désirait rester à bord jusqu'au lendemain, si cela pouvait se faire sans danger. Il se rendait compte que, si le vent venait à souffler quelque peu, le navire ne résisterait pas plus de quatre ou cinq heures au choc des vagues. Il ne voyait aucune menace de mauvais temps, mais, pour plus de sûreté, il consulta tour à tour Enée et Tita dès qu'elles furent montées, et elles s'accordèrent à prévoir une journée très chaude pour le lendemain. Cette opinion, venant

des femmes d'une race qui a un flair mystérieux en ces matières, le rassura complètement et il redescendit dans l'intérieur où il trouva Enée frappée de stupeur par tous les objets étranges qui l'entouraient et par l'enfant qui pleurait de faim. Il laissa les *djins* travailler à faire du feu dans la grille de la cabine et partit à la recherche de quelque nourriture. Il arriva à une sorte d'office où il trouva des boîtes de conserve, des biscuits, de la farine, du thé, du sucre et autres comestibles, dont il rapporta une certaine quantité, plus une bouilloire. Alors, avec l'aide des *djins* qui avaient réussi à faire flamber un beau feu, il fit cuire une soupe légère où il émietta du biscuit, et il en fit avaler quelques cuillerées aux deux femmes puis à l'enfant tour à tour.

Il composa pour lui-même le premier repas abondant de mets européens auquel il eût goûté depuis près de cinq ans, mangeant du bœuf salé et du biscuit arrosés de thé avec un plaisir presque enfantin. Tita et Enée, de leur côté, se régalaient de biscuit trempé dans du thé très sucré.

Il n'allait pas être facile de transporter les femmes et l'enfant à terre, car ils étaient bien trop faibles pour s'aider en aucune façon, et l'état de l'épave exigeait qu'ils la quittassent au plus vite. Il décida de construire un plus grand radeau avec les écoutilles du navire et leurs grillages, d'y descendre les femmes et l'enfant sur une couchette, ainsi que tous les aliments et objets utiles qu'il pourrait trouver, puis de le remorquer jusqu'à la côte avec le petit radeau.

Il voyait que la coque serait mise en pièces si le vent s'élevait, et il travailla toute la nuit avec acharnement, aidé des deux *djins*; aussi avait-il, avant le jour, achevé un grand radeau. Alors ils rassemblèrent tous les objets utiles qui étaient transportables, et

en faisant la chaîne les chargèrent sur le radeau. Au point du jour tout était prêt et Rashleigh, voyant que la marée était descendante, s'acquitta de ses devoirs d'infirmier puis s'étendit pour dormir. Quand il se réveilla, le soleil était déjà haut et la mer montait rapidement. Il porta sur le pont une grande couchette qu'il attacha solidement à l'étauçon et alla chercher les femmes et l'enfant. Celui-ci se cramponnait désespérément à sa mère, et Rashleigh fut donc forcé de les emporter ensemble, tâche d'ailleurs aisée, tant ils étaient maigres.

A l'aide d'un adroit arrangement de cordages, il réussit à descendre la couchette sur le radeau où les deux *djins* se tenaient pour le recevoir et l'installer. Rashleigh descendit à son tour, démarra; les deux *djins* prirent leur pagaie; Rashleigh gouverna sur un point où la falaise surplombait et qui semblait devoir fournir un bon abri et une sûre cachette. En débarquant, il porta avec Tita la couchette et ses occupants à un endroit où un grand rocher formait une espèce de toit, et il étendit les malades sur des voiles rapportées du navire. Ensuite ils déchargèrent leur cargaison, et, laissant le campement et les rescapés à la garde d'Enée, avec des instructions sur les signaux à faire, en cas d'approche de noirs, Rashleigh retourna à l'épave.

Son but était de rechercher tout ce qui aurait pu lui échapper et qui pourrait être de quelque utilité pour assurer le bien-être des naufragés que le sort lui avait confiés. Il fut soulagé de trouver dans un coffre une abondante quantité de vêtements ainsi qu'une masse de provisions qu'il n'avait pas encore vues. Dans un meuble de la cabine il trouva de quoi écrire et une somme considérable, sous forme de lettres de change : il prit le tout, heureux surtout à l'idée de pouvoir écrire après tant d'années de

privation forcée. Il trouva également des outils de charpentier et des armes avec des munitions.

Le transport de tout ce qu'il désirait rapporter à terre l'occupait toute la journée avec Tita et jusqu'à une heure avancée de la nuit. Ils travaillèrent sans répit à cette besogne fatigante, parce que des signes menaçants annonçaient une tempête : ils n'étaient pas arrivés depuis une demi-heure avec leur dernier chargement qu'un sourd grondement se fit entendre dans la direction du sud-ouest, et bientôt après la mer se soulevait en vagues furieuses. Le cœur de Rashleigh se gonfla d'une grande joie en regardant bondir les flots écumeux. Une pluie torrentielle se mit à tomber, aussi accrocha-t-il une voile à l'entrée de leur retraite et, après s'être assuré qu'ils étaient tous au-dessus du niveau des eaux les plus hautes, il se coucha et s'endormit.

Il se réveilla au lever du jour par un temps calme : la pluie et le vent avaient cessé, bien que la mer fût encore grosse, et la campagne brillait sous l'humidité qui l'avait rafraîchie. Des gerbes d'écume montaient vers le ciel en se brisant sur le récif où avait été l'épave, mais il n'y avait plus trace du navire, sauf quelques débris qui flottaient sur la mer et quelques planches que la tempête avait rejetées sur la plage.

Pendant plus d'une semaine Rashleigh s'occupait à construire une habitation primitive sous le rocher qu'il avait choisi dès le début et où il avait l'intention de rester. Il était à la fois invisible et inaccessible du côté de la terre et lui permettait de guetter continuellement sur la mer les vaisseaux qui pourraient passer et à l'un desquels il espérait faire un jour des signaux. Il planta des étais, provenant de l'épave et que la mer avait rejetés à la côte, près de l'ouverture de la grotte, cloua dessus quelques planches et obtint ainsi

un mur solide pour le protéger contre le mauvais temps. En vue de cette construction il avait rapporté du navire échoué une porte et quatre fenêtres qu'il mit en place, et il eut enfin la satisfaction d'avoir une petite maison suffisante pour abriter ses hôtes inattendus. Il eut soin de diviser l'espace en trois compartiments, l'un devant servir à la fois de magasin et de pièce commune, deux autres de chambres à coucher, l'un pour les trois naufragés, l'autre pour lui et ses deux *djins*. Les cloisons étaient faites de morceaux de voile, et d'autres voiles semblables tapisaient les parois du rocher.

Les deux dames, durant leurs premières journées à terre, restèrent plongées dans une sorte de torpeur, trop faibles pour parler ou se servir elles-mêmes d'une façon quelconque, mais, quand Rashleigh eut achevé sa construction, elles avaient repris assez de forces pour lui exprimer leur reconnaissance de tout ce qu'elles lui devaient. L'enfant s'était remis plus vite et courait maintenant partout ; il avait sept ans mais demeurait très petit pour son âge. La mère dit à Rashleigh que le malheureux navire s'appelait *la Tribune*, et qu'il avait amené des forçats d'Angleterre puis avait été dirigé sur l'est vers Calcutta ; c'est là qu'elle allait avec sa sœur et son fils pour y rejoindre son mari, un certain capitaine Marby.

Ces dames avaient perdu la notion du temps, mais c'était, croyaient-elles, dix jours avant l'arrivée de Rashleigh que leur navire avait heurté le récif. Le vent n'était pas à ce moment-là d'une extrême violence, mais le choc avait coincé la porte de la cabine où elles étaient couchées, à moitié mortes du mal de mer. Elles avaient entendu quelqu'un venir et essayer d'ouvrir la porte, puis bientôt après le bruit de l'équipage courant aux canots. Affolées, les malheureuses avaient épuisé leurs forces en efforts inu-

tiles pour forcer la porte, y avaient enfin renoncé avec désespoir et s'étaient couchées pour mourir.

Toutes leurs délibérations sur le meilleur moyen d'échapper à leur situation présente aboutissaient au même résultat. Il n'y avait qu'à attendre dans l'espoir d'être recueillis par un navire passant par là, car Rashleigh déclarait qu'il ne pouvait aucunement garantir, même en sa qualité de *carandjie* errant, de protéger les blanches contre les noirs hostiles, qu'ils ne manqueraient pas de rencontrer s'ils entreprenaient de faire le long de la côte les centaines de milles qui les séparaient d'un établissement de blancs. L'attente permettait du moins quelque espoir puisque tous les ans deux ou trois vaisseaux allant de Sydney aux Indes longeaient forcément cette côte. Rashleigh parcourut tout le voisinage pour découvrir l'endroit où il serait préférable de placer un signal de détresse et il finit par choisir un promontoire avançant bien dans la mer, où il planta un poteau auquel il fixa, à l'envers, un *Union Jack* trouvé dans un tiroir sur *la Tribune*; il ordonna, en outre, à l'une des *djins* de préparer tous les matins à cet endroit un feu produisant beaucoup de fumée. Il espérait que celle-ci attirerait l'attention et que le pavillon révélerait aux marins que ce feu était un signal d'Anglais en détresse.

Ce petit groupe si singulièrement assorti menait une vie simple et frugale, se nourrissant parcimonieusement des provisions tirées du navire, afin d'avoir aussi longtemps que possible des aliments normaux pour les deux dames et le petit garçon. Le poisson formait le fond de leur régime, et ils découvrirent une plante ressemblant un peu aux épinards qui, bouillie avec du bœuf salé, complétait de façon appréciable leurs maigres menus. L'eau leur était fournie par une petite source, sur une des falaises

voisines, qui suffisait tout juste à leurs besoins les plus urgents.

Rashleigh s'était abstenu de révéler sa véritable origine aux deux dames qui croyaient l'histoire qu'il leur avait contée : il était un indigène de la Nouvelle Hollande qui avait appris l'anglais et les manières des blancs parce qu'il avait été élevé, depuis son enfance jusqu'à sa vingtième année, dans la famille d'un éminent fonctionnaire du gouvernement colonial à Sydney, et, à la mort de celui-ci, il était retourné à la vie sauvage, qu'il préférait au travail et aux contraintes de la civilisation. Il n'avait pas à craindre une trahison des *djins*, auxquelles il avait recommandé de ne rien dire, parce qu'elles lui étaient sincèrement attachées et qu'elles le craignaient, non seulement pour sa force et sa science supérieures, mais aussi pour un motif fondé sur une superstition.

Cette superstition venait d'une croyance répandue parmi les indigènes que tous les blancs qui sont en Australie sont des réincarnations des esprits des noirs décédés. Quand un naturel voyait un blanc pour la première fois, il lui donnait toujours un nom indigène dérivant d'une ressemblance supposée avec un membre disparu de sa tribu, et c'est conformément à cette idée que l'ancien *carandjie* avait donné à Rashleigh le nom de Bealla, qui désignait la démarche particulière d'un des fils du vieillard, tombé dans un combat bien des années auparavant. Cette façon de nommer les blancs était la seule manière qui permit aux noirs de faire allusion à leurs morts, et ils croyaient que les personnes ainsi adoptées possédaient toutes les connaissances acquises par eux grâce aux coutumes indigènes dans leur existence antérieure de noirs, en plus des arts et des sciences de la civilisation blanche. Aussi les *djins* considéraient-elles Rashleigh avec une terreur respectueuse aussi bien qu'avec affection, croyant qu'il

avait double pouvoir et était capable de deviner les motifs des actions, et de tout savoir du passé et du présent.

Les mois passèrent avec une monotonie que coupait uniquement pour les deux blanches l'intérêt et l'amusement qu'elles prenaient à enseigner aux *djins* les manières de la race blanche, que les noires apprenaient avec empressement, aimant surtout à s'habiller avec tous les bouts d'étoffe dont pouvaient disposer les deux dames. Rashleigh vaquait à ses devoirs de chef de camp, le fournissant de poisson et de combustible, entretenant ses armes et apprenant à lire aux *djins*. A l'égard des blanches il conservait l'attitude d'un noir respectueux, les servant fidèlement et n'abusant jamais du fait qu'elles se trouvaient en son pouvoir.

Chaque jour il montait à la colline du signal, et bien qu'il n'aperçût pas de voile, il gardait de l'espoir. Il faudrait bien qu'un matin un navire arrivât et les arrachât à cette côte inhospitalière. Un jour qu'il était là — dans le huitième mois, — à surveiller la mer comme d'habitude, il tourna les yeux vers le nord et fut troublé de voir à une grande distance dans cette direction les fumées de nombreux feux indiquant un camp de noirs. C'étaient les premiers signes d'indigènes qu'il eût vus depuis qu'il s'était installé dans la grotte, et il résolut d'aller en reconnaissance et de se rendre compte de leurs dispositions et intentions, dans le cas où ils tomberaient par hasard sur son habitation au pied de la falaise.

Il s'abstint de faire un feu, amena le pavillon et courut à la grotte informer les femmes de ce qu'il avait vu et leur dire qu'il était indispensable qu'il allât en reconnaissance. Il fut surpris de découvrir, d'après ce qui suivit, à quel point la tranquillité d'esprit des blanches dépendait de lui. Mme Marby le supplia avec

émotion de ne pas les trahir ou les abandonner, et sa sœur et l'enfant joignirent leurs prières aux siennes, pleurant à l'idée d'être séparés de lui fût-ce pour peu de temps. Il réussit enfin à leur persuader qu'elles n'avaient rien à craindre de lui et les convainquit de la nécessité de son départ.

A la tombée de la nuit, il ôta le costume de marin qu'il portait depuis le naufrage de la *Tribune* et, se mettant en tenue de *carandjie*, il partit avec un fusil à deux coups et une paire de pistolets dissimulés dans sa ceinture en peau d'opossum. Le camp des noirs était à plusieurs milles de là et il n'y arriva que le lendemain matin de bonne heure quand il faisait encore nuit. Le nombre de feux lui montrait clairement que la tribu était importante et, conformément aux coutumes indigènes, il marcha droit vers celui du chef, sans être inquiété par tous les chiens qui venaient le flairer au passage. Le chef était étendu endormi et seul ; Rashleigh ranima donc le feu, s'assit et fuma en silence jusqu'à ce que le sauvage se réveillât. Alors, voyant un homme, en qui il reconnaissait un *carandjie*, assis et mangeant de la fumée, il se redressa sur son séant et s'adressa à l'étranger :

— Mon frère *carandjie* est-il affamé, demanda-t-il, qu'il dévore le souffle du feu ?

— Je dévore le souffle du feu, répondit Rashleigh, pour me rendre sage et non pour apaiser ma faim.

— La tribu de mon frère est-elle loin d'ici ?

— Mes pères vivaient bien des lunes plus près de la pluie que dans cette région, mais moi j'erre à ma guise à travers les pays.

— Est-ce que mon frère, continua le chef curieux, voyage si loin sans une *djin* pour le servir ?

— Un homme sage se sert lui-même répondit gravement Rashleigh. Mais, ajouta-t-il avec inten-

tion, toutes les *djins* des plus faibles sont à moi.

— C'est juste et vrai. Mais mon frère ne se sent-il pas bien seul faute de compagnie?

— Je n'ai pas besoin de compagnie, sinon de celle de mes pensées et des esprits des hommes sages qui ne sont plus, mais qui rôdent autour de nous partout, prêts à venir près de quiconque est assez hardi pour les appeler.

A ces mots le chef se leva, jetant un regard d'effroi autour de lui, puis, ranimant le feu avec une poignée de bois sec, il considéra longuement son visiteur d'un air sérieux. Pendant cet examen Rashleigh, tranquillement, rebourra sa pipe en ajoutant au tabac quelques grains de poudre. Enfin le chef murmura avec un accent d'épouvante :

— C'est très vrai : nos pères nous ont dit que les esprits des morts sont partout, mais aucun homme de notre tribu n'a jamais cru sans danger de les appeler. Ces terribles visiteurs n'essayaient-ils jamais de faire du mal au guerrier hardi qui recherche leur société?

— Sois certain, mon frère, que tout *carandjie* n'est pas capable de dompter l'humeur des morts. Pourtant qui sait leur adresser des paroles de feu n'a jamais à craindre d'eux quoi que ce soit.

A ces mots la poudre qui était dans sa pipe s'enflamma, et, à ce commentaire si saisissant de ses propos, le chef manifesta immédiatement le profond respect dans lequel il tenait l'étranger, et Rashleigh fut satisfait de l'effet qu'il avait produit.

Au lever du jour tout le camp était en mouvement et Rashleigh se vit entouré de guerriers avides d'avoir des nouvelles des mouvements des tribus le long de la côte. Il leur dit tout ce qu'il en savait et fut bien aise de voir que tout ce qu'il leur racontait était nouveau pour eux. On l'invita à une chasse pendant laquelle

il accrut encore l'effet qu'il avait produit comme merveilleux *carandjie* par les prouesses qu'il accomplit avec son fusil. Il y eut une grande fête en l'honneur de sa visite, et, durant l'ivresse générale qui s'ensuivit, il s'esquiva sans être vu, ajoutant ainsi à l'impression de pouvoir magique qui devait, plus tard, lui rendre grand service en cas de difficultés.

Pour empêcher les noirs de le suivre à la piste, il fit à la nage une partie de la route du retour et arriva sain et sauf à la caverne. Désormais il renonça à allumer le feu-signal et à faire flotter le pavillon, passant des heures, en se relayant avec Enée, à guetter les navires. La tribu resta plusieurs semaines dans la région où Rashleigh l'avait trouvée, et il leur fit plusieurs visites, s'arrangeant toujours pour apparaître et disparaître de façon si soudaine et si mystérieuse qu'ils en arrivèrent à le croire doué du pouvoir de se rendre invisible à volonté.

Une nuit, accablé d'anxiété, inquiet de ne voir toujours aucune chance de salut, il était monté au sommet d'une colline voisine d'où il s'aperçut à certains signes que les noirs tenaient un grand conseil de nuit, comme ils ne le font qu'en cas de graves circonstances. Il se costuma rapidement en *carandjie* et se dirigea aussitôt vers le camp de la tribu. S'arrêtant à petite distance, il vit que les hommes, armés et équipés pour la bataille, exécutaient une danse guerrière, de celles auxquelles ils se livrent pour se monter au plus haut point de férocité quand ils se préparent à une importante entreprise. Ils accompagnaient cette danse d'un chant improvisé, rappelant les hauts faits de leurs ancêtres les plus fameux, et où ils se targuaient de les surpasser dans le combat qu'ils allaient soutenir.

Rashleigh savait assez de leur dialecte pour comprendre, par les bribes de paroles qu'il entendait, qu'il y avait non loin de là, en détresse d'une façon quel-

conque, un navire monté par des blancs, et que son commandant, pensant naïvement s'assurer la bienveillance de ces perfides sauvages, les avait bien traités, leur faisant présent de ces verroteries qu'en emploie dans les échanges et qu'il avait évidemment eu la sottise de leur donner du rhum. Ainsi renseigné, Rashleigh se glissa inaperçu à travers la foule agitée, et, apparaissant soudain, posa la main sur l'épaule du chef.

Celui-ci poussa un cri d'alarme en se retournant, mais voyant le mystérieux *carandjie*, il dit d'un ton maussade :

— Mon frère est le bienvenu, s'il vient en ami.

— Tes lèvres, répliqua Rashleigh, prononcent des paroles qui ne sont pas dans ton cœur. Tu ne tenais pas à me voir ici, dans la crainte que je ne fasse échouer l'attaque que tu projettes contre le grand canot des étrangers blancs.

— Mon frère sait tout, cria le chef, stupéfait, mais il se joindra à notre tribu pour piller ces étrangers qui commandent au vent.

— Dis-moi d'abord, ô Tocalli, si tu aimes tes hommes ?

— Pourquoi le sage *carandjie* me demande-t-il cela ? demanda le chef intrigué ; il sait bien que oui.

— Alors, si tu les aimes, laisse les blancs partir en paix. Ils ont quantité d'armes comme les miennes et, même si tu dois les vaincre, beaucoup de membres de ta tribu devront mourir. Et qu'arrivera-t-il à ceux qui resteront, peux-tu me le dire ?

Pour toute réponse le noir secoua la tête.

— Moi je vais te le dire. L'eau de feu des blancs les rendra fous : ils boiront jusqu'à se battre, ils combattront jusqu'à ce qu'ils tuent, et tueront jusqu'à ce qu'aucun ne survive.

— Ça ne fait rien, cria Tocalli sur un ton de défi.

Mon frère parle comme un lâche. Il a l'air d'un homme, mais il a un cœur de *djin*.

Pendant cette conversation ils avaient marché jusqu'au bord de la mer à un endroit que Rashleigh avait repéré d'avance ; il avait mis un peu de poudre au fond de sa pipe et, au moment où, en éclatant, elle aveugla le noir, Rashleigh plongea et nagea rapidement du côté de la baie où, d'après les paroles qu'il avait surprises, il devait y avoir des provisions appartenant aux blancs.

Il erra quelques minutes sur la côte avant de trouver le dépôt attendu et il décida de se cacher au milieu des caisses jusqu'au matin, espérant avoir alors occasion d'avertir les blancs du danger. Il résolut en outre que, s'il ne trouvait aucun autre moyen, il se risquerait dans l'eau infestée de requins et nagerait jusqu'au vaisseau qu'il jugeait facile à atteindre. Dans le demi-jour de l'aube il aperçut le navire que les indigènes avaient appelé le grand canot. C'était une goélette d'une centaine de tonneaux, à ce qu'il lui semblait, qui s'était échouée à la pointe d'un flot de sable assez bas. En l'examinant à la lumière grandissante du jour, poussé par l'espoir enfin fortifié du salut, il vit deux chaloupes lourdement chargées larguer leurs amarres et se diriger vers l'endroit où il se tenait caché. Les noirs eux aussi commencèrent à se montrer, les uns faisant semblant de pêcher près de l'amas de marchandises, tandis que quelques-uns des principaux guerriers, entourant Tocalli, se dirigeaient vers la cachette de Rashleigh en riant et manifestement très excités. Il se blottit mieux encore car, bien qu'ils ne parussent pas armés, il voyait qu'ils portaient de courtes massues dissimulées sous la peau d'opossum qui pendait par derrière à leur ceinture.

Rashleigh, convaincu qu'une attaque brusquée était imminente, se tenait prêt à agir dès que les cha-

loupes auraient abordé. Un homme, évidemment le capitaine de la goélette, sauta sur la plage et tendit la main à Tocalli qui s'était dirigé vers lui. Rashleigh vit luire un mauvais éclair dans l'œil du chef pendant qu'il avançait sa main gauche pour serrer la droite du capitaine, tout en saisissant de sa droite à lui la massue cachée. D'un coup d'œil, Rashleigh vit qu'à mesure que les marins débarquaient, chacun d'eux était accueilli de la même manière par un des noirs. Tocalli, leur chef, brandit sa massue et instantanément le fusil de Rashleigh se fit entendre et le perfide agresseur tomba sans un cri, une balle dans la tête.

Le pseudo-*carandjie* bondit aussitôt hors de sa cachette.

— Attention, les hommes blancs ; ces brutes rusées veulent vous massacrer tous, hurla-t-il.

Les marins n'avaient pas besoin d'être prévenus qu'ils tombaient dans une embuscade car, au signal de Tocalli, chacun des noirs s'était jeté sur l'un d'eux et était sur le point d'imiter son chef, quand la détonation inattendue du fusil et la chute de Tocalli les firent hésiter un instant, ce qui donna aux marins le temps de se dégager et de se retirer dans leurs embarcations.

Le capitaine leur criait de se rembarquer, mais Rashleigh les engagea à retourner à toute vitesse à leur vaisseau et à revenir avec des armes, car les marins avaient été si bien trompés par l'apparente amitié des noirs qu'ils étaient venus à terre sans avoir seulement à eux tous un pistolet ou un coutelas. Le commandant n'eut que le temps de crier ses ordres à ses hommes : déjà les noirs, furieux de la mort de leur chef, s'étaient groupés et se ruaient sur les blancs avec des lances, des *boomerangs* et des massues, apportés par des hommes de réserve cachés dans les buissons qui bordaient la côte. La première grêle de javelines

abattit un des marins, mais avant qu'ils ne pussent engager la lutte corps à corps, Rashleigh déchargea sur eux les deux coups de son fusil, et, comme ils hésitaient, fit feu de son pistolet. Cette intervention du mystérieux *carandjie* terrifia les guerriers privés de chef qui, tournant le dos, s'enfuirent à l'abri des buissons. Ils y restèrent cachés et aucun autre incident ne se produisit avant que l'équipage du navire ne fût de retour avec des armes et rapportant cette joyeuse nouvelle que la goélette était maintenant presque à flot grâce à la marée montante : il suffirait de se haler sur l'ancre et le bateau reprendrait sa route.

La première pensée du capitaine fut pour son navire et il proposa aussitôt que tout le monde y retournât pour le dégager du banc de sable. Rashleigh offrit spontanément son aide : il resterait pour garder les marchandises, si on voulait seulement lui laisser les armes apportées à terre. Le capitaine refusa d'abord cette offre amicale, déclarant qu'il ne voudrait pas, pour une quantité de marchandises vingt fois supérieure à celle-là, admettre que l'homme qui les avait si vaillamment sauvés du massacre complet courût encore d'autres risques pour eux. Rashleigh néanmoins insista pour qu'on suivit son plan, et expliqua au capitaine qu'il connaissait assez ses compatriotes pour être sûr qu'il était infiniment peu probable qu'ils renoulassent leur attaque, maintenant surtout qu'ils devaient le savoir pourvu d'une quantité de fusils. L'autre se laissa persuader de retourner sur la goélette avec tous ses hommes pour la faire sortir du banc de sable, et Rashleigh resta avec une rangée de mousquets, tout armés, alignés sur des caisses, et montant la garde, son fusil à deux coups à la main.

Il surveillait attentivement le rivage mais il ne vit pas trace de noirs, et tout d'abord le seul bruit qui troublât le silence était le murmure des vagues se

brisant sur la plage. Les marins avaient évidemment regagné leur navire, car il entendait venir jusqu'à lui leur mélopée du cabestan. Il se retourna pour voir s'ils allaient réussir à se déhaler du banc. Pendant quelques minutes leurs efforts furent sans résultat, mais bientôt il vit le navire se mettre en mouvement et il s'élançait juste en eaux libres quand Rashleigh se sentit atteint à la jambe par un javelot. Comme il se retournait, une grêle de traits s'abattit tout autour de lui, parmi les caisses de provisions, et il se traita d'imbécile pour s'être relâché de sa vigilance. Pendant quelques moments il ne put voir personne ni deviner de quel endroit venait cette attaque, mais il finit par apercevoir une tête derrière un banc de sable. Avant que le noir eût le temps de bouger, Rashleigh épaula et tira : l'homme sauta en l'air dans une suprême convulsion et retomba mort, tandis qu'une autre grêle de javelots était lancée et que l'un d'eux transperçait l'épaule du tireur.

Il se laissa vivement tomber derrière un tonneau, se courbant en deux pour arracher le javelot de sa jambe, et les noirs, croyant évidemment l'avoir abattu, sortirent de leur abri et accoururent vers lui. Il en fit rouler un à terre d'une balle, mais les autres, ayant apparemment surmonté leur épouvante de la détonation, le chargèrent avant qu'il n'eût le temps de saisir un autre mousquet. La seule chose qu'il lui restait à faire était de se servir de son arme comme d'une massue et de se démener ainsi afin de les tenir en respect jusqu'à ce que du secours arrivât du vaisseau. Il avait déjà abattu plusieurs ennemis quand un noir vigoureux, sautant sur lui, le saisit à bras-le-corps. Il laissa tomber son arme pour lutter contre son adversaire et tous deux roulèrent à terre avec fracas, se débattant en tous sens, jusqu'à ce que Rashleigh pour une seconde tint l'autre sous lui, à plat sur le dos.

Sans hésiter il prit son pistolet dans sa ceinture et, lui tirant une balle en pleine figure, le tua sur le coup. Il allait sauter sur ses pieds quand il entendit des coups de feu venant de la mer et vit les noirs détalier à toute vitesse vers leur abri; il resta immobile et couché jusqu'à ce que cessât le feu.

Le capitaine débarqua avec son équipage et poussa un cri de joie quand il vit Rashleigh se lever et venir à lui, blessé et couvert de sang, mais vivant. Il insista pour le faire conduire immédiatement au navire où il fit panser convenablement ses blessures par le « steward », sans cesser de manifester sa gratitude à Rashleigh pour les grands services qu'il leur avait rendus ce jour-là. Il lui dit que sa goélette était la *Mouette* de Sydney, qu'elle rentrerait au port après un voyage d'affaires aux îles Fiji. Une fois ses blessures pansées, Rashleigh raconta au capitaine le naufrage de la *Tribune* et le sauvetage des trois survivants et découvrit que celui-ci avait entendu parler de ce navire et venait de quitter à Timor Coupang un vaisseau envoyé de la Nouvelle Galles du Sud par le colonel Woodville, père de Mme Marby, à la recherche de ses filles et de son petit-fils. La nouvelle qu'on avait laissée à bord les femmes et l'enfant avait été apportée par une partie de l'équipage de la *Tribune*, qui avait réussi, en faisant route vers le Sud dans son canot, à atteindre Fort Macquarie.

Le capitaine dit à Rashleigh que tous ceux qui les connaissaient seraient ravis de les savoir saufs, car le colonel Woodville était très estimé par les colons et on le savait gravement malade à la suite du coup qu'avait été pour lui la crainte d'avoir perdu ses filles. Il proposa aussitôt de les prendre à son bord dès qu'il aurait achevé de recharger ses caisses de marchandises, après quoi il doublerait la pointe pour approcher de l'endroit de la côte

où se trouvait la caverne qui abritait les rescapés.

Ils y arrivèrent de bonne heure le lendemain matin, et au désespoir où l'absence prolongée de Rashleigh avait plongé les deux dames et les *djins*, succéda brusquement une joie délirante à l'idée qu'elles allaient quitter cette sinistre caverne et s'en aller immédiatement à Sydney. Sauveurs et sauvés considéraient également Rashleigh comme un héros, et le capitaine acquiesça avec empressement à sa demande d'être emmené par lui avec ses *djins*, affirmant que, si celui-ci n'était pas venu de son plein gré, il l'aurait embarqué de force. Avant le soir on levait l'ancre et la *Mouette* faisait voile vers Sydney.

XXIII

La satisfaction de sortir enfin de son repaire sur cette côte inhospitalière s'effaça bientôt pour Rashleigh devant la pensée de son sort probable au terme du voyage. Son esprit était accablé par de sombres pressentiments, bien qu'il fût en droit d'attendre quelques égards de la part du colonel Woodville pour le service rendu en sauvant et en protégeant ses deux filles et son petit-fils. Il n'en restait pas moins ce fait précis qu'il était coupable d'un double crime, et, d'après ce qu'il avait entendu dire du caractère du colonel par les deux dames et par le capitaine de la *Mouette*, il était persuadé que, si pénible que cela pût lui être en sa qualité de père des dames sauvées, il n'en ferait pas moins son devoir envers le gouvernement en livrant Rashleigh aux autorités pour qu'elles décidassent de son sort. Il ne savait que trop quelle attitude les coloniaux défenseurs de la loi prendraient à l'égard d'un homme impliqué dans une évasion

qui avait entraîné un acte d'audacieuse piraterie et la mort d'au moins un officier de l'armée. Il aurait sans doute à payer sa conduite de sa vie.

Il lui vint à l'idée, et cela alluma en lui une vague lueur d'espoir, que, puisque tous les compagnons de son évasion étaient morts, et qu'il ne restait personne pour prouver qu'il était personnellement mêlé à cette affaire, il pourrait peut-être inventer une histoire vraisemblable d'après laquelle il n'aurait à répondre que d'une évasion réussie, mais sans rien à voir avec les crimes plus graves de piraterie et de meurtre. Les évasions du camp des chauxfourniers étaient fréquentes, et il n'était pas rare que des forçats associent leur sort à celui des noirs. Si, concluait-il, il pouvait mener à bien son histoire, expliquant qu'il avait simplement disparu dans des conditions ordinaires, son avenir ne serait guère pire que n'avait été sa vie avant sa fuite. Il serait probablement condamné à cinquante ou à cent coups de fouet, ou bien renvoyé finir son temps à la « Rivière du charbon, » ou même ramené à la situation de forçat ordinaire.

La veille du jour où la *Mouette* devait aborder à Sydney, il alla trouver Mme Marby et, après s'être excusé de l'avoir trompée, il lui avoua la vérité sur sa personne, sans donner aucun détail sur les véritables circonstances de son évasion, mais en reconnaissant franchement qu'il était un fugitif. Il la pria de vouloir bien, en considération des services qu'il lui avait rendus, intercéder en sa faveur auprès de son père pour qu'il obtint du gouverneur le pardon de sa faute.

Mme Marby écouta son histoire avec une surprise croissante, mais sans montrer la moindre répugnance à son égard, parce qu'elle découvrait que l'homme en qui elle avait vu un héros était en réalité un forçat déguisé en indigène.

— La question de ce que vous avez à faire pour le moment ne se pose pas, dit-elle, tandis qu'il se tenait indécis devant elle : il faut continuer à jouer votre rôle de noir. Vous avez réussi à nous faire illusion à moi, à ma sœur, au capitaine et à l'équipage du navire, et il ne peut y avoir aucune difficulté à continuer à en faire autant pendant quelques jours encore. Je ferai naturellement tout ce que je pourrai pour persuader à mon père de vous aider, mais peut-être sa situation officielle lui rendra-t-elle la chose difficile, sinon impossible. En tout cas il faut que vous restiez pour tout le monde, excepté pour moi, le noir indigène pour lequel ils vous prennent tous, jusqu'à ce que je vous dise de révéler la vérité.

Rashleigh promit de se laisser guider entièrement par elle, et pendant quelques instants elle marcha de long en large dans la cabine.

— Mais, reprit-elle soudain avec chaleur, je ne peux supporter l'idée que vous perdiez votre liberté pour nous avoir sauvé la vie : ce serait trop affreux. J'aimerais mieux vous voir retourner dans le *bush* et continuer à vivre parmi les noirs plutôt que de recommencer à endurer les souffrances que vous avez subies sur la Rivière du charbon. — Et elle lui tendit très amicalement la main. — Vous pouvez compter sur moi : je ferai tout mon possible pour obtenir que mon père intervienne en votre faveur.

Son évidente sincérité remplit Rashleigh d'un nouvel espoir, et il s'endormit ce soir-là, l'esprit plus léger qu'il ne l'avait eu depuis le début du voyage.

Quand il se réveilla, la *Mouette* voguait déjà dans les eaux de Port-Jackson, et quand il sortit de sa cabine ce fut pour surprendre le capitaine en apparaissant dans son grand costume indigène, le corps peint, une casaque en peau d'opossum, la chevelure ornée par Enée de verdure et de plumes. Jusque-là

il avait toujours porté des vêtements européens, trouvés par lui dans les tiroirs de la *Tribune*, mais pour obéir aux recommandations de Mme Marby, il alla à terre avec l'aspect d'un noir pur sang.

Le colonel Woodville fut immédiatement averti de l'heureuse arrivée de ses filles, mais il était trop malade pour venir au-devant d'elles sur le quai. Il envoya une voiture pour ramener les deux sœurs chez lui et Mme Marby demanda à Rashleigh de les accompagner. Arrivé à la maison, il fut confié aux soins des domestiques qui adoraient les filles de leur maître et se montrèrent pleins de cordialité envers l'homme auquel, tout noir qu'il était, on devait leur retour et leur salut. En même temps ils le traitaient comme ils auraient fait n'importe quel noir ordinaire, le prenant pour cible de leurs plaisanteries absurdes, à son grand étonnement et à son grand ennui. Mais il fit rapidement cesser cette attitude moqueuse en se montrant très capable de se conduire en homme civilisé et en leur expliquant qu'il avait été élevé dans une famille de blancs. Là-dessus ils le regardèrent comme une sorte de phénomène, incapables qu'ils étaient de comprendre comment un homme ayant goûté aux avantages de la civilisation pouvait retourner vivre dans le *bush*. Ils lui dirent alors qu'on avait préparé un appartement pour lui et pour ses *djins* sur l'ordre exprès du colonel Woodville.

Dans l'après-midi, Mme Marby l'envoya chercher et lui expliqua que la joie de savoir ses filles sauvées après une si longue anxiété avait été une secousse trop forte pour leur père et avait amené une rechute, par conséquent il ne serait pas raisonnable encore de lui parler de la situation de Rashleigh. Le colonel, ajouta-t-elle, était très désireux de voir le sauveur de ses enfants aussitôt que possible, afin de le remercier personnellement de tout ce qu'il avait fait pour eux ;

il priait Rashleigh, en attendant, d'amener ses *djins*, et de s'installer avec elles dans la maison, et déclara que tant qu'il lui resterait un shilling, Bealla et ses femmes en auraient leur part.

Rashleigh remercia Mme Marby avec effusion et accepta l'invitation de son père, disant qu'il retournerait passer la nuit à bord de la *Mouette* et qu'il ramènerait Enée et Tita le lendemain matin. Il la pria de ne pas insister pour lui faire prendre l'argent qu'elle lui offrait, car il en portait dans sa ceinture de quoi suffire à ses besoins, et en tout cas il ne s'absentait que pour une nuit.

Le capitaine Bell le reçut à son bord avec empressement; il y trouva les deux *djins* impatientes de lui montrer un véritable assortiment de toilettes et de parures que le capitaine et ses hommes avaient achetées pour elles. Il restait là à contempler ses deux fidèles compagnes qui, avec l'aide du steward, s'étaient affublées d'étonnants costumes de femmes blanches, qui lui rappelaient par leur éclat criard des types comme Poll Blazer de la pointe de Portsmouth. Elles se pavanaient devant lui pleines d'une telle fierté enfantine, dans leurs nouveaux atours qui les faisaient tellement ressembler à leurs sœurs blanches, que Rashleigh ne put s'empêcher d'éclater de rire, ce qui les déconcerta complètement. Le capitaine Bell les remonta pourtant en affirmant qu'elles ne devaient pas faire attention à ce jaloux qui était tout simplement furieux de ne pouvoir faire autant d'effet qu'elles. Là-dessus, la bonne et affectueuse Enée enleva aussitôt son chapeau et supplia son cher Bealla de le mettre, et elle ne consentit à s'en recoiffer que quand il eut promis d'aller s'habiller pour se mettre à la hauteur.

Aussitôt l'équipage lui fit revêtir un pantalon à raies, une chemise ornée d'une ancre, un mouchoir à dessins voyants et la veste aux couleurs les plus

vives qu'ils purent trouver, après quoi toute la bande partit pour une guinguette sur les rochers, à l'enseigne du *Chien noir*. Ils prirent la salle réservée, avec deux violonistes et quelques dames du trottoir, et les marins s'installèrent pour faire toute la nuit « une noce carabinée » qu'ils prolongèrent jusqu'après le lever du jour. Ils recommencèrent les nuits suivantes, essayant d'entraîner Rashleigh et ses deux *djins* à les accompagner régulièrement. Mais il s'excusait aussi souvent qu'il le pouvait sans froisser ces braves cœurs, et les *djins*, elles, refusèrent résolument d'y retourner, tant elles avaient été épouvantées le premier soir par une bataille qui avait éclaté entre deux blanches.

— Non, Bealla, dit Enée, nous pas venir. Hommes blancs quelquefois assez tranquilles, mais femmes blanches vraies diablasses quand ont bu eau de feu.

Elles habitaient maintenant chez le colonel Woodville et étaient satisfaites du bien-être et de l'agréable étrangeté de ce genre de vie si nouveau pour elles.

Rashleigh passa près d'un mois à Sydney avant que son hôte fût en état de le voir. Quand celui-ci l'envoya chercher, il fut ému par la chaleur et la sincérité de la gratitude qu'il lui témoigna pour avoir sauvé ses filles et son petit-fils.

— Eh bien, Bealla, conclut le colonel, s'il est une chose au monde que je puisse faire pour vous, vous n'avez qu'à me le dire. A tout le moins vous aurez toujours ici un foyer et je veillerai à ce que vous ne manquiez de rien ni vous ni les vôtres.

Rashleigh, très remué par la générosité du vieillard, jeta un regard à Mme Marby et crut la voir répondre par un signe d'assentissement à sa muette interrogation : était-ce le moment de dire à son père la vérité sur lui-même?

— J'espère, dit-il, colonel Woodville, que pour

l'amour de vos filles vous me pardonneriez d'avoir essayé de vous tromper, car c'est Mme Marby qui m'a engagé à attendre que vous soyez assez bien pour vous révéler la vérité sur mon compte. Je suis un forçat évadé, et j'ai été poussé à m'enfuir parce que je ne pouvais plus endurer les souffrances du camp des chauffourniers sur la Rivière du charbon. Je ne peux dire qu'une chose, c'est que mon casier judiciaire dans la colonie est vierge et n'a été souillé d'aucun crime, en dehors de celui qui consiste à fuir la servitude.

Le colonel Woodville écouta cette brève confession avec une stupeur manifeste et resta quelques minutes sans parler, les yeux fixés à terre. Quand il les releva enfin pour les porter sur Rashleigh, ils étaient pleins de douleur et de désolation.

— Je n'avais jamais encore si fortement senti, dit-il d'une voix triste, à quel point il peut être dur d'avoir à faire son devoir. Tant que je vous ai cru l'homme que vous sembliez être, ma maison et tout ce qu'elle contient était à votre disposition, mais maintenant que vous vous reconnaissez un condamné fugitif, je n'ai qu'une voie à suivre et j'en suis désolé.

Et d'un geste où l'on devinait de la répugnance il avançait la main pour sonner un domestique, quand Mme Marby, devinant son intention, s'interposa :

— Oh! papa, s'écria-t-elle avec émotion, qu'allez-vous faire?

— Mon devoir, mon enfant, il faut que je livre le fugitif. Mais sa physionomie trahissait la cruauté de son devoir.

— Quoi, dit sa fille avec force, livrerez-vous l'homme qui nous a sauvé la vie à tous les trois? Qui s'est fié à votre générosité en vous révélant la vérité, qui n'eût jamais été connue sans confession? Vous allez remettre cet homme aux brutes qui lui ont fait subir des tor-

tures si affreuses qu'il a mieux aimé risquer la mort que les endurer plus longtemps? Fuyez, Rashleigh, fuyez pendant qu'il en est temps encore! Retournez dans le *bush*. Et si jamais vous avez besoin d'aide, ayez recours à moi. Vous trouverez au moins une blanche que vous ne pourrez pas qualifier d'ingrate.

— Non, madame, dit Rashleigh avec calme, je ne blâme pas le colonel, car je sais qu'il ne peut faire autrement que remplir son devoir. J'espère seulement, monsieur, continua-t-il en s'adressant à Woodville que, si vous reconnaissez que j'ai dit vrai en affirmant que je n'ai commis aucun crime dans la colonie, vous interviendrez pour empêcher que je ne sois renvoyé à la Rivière du charbon.

Le vieillard s'était renversé dans son fauteuil, la figure cachée dans ses mains : à l'appel du fugitif il leva les yeux.

— Personne jusqu'ici ne m'a accusé d'ingratitude, et vous savez, Lucie, à quel point vos paroles ont déchiré le cœur de votre père. Non, écoutez-moi, poursuivit-il comme Mme Marby faisait mine d'ouvrir la bouche : je ferai tout ce que demande Rashleigh, et davantage. Je veillerai à ce qu'on examine attentivement son dossier de prisonnier, et si je constate qu'il n'est pas entièrement corrompu, j'userai de toute mon influence pour obtenir sa libération.

— Je suis sûre, d'après la conduite de Rashleigh envers deux femmes sans appui, qu'il méritera tout votre affectueux intérêt, s'écria Mme Marby.

Le colonel dit alors à Rashleigh qu'il verrait le lendemain matin le directeur des forçats et lui parlerait à son sujet : qu'il se constitue prisonnier en même temps. A sa fille il annonça qu'il allait demander audience au gouverneur pour elle, son fils et sa sœur, afin qu'elles lui décrivissent toute l'histoire de leur sauvetage par Rashleigh.

A dix heures le lendemain matin Rashleigh se rendit à la caserne d'Hyde Park et le colonel Woodville y arriva un peu plus tard à cheval. Rashleigh fut ensuite appelé dans le bureau du directeur où se trouvait le colonel. Le fonctionnaire l'interrogea à fond sur les moindres détails de sa vie de prisonnier puis se fit apporter le registre sur lequel était inscrit Rashleigh. Il l'ouvrit et s'adressa de nouveau au prisonnier.

— Sur quel navire êtes-vous arrivé quand vous avez été déporté?

— Sur le *Magnet*, monsieur.

Le fonctionnaire feuilleta le registre tout en murmurant :

— Ralph Rashleigh, par le *Magnet*... hum... oui, le voilà : premier délit, fuite et vol, condamnation à mort, commuée : Newcastle, trois ans. Hum ! combien de fois avez-vous été puni à Newcastle ?

— Neuf fois, monsieur.

— Hum ! Une mauvaise tête, je vois ça. Combien de vols avez-vous commis pendant que vous étiez dans le *bush* ?

— Pas un, monsieur, répondit résolument le prisonnier.

— Naturellement, lança le fonctionnaire d'un ton sarcastique. Mais alors comment avez-vous vécu ?

Rashleigh fit un récit franc et sincère de sa première rencontre avec Foxley, et présenta sa défense à peu près dans les mêmes termes que devant le tribunal.

— Très jolie histoire et fort bien arrangée, fit l'autre. Mais avez-vous une preuve à me fournir de la vérité de vos dires ?

Et Rashleigh raconta tout ce qui s'était passé chez les Shannavan et comment Mme Mac Guffin avait intercédé avec succès en sa faveur.

Le colonel Woodville, qui avait tout écouté attentivement, demanda à Rashleigh l'adresse des Shanna-

van, disant qu'il irait les voir pour s'assurer s'ils confirmaient son récit, et le directeur fit écrire sur-le-champ à Newcastle pour avoir des précisions sur les circonstances dans lesquelles le prisonnier avait disparu, puis il donna l'ordre de le mettre rigoureusement au secret, mais le colonel protesta.

— Il est venu me trouver hier de son propre mouvement, dit-il, et m'a conté son histoire, que je crois vraie. Je ne puis croire qu'il ait encore envie de se sauver, et vous m'obligeriez beaucoup en le traitant bien jusqu'à ce que vous ayez complété votre enquête.

Le directeur, qui avait témoigné au colonel le plus grand respect, consentit volontiers à ce qu'il demandait pour obliger son supérieur, et Rashleigh fut autorisé à aller avec les autres prisonniers dans la cour de la caserne. Là on le baptisa immédiatement Sambo, à cause de sa couleur, et il fut tellement houspillé, soumis à tant de plaisanteries et de mauvais tours qu'il dut rosser trois des meneurs pour avoir un peu la paix.

Dans la soirée, le valet de pied du colonel Woodville lui apporta un mot de Mme Marby, lui expliquant que le gouverneur les avait reçues avec grande bonté, mais ne pouvait rien leur promettre tant qu'on n'aurait pas l'extrait de son casier judiciaire dans la colonie. Elle le pria de ne pas perdre courage, et comme preuve qu'elle ne l'oubliait pas un instant, elle lui envoyait une forte somme d'argent et l'engageait à s'adresser à elle pour tout ce dont il pourrait avoir besoin. Rashleigh pria le domestique de transmettre à sa maîtresse ses remerciements les plus sincères et dit qu'il serait heureux qu'elle voulût bien lui envoyer de l'acide nitrique et autres produits chimiques. Ils lui furent procurés sans retard et il entreprit avec de faire disparaître la teinture noire de son corps.

La lotion avec laquelle il se frotta était si forte qu'elle le fit littéralement peler et le lendemain matin, après l'application, ses camarades furent surpris de voir que son épiderme noir pendait en lambeaux autour de lui, sur quoi ils le surnommèrent aussitôt « l'homme pie ». Ce fut une opération très pénible mais le malaise qu'il ressentit pendant toute la semaine qui s'écoula avant qu'elle fût terminée était compensé par la satisfaction qu'il éprouvait de pouvoir enfin se montrer sous sa couleur naturelle. En se regardant dans une glace il se trouva tout rajeuni, car l'effet de la teinture noire avait été de le vieillir de vingt ans.

Pendant les dix jours qu'il passa dans les baraquements, Mme Marby et sa sœur lui envoyèrent chaque jour des encouragements, et le dernier il vit le colonel Woodville arriver à cheval. Presque immédiatement on appela le nom de Rashleigh et on le conduisit dans le bureau du directeur. Celui-ci, quand il entra, le dévisagea et lui demanda qui il était.

— Ralph Rashleigh, monsieur, répondit-il.

En entendant sa voix, le colonel éclata de rire et dit :

— Grand Dieu, c'est vous ! Je m'attendais à vous voir toujours noir. J'ai peine à croire, même maintenant, que vous êtes bien l'homme qui a sauvé mes filles.

— Vous pourrez remercier le colonel Woodville tous les jours de votre vie, dit le haut fonctionnaire sur un ton plus doux que précédemment, et vous aurez à le servir fidèlement, car c'est uniquement à son influence que vous devez de ne pas retourner finir votre temps à la Rivière du charbon. Vous lui êtes maintenant attribué.

— Oui, dit le colonel, c'est ce que j'ai pu faire de mieux pour vous pour le moment. Mais j'ai la promesse du gouverneur que, si vous vous conduisez bien

pendant un an, il vous recommandera au gouvernement central pour vous faire obtenir votre grâce.

Rashleigh était trop ému pour faire autre chose que de murmurer quelques mots de remerciements que le colonel arrêta d'un geste.

— Ce n'est que ce que je vous dois : c'est vous qui avez droit à mes remerciements. Allez maintenant à la maison, mais attendez mon arrivée pour voir mes filles. Pour rien au monde je ne voudrais manquer le spectacle de leur surprise en voyant apparaître leur sauveteur noir devenu blanc.

Quand il arriva chez le colonel, le valet de chambre, qui avait ses ordres, le conduisit dans une chambre et lui donna un costume convenable en lui disant de rester là jusqu'à ce qu'on vint le chercher. A trois heures de l'après-midi on le mena au salon où il constata que le colonel avait bien monté sa petite comédie. Dès qu'il entra, le vieil officier s'adressant à ses deux filles et au petit garçon leur dit gravement :

— Mesdames, je vous présente mon nouveau domestique.

Mme Marby et sa sœur regardèrent l'étranger d'un air indifférent, et, comme personne ne disait mot, le colonel s'adressa à lui :

— Vous n'avez donc pas de langue, monsieur, demanda-t-il avec un sourire. Quel est votre nom, s'il vous plaît ?

— Ralph Rashleigh, *alias* Bealla, répondit le nouveau serviteur, entrant dans la plaisanterie du colonel.

Au son de sa voix, le petit garçon courut immédiatement se jeter dans ses bras.

— Eh bien, dit Mme Marby, nous ne devrions sans doute pas être surpris de vous voir avec votre couleur naturelle, mais je penserai toujours, je le crains, à notre sauveur comme à un noir, tout blanc que vous soyez maintenant. Mais, noir ou blanc, vous êtes le

bienvenu et vous prouverez, j'en suis sûre, à mon père à quel point j'ai raison d'avoir bonne opinion de vous.

— Je n'en doute plus, Lucie, dit le colonel, car j'ai eu un autre excellent témoignage sur sa conduite le jour où il a essayé de sauver une pauvre femme, et je ne puis croire qu'un homme qui a de si généreuses impulsions soit corrompu à fond.

— Eh bien, eh bien, dit Mme Marby avec un soupir de soulagement, espérons que vous n'aurez plus de soucis. Rashleigh ira en qualité de régisseur à ma ferme de Hawkesbury, et il aura comme gages la moitié de ce qu'elle rapportera. Serez-vous content comme cela? conclut-elle en se tournant vers Rashleigh avec un sourire.

Après avoir exprimé sa gratitude, Rashleigh se retira et alla retrouver Enée et Tita. Il fut surpris de voir que, maintenant qu'il était un blanc, il leur paraissait tout à fait impossible de reprendre avec lui leurs anciennes relations. Certes, elles l'avaient vu blanc au début mais pour elles ce n'était pas la même chose. Il essaya de leur parler comme d'habitude dans leur langue, mais il fut cette fois-là, et toujours dans la suite, tenu à distance par une attitude respectueuse. Elles restèrent avec lui des années, mais il ne réussit jamais à vaincre leur réserve timide. « Vous missieu blanc, maintenant, disaient-elles, plus camarade noir. » Et elles allaient à leur travail.

Rashleigh dirigea la ferme de Mme Marby à Hawkesbury jusqu'au jour où il obtint sa grâce conditionnelle, pour avoir sauvé les deux jeunes femmes et l'enfant, et au bout de quelques années, il fut envoyé en Nouvelle Angleterre pour administrer un élevage de moutons acheté par le capitaine Marby.

Les souffrances que lui avaient values ses fautes l'avaient depuis longtemps guéri de ses mauvais penchants, et il vécut assez longtemps pour acquérir la

réputation d'un homme intègre, en qui tous ceux qui le connaissaient avaient une confiance absolue. Il mourut relativement jeune, en 1844, de la main des indigènes.

Les colons de Beardy Plains étaient depuis longtemps victimes des déprédations commises par une tribu d'indigènes hostiles, et Rashleigh se trouvait en visite chez un ami dans cette région quand un messager vint annoncer que le berger avait été tué et le troupeau emmené par les noirs. Rashleigh et son ami sautèrent aussitôt à cheval et se lancèrent au galop à leur poursuite. Ils parvinrent au camp des maraudeurs vers le coucher du soleil et virent les moutons parqués dans un enclos primitif entouré de branchages. Les noirs se sauvèrent immédiatement à la vue des deux cavaliers, qui repartirent sur-le-champ remenant le troupeau vers la ferme. Ils traversaient un épais fourré quand des cris de guerre les firent tressaillir et, avant qu'ils pussent rien faire, une grêle de javalots s'abattaient sur eux et Rashleigh tombait transpercé par sept d'entre eux. En roulant à bas de son cheval il cria à son ami de fuir et de sauver sa vie. Celui-ci galopa chercher du secours à l'habitation la plus proche, mais quand les renforts arrivèrent Ralph Rashleigh était mort, et son corps avait été affreusement mutilé par les sauvages.

Il repose dans une tombe sur les bords paisibles de la Barwen.

FIN